साधारण

अ[illegible]

00037946

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

MEMOIRES
DE M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE,
LIEUTENANT GENERAL
DES ARME'ES DU ROI.

TOME SECOND.

MÉMOIRES
DE M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE,
LIEUTENANT GENERAL DES ARMÉES DU ROI;

Contenans ses Maximes sur la Guerre, & l'application des Exemples aux Maximes.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, & corrigée sur l'Original; augmentée de plusieurs additions considérables; ensemble d'une Vie de l'Auteur donnée par M. le Comte de Feuquiere son frere, & enrichie de Plans & de Cartes.

TOME SECOND.

37946

A LONDRES,

Chez Pierre Dunoyer, Libraire à l'Enseigne d'Erasme, dans le Strand.

M. DCC. XXXVI.

00037946

MEMOIRES
DE
M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XLV.

Des différentes espéces de Guerre.

IL y a cinq espéces de Guerre, qui se doivent faire différemment les unes des autres ; la défensive ; l'offensive ; celle qui se fait entre Puissances égales ; celle de secours, qui se fait hors de l'Etat, pour secourir un Prince allié, ou pour se joindre à un Prince foible, qu'un plus puis-

ſant voudroit attaquer, & la Guerre civile.

CHAPITRE XLVI.

De la Guerre défenſive.

IL ſeroit bien difficile de preſcrire, par des maximes générales, la maniére de ſoûtenir cette guerre. Elle eſt toute dans la prudence & l'eſprit de prévoïance de celui qui la conduit.

On peut dire ſeulement qu'elle a été tout-à-fait imprévûë, ou qu'elle n'a pas été prévûë aſſez-tôt, ou que la perte d'une bataille ou de quelque Place conſidérable l'a renduë telle, quoiqu'elle eût eu un autre commencement.

Au premier cas, le peu de troupes qu'on a ſur pied doit être ménagé; l'Infanterie jettée ſelon la quantité des Places qu'on a à garder, dans celle que l'on peut croire qui doit être le plus indiſpenſablement attaquée, abandonnant ainſi à l'ennemi celle qui dans la ſuite de la Guerre pourroit être ou plus facilement econquiſe, ou qu'il pourra

le plus difficilement conserver ; & la Cavalerie mise en Campagne, pourtant toujours en état d'avoir sa retraite sûre ; & cela afin d'incommoder les fourages & les convois de l'ennemi, & d'empêcher que les petits partis ne s'écartent trop de son Armée, & ne jettent trop facilement la terreur dans le dedans du païs.

Le plat païs ne doit point être ménagé. Il en faut retirer dans les meilleures Places tout ce que l'on peut en ôter, & consumer, même par le feu, tous les grains & fourages qu'on ne peut mettre en lieu sur, afin de diminuer par-là la subsistance aisée de l'Armée ennemie. Les bestiaux doivent être aussi renvoïés dans les lieux les plus éloignés de l'ennemi, & autant qu'il se peut, couverts de grandes rivieres, où ils trouveront plus de sûreté, & une subsistance plus aisée.

Que si cette guerre n'a pas été absolument imprévûë ; & que l'on ait eu au moins quelques mois pour s'y préparer, il faut avoir emploïé ce tems à lever des troupes, à assembler

des munitions de Guerre, à réparer les fortifications des Places, dont la conservation est la plus nécessaire, soit pour donner une occupation sérieuse & de durée aux forces de l'ennemi, soit pour la conservation des meilleures contrées du païs, soit pour se garder une entrée libre au secours des dehors, ou même une entrée dans le païs ennemi, qui force l'assaillant à former un Corps en arriére, pour empêcher qu'on ne fasse de grandes courses dans son propre païs, & qu'on ne batte ses convois.

Tout ce qui vient d'être dit, regarde les précautions du dedans. Celles du dehors consistent en négociations pour des secours des Puissances voisines, pour des levées étrangeres, & même pour des diversions éloignées. La jalousie que l'on prend ordinairement d'un Conquérant donne assez de facilité pour se lier contre lui: & pourvû qu'on ne soit pas accablé d'abord, on peut trouver des moïens de rétablir ses affaires.

J'ai dit que cette nature de Guer-

re dans sa conduite, consistoit entiérement dans la capacité du Général qui la soûtient. Son application particuliére doit être à ne se point commettre, à multiplier de petits avantages, à resserrer son ennemi dans ses fourages, & l'obliger à ne les faire ordinairement qu'avec de grosses escortes, à battre ou écorner ses convois, à lui rendre le passage des riviéres & des défilés difficile, à le tenir ensemble; s'il veut attaquer quelque Place, y jetter quelques petits secours avant qu'il l'ait investie, pour ranimer le peuple & la garnison; enfin à ne chercher dans ce commencement qu'à se faire respecter de son ennemi, par son activité & sa vigilance, à le rendre circonspect dans ses marches, & même dans son Camp, & qu'à gagner du tems, & lui en faire perdre.

Avec tous ces soins, un Général habile ranimera les cœurs de ses Troupes & du païs, & donnera à son Prince le tems de rétablir ses affaires, pour balancer dans la suite le succès, & changer la nature de

cette Guerre toujours triste à celui qui est forcé de la soûtenir.

La troisiéme espéce de Guerre défensive dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, qui est celle qui est venuë par des malheurs, est la plus difficlle à soûtenir, parce qu'elle peut l'être devenuë par plusieurs raisons, dont les plus dangereuses, par les conséquences & les suites, sont celles d'avoir des fautes à reprocher au Général dans les tems qui ont précédé l'action, & qui regardent la prudence ou la prévoïance, ou celles qui regardent son courage. Ces deux cas faisant également un mauvais effet sur l'esprit des Peuples & des Troupes, le Prince en doit une satisfaction entiére aux Troupes & à son Etat, en éloignant de la tête de son Armée, un homme qui a perdu la confiance des Troupes, soit par les marques d'incapacité qu'il aura données, soit par manque de courage.

La présence d'un Général à qui il est arrivé un malheur, par le caprice seul de la fortune, ne fait point de

peine aux Troupes ; au contraire, elles se joignent d'interêt à leur Général, & concourent avec émulation & plaisir au recouvrement de sa gloire, parce qu'elle leur est commune.

Mais pour celui à qui on peut imputer la perte d'une Bataille, soit pour s'être mal posté, soit pour avoir fait une mauvaise disposition, soit pour s'être mal conduit pendant l'action, soit pour avoir donné des marques de peu de courage, il ne doit en aucune maniére être ménagé personnellement de son Prince, QUI NE DOIT POINT EXIGER DE SES TROUPES de recevoir à leur tête un homme qui a perdu leur confiance. Les conséquences en sont trop dangereuses.

En ce cas, le Prince doit faire choix d'un nouveau Général, de qui la réputation se soit trouvée entiére dans l'occasion malheureuse, s'il s'y est trouvé ; ou même d'un Général qu'on aura négligé de faire servir, & auquel on aura préféré ce Général sans courage & mal-habile ; ou d'un Prince de son sang s'il en est

besoin; ou même se porter en personne à la tête de son Armée, si son âge ou ses autres affaires le permettent; sinon il doit s'approcher au moins de son Armée battuë, pour la ranimer, & la faire plus promptement pourvoir des choses qui lui sont nécessaires pour la remettre en état; ou de se présenter à l'ennemi, ou de s'opposer à ses progrès.

La discussion des moïens pour réussir à ce dernier parti mérite une attention bien sérieuse, sur laquelle il est difficile de rien dire qui soit une régle certaine, la conduite à tenir dépendant absolument de la constitution du païs.

Ou il est ouvert, ou dégarni de Places fortes, ou il y en a quelques-unes, ou c'est un païs serré & coupé de riviéres. S'il est ouvert & dégarni de Places fortes, il faut l'abandonner à l'ennemi, & se retirer loin de lui à couvert des bonnes Places ou des riviéres, parce que ce païs abandonné ne fournira que des subsistances abondantes, sans établissement solide pour la continuation de la Guerre.

Si l'ennemi les consomme pendant la Campagne, il n'y pourra subsister pendant l'hiver; s'il travaille à fortifier quelques-unes des Villes qu'il aura occupées, il donnera le tems de rétablir l'Armée; & comme dans la suite, cette Ville qu'il aura fortifiée à la hâte lui deviendra importante, à cause qu'il aura pensé à en faire le dépôt de ses vivres & munitions de guerre, il sera obligé d'y tenir une forte Garnison, ce qu'il ne pourra faire qu'en s'affoiblissant, ou de la couvrir continuellement de son Armée, ce qui lui ôtera le moïen de s'en éloigner.

Si dans ce païs il se trouve quelque Place qu'on puisse soûtenir, & qui ne puisse être enlevée que par un Siége dans les formes, il ne faut pas manquer d'y jetter un Corps d'Infanterie, & de faire consumer à ce Siége tout le plus de tems qu'il se pourra, afin de trouver par-là celui du rétablissement de l'Armée battuë.

Que si ce païs est serré & coupé de riviéres, il faut disputer à l'ennemi tous les défilés & passages desdites rivieres; mais cela doit être fait

avec circonspection, & de maniére qu'on n'engage point une affaire générale, jusqu'à ce que par plusieurs petits avantages, on ait remis le cœur aux Troupes battuës, & regagné un peu d'égalité de forces, soit par les hommes qu'on aura fait perdre à l'ennemi dans ces petites affaires, soit par des secours qu'on aura fait joindre à l'Armée.

Comme il arrive souvent qu'un Prince a la Guerre à soûtenir de plus d'un côté de son Etat, & qu'il ne se trouve pourtant pas tristement réduit à la necessité de la défensive par tout; il me paroît utile de dire ici un mot de cette nature de guerre défensive, qui l'est par choix d'un côté, pendant que dans les autres païs le Prince soûtient une autre espece de guerre.

Celle-ci se doit faire avec bien des circonspections. Le dessein de la défensive doit être caché à l'ennemi, autant qu'il est possible. Il ne faut pas lui laisser pénétrer ce projet assez-tôt, pour qu'il ait le tems de se préparer à une Guerre offensive, qu'il seroit le maître de ne commencer

que lorsqu'il le jugeroit convenable, pour troubler le projet de la Campagne du côté que l'on auroit projetté l'offensive. Et cela, parce qu'il rendroit aisément la Campagne desagréable par tout, par la nécessité où l'on se trouveroit de se dégarnir de Troupes dans le païs où l'on auroit résolu d'être le plus en force; & que le tems qu'il faudroit que les Troupes emploïassent en marches, pour soûtenir le païs fortement attaqué, étant pris sur celui de l'action de la Campagne, il se trouveroit qu'on auroit perdu celui d'agir offensivement du côté où l'on avoit résolu de le faire, & que les Troupes arriveroient trop tard & fatiguées dans le païs où l'on auroit résolu de rester sur la défensive.

Ainsi donc je tiens que le projet de cette espéce de Guerre mérite autant de réflexion & de capacité qu'aucune autre, par l'attention qu'il faut avoir à bien examiner tout ce que l'ennemi peut entreprendre, & de quelle conséquence pour la suite de la Guerre peuvent être ses entreprises, avant que de se porter par

choix à cette nature de défensive ; qui tout au moins peut troubler tout le projet formé pour la Campagne.

Cette espéce de Guerre défensive par choix ne se doit jamais faire, que du côté où l'on est sûr de réduire l'ennemi à passer une riviére difficile, ou un païs serré & coupé de défilés, pour pouvoir pénétrer dans le païs ; & lorsque l'on a sur cette riviére une Place forte & bien munie, que l'on sçaura être un objet indispensable, par l'attaque de laquelle il faudra que l'ennemi commence, & devant laquelle on pourra présumer qu'il perdra un tems assez considérable, pour avoir celui de la secourir ou de le combattre.

Car quand le païs ne sera pas ainsi constitué, qu'il sera dégarni de Places fortes & ouvert ; & que l'ennemi y pourra entrer par où il lui plaira, il est certain que cette Guerre défensive par choix sera toûjours fort périlleuse pour le Prince, & fort difficile à soutenir au Général, qui en sera chargé avec un Corps inférieur à celui de l'ennemi.

CHAPITRE XLVII.

De la Guerre offensive.

LA Guerre offensive doit être méditée long-tems. Le secret avant qu'elle éclate, le projet & l'ordre dans les entreprises, dès qu'elle aura éclaté, sont les deux parties qui en rendent le succès heureux. Elle doit avoir été méditée long-tems, parce que, quelque habile que soit le Prince & son Conseil, il est toujours fort à craindre, qu'il ne lui soit échapé quelques-unes des précautions qu'il faut prendre. Elles sont infinies tant à l'égard du dehors que du dedans.

Les précautions au dehors sont les alliances & les sûretés pour n'être point troublé dans l'expédition méditée; les levées étrangeres, soit d'hommes ou de chevaux, & les achats de munitions de Guerre, si on ne les a pas dans son païs, soit pour augmenter celles qu'on a, soit pour les ôter à l'ennemi.

Les précautions au dedans sont la sûreté des frontiéres éloignées, la

levée secrete des Troupes nouvelles, ou l'augmentation des vieilles, la fourniture des magasins de guerre & de bouche, la construction des chariots d'Artillerie & de Vivres, la levée de leurs chevaux, qu'il faut faire faire autant qu'il est possible chez les voisins, tant pour leur ôter lesdits chevaux, que pour garder ceux de votre propre païs, pour l'usage de votre Cavalerie, & pour les équipages particuliers des Officiers.

Le secret avant que l'entreprise éclate, est absolument nécessaire, non seulement pour n'être point troublé du côté des frontiéres éloignées, mais aussi afin que l'ennemi qu'on veut attaquer, ne puisse pas démêler par où on veut commencer la Guerre. Il est nécessaire pour cela, que les dépôts de Vivres & d'Artillerie soient à une portée qui donne également jalousie à plusieurs Places de vos ennemis, afin de les obliger, en partageant leurs forces, de n'avoir lesdites Places qu'à demi-garnies.

L'ordre dans les entreprises est encore nécessaire à suivre, pour plu-

ſieurs raiſons principales, qui dépendent de l'arrangement qu'on ſe ſera fait pour l'adminiſtration des vivres & munitions de Guerre ſuivant la nature du païs que l'on veut attaquer. Ce païs ſera ou bordé de Places fortes, ou ouvert à vos Armées, ou coupé de riviéres, ou chargé de montagnes ou de bois, & coupé de défilés; où païs de plaines, ou mêlé de toutes ces differentes choſes. Toutes ces différences emportent après elles de différens projets, & un ordre différent dans l'exécution.

Si le païs eſt bordé de Places fortes, il faut attaquer le quartier qui y donne une entrée libre, & qui porte avec plus de facilité vers la Capitale, à qui il faut, autant qu'il eſt poſſible, être en état au commencement de la Guerre, de faire voir l'Armée, afin d'y jetter la terreur, & tâcher par là d'obliger l'ennemi de dégarnir quelques-unes des Places de la frontiére, pour raſſûrer le cœur du païs.

Il faut enſuite retomber ſur les Places qui auront été dégarnies, pour ouvrir davantage le païs atta-

qué; faire apporter dans ces Places, après leur prise, tous les dépôts qui étoient dans les votres, & faire ainsi la Guerre avec plus de commodité.

En ce cas, l'Armée doit être beaucoup plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie. On doit avoir pris des mesures pour avoir fait lever de l'Infanterie nouvelle, dès que le dessein aura éclaté, qui jettée d'abord dans les Places conquises, & mêlée avec une partie de la vieille, qu'on aura tirée de l'Armée, se formera & se mettra en état de servir en Campagne l'année suivante; l'expérience nous apprenant que les nouvelles levées doivent être fort ménagées dans les commencemens, & exposées tout le moins qu'il se peut, aux grandes fatigues de la Guerre de Campagne, où la consommation des hommes nouvellement sortis du repos & de leurs maisons est trop grande.

Que si le païs est ouvert, il faut être fort en Cavalerie, afin de pénétrer avec plus de diligence jusques dans son centre, & de pouvoir faire des détachemens pour conduire les

convois

convois en sûreté ; suffisant en ce cas de mettre seulement de l'Infanterie dans les Châteaux ou petites Villes, qui assure les chemins des convois.

Lorsqu'on aura pénétré le plus avant qu'on l'aura pû faire commodément, il faut camper l'Armée en lieu sain & commode pour les fourrages, & même en lieu avantageux par son assiette, afin de pouvoir delà faire des détachemens considérables, pour réduire par la terreur des Armes les extrémités du païs, où l'on ne pourroit pas, avec sûreté & commodité pour les vivres, se porter avec l'Armée entiére.

C'est au Général à se conduire avec douceur ou rigueur, pour l'entiére conquête du païs attaqué, suivant la connoissance qu'il aura de l'esprit des peuples ausquels il aura à faire, y en aïant que la douceur du Conquérant gagne, & fait demeurer en repos, y en aïant aussi en qui la rigueur fait le même effet. Il est de sa prudence de bien examiner ces deux moïens ; mais pourtant de n'avoir recours à celui de la

rigueur, que lorſque celui de la douceur & de la clémence paroît abſolument inutile.

Si ce païs eſt coupé de riviéres, on doit obſerver ſi elles entrent dans votre païs, ou ſi elles en ſortent; ſi elles traverſent le païs qu'on veut conquérir; ſi elles ſont profondes, navigables & larges.

Si elles entrent dans votre païs, & que près de votre frontiére, l'ennemi ait une Place forte & grande, & qu'à l'entrée de votre païs ſur cette même riviére, on n'y en ait point; c'eſt par cette Place qu'il faut commencer, afin que, ſi dans la ſuite la conſtitution de la Guerre venoit à changer, vous ne laiſſiez pas à votre ennemi une Place où il pût aſſembler de grands magazins, & les faire entrer chez vous avec commodité pour la ſubſiſtance de ſes Armées, & pour le tranſport de ſes munitions de guerre.

Si au contraire, les riviéres ſortent de votre païs, & que l'ennemi y ait auſſi une Place, ou grande par ſon habitation, ou forte; il eſt d'une conſéquence infinie de s'en rendre

le maître pour en faire une Place d'Armes, ou un dépôt commode pour porter la Guerre bien avant dans le païs ennemi.

Si les riviéres traversent le païs ennemi, & qu'elles soient grandes, il faut compter que la conquête n'en peut pas être si rapide; & en ce cas ma pensée est, que l'on doit s'appliquer, avant la déclaration de la Guerre, à faire écrire des gens sçavans pour avoir des Manifestes prêts, contenans des raisons véritables, s'il se peut, ou au moins apparentes de prétendus droits sur quelques parties, ou sur la totalité du païs que l'on veut conquérir.

Ces Manifestes doivent être publiés à propos. Ils ne font pas un effet solide sur les esprits des Princes, qui doivent prendre jalousie de votre agrandissement; mais il arrive souvent qu'ils font effet sur les Peuples qu'on attaque, & que cela peut disposer leurs esprits à conserver une fidélité moins entiére à leurs Princes, & leur servir de raison & de prétexte pour ne pas soutenir avec fermeté la ruine du plat-païs,

& même celle des Villes.

Dans cette conſtitution de païs, il ne faut rien laiſſer derriére ſoi, & étendre d'abord ſa conquête juſqu'à cette riviére qui traverſe le païs, des bords de laquelle il faut ſe rendre maître, en cas qu'il y ait quelque Ville qui ſoit de votre côté. Que ſi elle n'eſt pas forte, elle doit être fortifiée avec diligence, afin de pouvoir s'y établir ſi ſolidement, qu'on ne puiſſe pas vous en chaſſer; & en ce cas auſſi, il eſt très-important de traiter avec une extrême douceur ces nouveaux ſujets, & ne leur donner aucune raiſon de ſe plaindre, ſoit du manquement de diſcipline, ſoit par aucun changement dans leurs priviléges, ſoit par des levées d'argent. Il faut qu'ils trouvent du calme, & même de l'avantage à s'être ſoûmis avec facilité.

De cette nouvelle barriére qu'on ſe ſera faite, ſi les conjonctures le permettent, on ſe portera dans la ſuite en avant, ſi non il doit être d'une ſage politique d'affecter de la modération, & de cacher ſon eſprit

de Conquérant, de couvrir son ambition de toutes les raisons dont on se sera servi dans son Manifeste, & en traînant la Guerre en longueur & en négociations, faire en sorte par un Traité de garder la conquête, ou au moins une partie; auquel cas, il faut faire tous ses efforts pour que les bornes en soient portées jusqu'à cette riviére, où il faut avoir de toute nécessité une Ville, d'où par les suites, on se redonne une nouvelle entrée dans le païs.

Je ne suis point d'avis qu'à l'imitation de ces derniers tems, après la Paix concluë, on s'applique à construire de nouvelles Places. Cela réveille trop la jalousie des voisins, & les met dans une continuelle attention à se parer des nouveaux projets qu'on pourroit former. * Cette politique engage même le Prince à une trop grande dépense, tant pour la construction de ces Places, que pour l'Artillerie dont il les faut garnir, l'entretien de leurs Garnisons & Etats-Majors *.

Il me paroît qu'il doit suffire d'en avoir une, dont l'habitation soit

grande, afin qu'elle puiſſe contenir une nombreuſe garniſon, & de grands magazins de toute eſpéce.

Il faut ſe contenter, ſi le hazard vous donne la poſſeſſion d'une Ville ſituée ſur la riviére, de la fortifier, & même de l'agrandir avec application, & y garder toujours une forte garniſon, qui paroiſſe plûtôt une ſage précaution pour conſerver ce que l'on a acquis de nouveau, qu'un deſſein d'entreprendre plus avant.

Si le païs eſt chargé de montagnes & de bois, il eſt par conſéquent rempli de défilés. En ce cas l'Armée avec laquelle on veut conquérir, doit être ſans comparaiſon plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie, & ſuivie d'un plus grand nombre de Pionniers, qu'on prendra d'abord parmi ſes propres ſujets, par le moïen deſquels on ouvrira les défilés autant qu'il ſera poſſible; on rendra les chemins de communication bons & larges; on fortifiera d'eſpace en eſpace des poſtes pour aſſurer les convois; on fera de grands abatis dans les bois pour élargir les chemins, & on s'appliquera à conduire tous les

travaux vers quelques Villes ou Places qui ſoient dans une ſituation plus ouverte, où on puiſſe faire les dépôts qu'il convient avancer.

Que ſi c'eſt un païs de plaines, on n'y ſçauroit avoir trop de Cavalerie. C'eſt elle qui ſoumettra le païs, & qui empêchera l'ennemi de ſe communiquer. Il ne faut, en ce cas-là, d'Infanterie, que pour conſerver les grandes Villes qu'on ſoûmettra. Mais comme il arrive rarement que les païs ne ſoient pas mêlés, ce ſera la connoiſſance précédente qu'en aura le Prince qui veut conquérir, qui lui fera prendre des meſures juſtes pour conduire ſon entrepriſe à une fin heureuſe, en compoſant ſon Armée, comme il lui conviendra.

Toutes les conſidérations ci-deſſus ſont du nombre de celles qui doivent avoir été faites d'avance. Il reſte préſentement à examiner l'entrepriſe, par rapport aux forces de l'ennemi qu'on attaque, au prompt ſecours qu'il peut avoir de ſes voiſins, & à ſes finances.

S'il a été ſurpris par l'entrée des Troupes dans ſon païs, il faut uſer

d'une grande diligence pour se placer le plus avant qu'il sera possible; de maniére qu'on empêche qu'il ne rassemble les Troupes qu'il aura en divers endroits de son Etat; & en cas que l'ennemi puisse se rassembler, à la faveur de quelque riviére, il faut, autant que la prudence le permettra, passer cette riviére, & combattre l'ennemi avant qu'il ait rassemblé ses Troupes, dans la présomption où je suis que l'Armée qui veut conquérir, est de beaucoup supérieure à celle qu'on attaque.

Une bataille dans un commencement de guerre donnée à propos en décide presque toujours le succès. Ainsi il ne faut point hésiter à la donner, si l'ennemi, par quelque mouvement pour mettre ses forces ensemble, se met à portée de risquer un événement.

Si au contraire il sépare ses forces, & ne songe qu'à gagner du tems, soit pour lever des Troupes chez lui, soit pour tirer des secours étrangers, il faut s'attacher à une entreprise aisée à garder, après sa conquête, s'y renfermer dans de bonnes lignes de circon-

circonvallation ; & dès qu'elles seront faites, n'y laisser que ce qu'il faut d'Infanterie pour prendre commodément la Place, & s'avancer avec le reste de l'Armée dans le païs, à portée pourtant de protéger le Siége, autant que la prudence le peut permettre, par rapport au lieu où seront les forces de l'ennemi, qu'il faut toujours avoir devant soi, afin de n'avoir aucune inquiétude pour le Siége.

Il seroit infini d'étendre cette matiére jusqu'à dire tout ce qui se peut faire. Les avantages de cette disposition résident tous dans les fautes, que dans un commencement d'une Guerre imprévûë, un ennemi peut faire; dans la capacité d'un Général qui sçait en profiter; & dans celle des Officiers Généraux, à qui il commet l'exécution de ses desseins particuliers.

Si l'ennemi peut être promptement secouru, il faut avoir examiné d'avance par quel nombre, & par quelle nature de Troupes il peut l'être, afin qu'après les secours arrivés, on ne cesse pas d'être tou-

jours ſupérieur, ſans quoi l'entrepriſe de cette Guerre paſſeroit toujours avec raiſon pour témeraire & imprudente.

L'état des affaires du Prince qu'on veut attaquer, par rapport aux Finances, mérite encore de la conſidération. S'il eſt pauvre, tout eſt aiſé à entreprendre contre lui. En ce cas, il faut ménager ſes ſujets, les corrompre, les lui débaucher, autant qu'il eſt poſſible de le faire, par douceur, ou les mettre hors d'état de pouvoir aſſiſter leur Prince.

S'il eſt riche, il le peut être de deux maniéres, ou par les tréſors qu'il aura amaſſés, ou par les facultés de ſes ſujets, qui pourront le mettre en état d'aſſembler promptement des forces conſidérables.

S'il eſt riche par les tréſors qu'il aura amaſſés, il ne le peut être que de deux maniéres, ou pour avoir vêcu d'épargne dans la ſuite d'une longue Paix, ou par des levées extraordinaires & nouvelles, qu'il aura faites ſur ſes Peuples dans des tems où elles n'étoient pas abſolument néceſſaires à faire.

Si ſes tréſors viennent du premier de ces deux moïens, il ne les aura acquis qu'en négligeant de ſoudoïer un Corps conſidérable de Troupes, de réparer les fortifications de ſes Places, & d'entretenir ſes magazins de guerre & de bouche. En ce cas, il faut l'attaquer vivement, & former pluſieurs entrepriſes à la fois, parce qu'on le trouvera également dépourvû par tout.

S'il s'eſt ſervi du ſecond moïen pour amaſſer de l'argent, il aura joint aux négligences qu'on vient de dire, la haine & l'éloignement du cœur de ſes ſujets; auquel cas, les principaux en doivent être corrompus, ſoit par l'argent qu'on leur donnera, ſoit par les établiſſemens qu'on leur procurera; & le Peuple doit être traité avec douceur, déchargé des impoſitions qui lui avoient été les plus odieuſes, & ménagé par des eſprits doux, qui s'appliqueront à lui faire gouter la tranquillité & l'aiſance du nouveau gouvernement.

Si la richeſſe du Prince réſide en celle de ſes ſujets, elle ne ſera ve-

nuë, ou que par la douceur de son gouvernement, ou que par la facilité que la situation du païs leur aura procurée, à faire avec leurs voisins un commerce lucratif.

Si leurs facultés viennent de la douceur du gouvernement, elle les aura plongés dans la molesse & l'oisiveté ; auquel cas ils peuvent bien aider leur Prince de leur argent, mais non pas de leurs corps, peu accoûtumés aux travaux de la Guerre. En ce cas-là, il faudra laisser en repos ceux qui ne fourniront point d'argent à leur Prince ; mais traiter avec rigueur ceux qui lui ouvriront leurs bourses, & qui prendront les armes.

Si c'est des fruits de leur commerce qu'ils soient devenus pécunieux, ils auront sûrement l'esprit porté à conserver ce qu'ils auront amassé, & difficilement le Prince en pourra tirer des secours d'argent aussi prompts, qu'il sera nécessaire dans une occasion pressante. En ce cas, il ne faut point dans les capitulations, refuser aux nouveaux sujets qu'on aura conquis, aucune assurance

qui regarde la sûreté & la facilité dans leur commerce; mais s'appliquer au contraire à empêcher qu'ils y puissent remarquer aucune diminution.

Il est presque sûr parmi les hommes, que leur intérêt particulier est celui qui les fait agir; & il est bien rare que dans le fond, ce soit l'amour pour la Personne du Prince, qui les attache à son service, principalement lorsque les moeurs & les coûtumes de vos Peuples ne sont pas entiérement dissemblables de celles de ces nouveaux sujets, ou qu'au moins si elles le sont, vous ne les contraignez pas de prendre vos usages, & de quitter les leurs.

Voilà en général ce qui se peut dire sur les maximes de la Guerre offensive. Le particulier se trouvera dans la suite de ce discours, où l'on entrera dans le détail de toutes les différentes opérations de la Guerre.

CHAPITRE XLVIII.

De la Guerre entre Puissances égales.

CEtte espéce de Guerre, qui est celle à laquelle les voisins ne prennent point d'intérêt, tant que les Parties n'ont point de trop grands avantages les unes sur les autres, ne doit jamais être de durée pour en retirer quelque avantage.

Il faut toujours être prêt à écouter les Propositions d'accommodement, pour peu qu'on y profite, de crainte que quelque puissant voisin ne s'en veuille mêler. Du reste l'on ne peut rien prescrire de juste sur la conduite d'une pareille Guerre. Elle est, pour les régles, conforme à toutes les autres.

On peut seulement poser pour maxime constante dans la présente espéce, que le Général le plus vif & le plus pénétrant l'emporte toujours à la longue, sur celui qui ne posséde pas ces qualités au même degré, parce qu'il multiplie tellement les petits avantages par son

activité & sa pénétration, qu'à la fin ces succès legers lui en procurent un grand & décisif.

On n'entrera donc dans aucun détail sur cette espéce de Guerre, qu'en disant que pourvû que le Général soit continuellement attentif à se procurer la supériorité par de petits avantages, il arrivera toujours à son but, qui est celui de la ruine de l'Armée ennemie; auquel cas il changera la nature de cette Guerre, & en fera une offensive; ce qui doit être le grand objet de son Prince.

CHAPITRE XLIX.

De la Guerre de secours.

Un Prince secourt ses voisins à cause des Alliances & des engagemens qu'il a avec eux, ou pour les empêcher de succomber sous la puissance d'un Conquérant.

Si c'est en vertu des Traités précédens, il les doit religieusement observer, en fournissant le nombre des Troupes prescrites, & même en offrant de l'augmenter, s'il en est

requis, ou en attaquant lui-même l'ennemi commun, s'il est en état de le pouvoir faire. Si c'est pour les empêcher de succomber sous une Puissance qui, après sa conquête, pourroit lui donner de l'ombrage, il a en ce cas, plusieurs mesures à garder pour ses intérêts particuliers. Les principales sont à l'égard des voisins qu'il secourt. Il doit exiger d'eux quelques Places de sûreté, de peur qu'ils ne fassent leur Paix à son insçû, ou à son préjudice, supposé que son Etat soit contigu à celui qui est attaqué.

Que si, comme il arrive fort souvent, la jalousie que l'on aura sujet de prendre d'un Prince inquiet & ambitieux, a formé les Alliances dans lesquelles on est entré, & qu'on se trouve hors de portée de joindre ses Troupes à celles de l'Etat attaqué, il faut, en ce cas-là, le secourir; ou par argent qu'on lui fournira, soit pour faire des Troupes, soit pour achêter des munitions de Guerre & de bouche; ou en fournissant même ces munitions en nature; ou par des diversions dans le païs de

l'Attaquant, qui le forcent à diviser ses armées, & l'empêchent de pousser ses conquêtes avec trop de rapidité.

Voici la maxime générale dans cette espéce de Guerre. Ou votre Allié attaqué est plus puissant que vous, ou il l'est moins.

S'il est plus puissant, il faut observer dans les Traités que l'on fait avec lui une proportion dans le nombre de Troupes que l'on s'engage de lui fournir, avec la supériorité de sa puissance sur la vôtre, & un engagement réciproque pour les secours mutuels; de maniére, par exemple, que si l'on s'engage à lui fournir un nombre de Troupes en cas qu'il soit attaqué, en cas que vous le soïez vous-même, le nombre de celles qu'il s'engagera de vous fournir soit plus considérable, que celui auquel votre Traité avec lui vous engage.

Que si au contraire votre Allié étoit moins puissant que vous, il faut tâcher dans le Traité d'obtenir quelque Place de sûreté, afin d'éviter qu'il ne fasse avec l'ennemi commun un Traité à votre insçû, & ne

facrifie à fon intérêt particulier le Corps de Troupes qu'on lui auroit envoïé. On peut auffi, en ce cas, ftipuler dans le Traité des fecours d'autre nature que ceux d'hommes, comme d'argent, de vivres, & de munitions de Guerre.

Le Général que le Prince choifit pour le commandement d'un Corps auxiliaire, doit être fage & prévoïant. Sage, pour maintenir la difcipline dans fon Corps, & que le Prince Allié ne faffe point de plaintes contre lui : & prévoïant, pour que fes Troupes ne tombent point dans aucun befoin pour leur fubfiftance, qu'elles ne foient expofées au péril de la Guerre, qu'avec proportion de fes forces avec celles du Prince Allié; & enfin, pour qu'il ne fe paffe rien à fon infçû dans le cabinet du Prince Allié, qui puiffe être préjudiciable à fon Maître.

CHAPITRE L.

De la Guerre Civile.

LA Guerre civile est toûjours malheureuse pour le Prince qui la soûtient. Elle peut avoir différentes origines ; la dureté du gouvernement, tant Politique qu'Ecclesiastique, les factions & l'ambition des Grands dans une minorité, ou sous un regne foible, & les intelligences d'un ennemi attentif à susciter des affaires au dedans, à un voisin qui le veut attaquer, ou contre lequel il est en Guerre.

Celle qui a pour origine la dureté du gouvernement, est la plus dangereuse, parce que tout le Corps de l'Etat est également aliéné, & que l'émotion est souvent générale. Le Prince qui ne devroit en accuser que lui-même, n'a de ressource pour calmer les esprits irrités, que d'abandonner ceux à qui il commettoit le soin du détail des affaires,

Il doit souffrir qu'ils soient accusés des fautes qu'il leur aura peut-

être ordonné de faire, les éloigner de ses Conseils, & les punir même sévérement, de peur que les séditieux ne se chargent de ce soin, ce qu'il doit prévenir avec application & diligence. Par-là il détourne la haine personnelle que l'on pourroit avoir conçûë contre lui, & donne à ceux qui lui sont restés fidéles, un moïen sûr d'agir par des discours sur les esprits des révoltés, & de faire tomber toute la haine sur ceux qui ne la méritent peut-être, que pour avoir obéï trop réguliérement aux ordres de leur Maître.

Celle qui a la Religion pour origine, est plus impétueuse que la premiere, parce que les cerveaux sont gâtés, & la revolte soûtenuë par une espéce de gens à qui il n'en coûte que des discours; mais aussi elle est moins générale, parce que le Prince y peut toûjours opposer le parti contraire pour les sentimens de Religion. * En cas même que ce reméde ne pût être assez efficace, celui d'accorder une liberté de conscience lui est sûr. *

Il faut appaiser cette espéce de

guerre avec toute la douceur & la dextérité possible, sans y emploïer les Ministres Ecclesiastiques du parti contraire à celui des revoltés, au moins tant que la revolte dure.

Il ne faut se servir de la force & des supplices qu'à l'extrêmité, parce que le Prince s'affoiblit lui-même en se privant du nombre de ses Sujets, & qu'en un mot, il lui est plus politiquement essentiel d'avoir des Sujets fidéles, que des Sujets opposés sur des sentimens de Religion, tant qu'ils vivent paisiblement entr'eux, & fidélement envers lui.

Dans une minorité, ou sous un regne foible, il est fort ordinaire que l'ambition & l'intérêt particulier cause des factions parmi les Grands. Celles qui naissent dans une minorité peuvent être prévûës par les sages dispositions du Prince prédécesseur, qui se sentant près de mourir, peut donner une forme de gouvernement, qui satisfasse au moins la plus grande partie de son Etat, lequel, en ce cas-là, se trouvera exempt de troubles, pourvû que le choix qu'il aura fait des personnes

qui devront composer le Conseil. son successeur mineur, soit de gens équitables & expérimentés au gouvernement, & exempts d'avarice & d'ambition, qui seules peuvent causer la désunion entre les Membres de ce Conseil. En ce cas, la foiblesse du gouvernement ne dure qu'autant que la minorité du Prince, pourvû qu'à sa majorité il sçache marquer qu'il veut gouverner par lui-même.

Les Guerres civiles qui se forment sous un regne foible, sont sans nombre, & renaissent à mesure qu'elles finissent, parce que c'est le Prince même qui en est l'origine. Il éléve mal-à-propos les Sujets indignes; cela éloigne de lui les gens de mérite: il accable mal-à-propos les Grands; cela les irrite, les unit entr'eux, & les force à prendre des mesures contre l'oppression. Il surcharge les peuples avec excès & sans raisons plausibles; ils en murmurent d'abord, & deviennent susceptibles de sédition dès qu'il se montre un Chef. Tous ces malheurs durent autant que la vie d'un Prince foible.

La troisiéme espéce de Guerre civile est la plus aisée à calmer, parce que cette émotion n'est jamais générale.

Si elle est suscitée par les intelligences des ennemis avec quelqu'un des Grands de l'Etat, il faut, à la premiere fumée de ce feu, porter toutes ses forces contre le séditieux, & l'accabler par toutes sortes de moïens, avant qu'il ait eu le tems de se mettre en état de résister.

Si les intelligences de l'ennemi ne sont point soûtenuës par un Chef puissant, cette émotion populaire, sans ordre & sans conduite, se doit appaiser par le châtiment sévére des plus mutins qu'on observera de faire en différens lieux, afin de partager les exemples du châtiment, ausquels il faut faire succéder ceux de la clémence, & se contenter à l'égard du reste des séditieux, d'une levée extraordinaire d'argent qui sera emploïée, ou à fortifier quelques postes, qui tiennent à l'avenir en respect ceux qui voudront remuer, * ou à d'autres besoins de l'Etat, mais toûjours à quelque usage utile, & qui paroisse. *

En un mot, cette derniere espéce de Guerre se prévient aisément, quand le Prince & les gens dont il se sert, tant dans son Conseil, que dans les Provinces de son Etat, sont attentifs sur la conduite des particuliers, principalement de ceux qui peuvent avoir de justes sujets de mécontentement, ou qui ont des intérêts ou des alliances avec les voisins de l'Etat.

REMARQUES SUR LES Chapitres précédens.

Je renfermerai toutes mes réflexions sur les six Chapitres précédens dans une même Remarque, parce qu'en faisant observer les fautes qui ont été faites dans le cours des Guerres que j'ai vûës, ou de notre part, ou de celle de nos ennemis, je ferai sentir que ces fautes ont été les véritables raisons qui ont changé les espéces de Guerres, & les ont dans la suite renduës différentes de ce qu'elles étoiënt dans leur origine.

Ma premiere réflexion tombera sur la Guerre offensive commencée

An 1667. Lorsque le Roi déclara la Guerre à l'Espagne pour les droits de la Reine sur le Brabant, Sa Majesté fit publier des Manifestes, pour établir la justice des prétentions de cette Princesse.

Cela étoit bien pensé, & pouvoit faire un bon effet sur les esprits des Peuples que l'on vouloit conquérir par la force des armes; mais il auroit été des maximes de la politique d'un Prince qui veut entreprendre une Guerre, d'avoir fait préceder la publication de ses Manifestes & la déclaration de la Guerre par une levée considérable d'Infanterie, puisqu'il étoit raisonnable de penser qu'il en faudroit beaucoup, pour garder les grandes Villes que l'on vouloit conquérir.

Cette levée étoit d'autant plus facile à faire sans éclat, que les hommes étoient fort communs en France dans ce tems-là, & que le Roi n'avoit qu'à faire païer les soldats effectifs qu'un Capitaine avoit levés d'une rêvûë de Commissaire à l'autre, pour avoir les Compagnies aussi fortes qu'il l'auroit voulu; après

quoi, à l'ouverture de la Guerre, on auroit facilement dédoublé les Compagnies pour la bonté du service, & pour avoir un plus grand nombre d'Officiers.

Il falloit aussi faire agir les Armées plus efficacement. Les Espagnols avoient fort peu de troupes, leurs places étoient en fort mauvais état & dégarnies de munitions de Guerre. Le Roi étoit maître de la Campagne. Il falloit donc porter l'Armée devant Bruxelles. Cette Capitale hors d'état de soûtenir un siégé, auroit ouvert ses portes. Les autres grosses Villes sans défense en auroient fait de même. La réduction de Bruxelles & des Villes qui l'environnent, emportoit celle des Tribunaux & des Bourses. Qu'est-ce qu'auroient pû faire les Troupes qui se seroient enfermées dans les Places de Guerre, que de les rendre toutes les unes après les autres? Ainsi la conquête de tous les Païs-Bas n'auroit pas plus coûté de tems au Roi, que ce dont il se rendit le maître.

Je sçai qu'on me peut objecter

la difficulté des vivres pendant cette marche de la frontiere du Roïaume à ce centre des Païs-Bas. Mais pourvû qu'on en eût eu pour l'Armée pendant sa marche, & pour un séjour de cinq ou six jours, pouvoit-on croire qu'on en pût manquer dans les grosses Villes sans défense qui sont autour de Bruxelles.

Je sçai encore que l'on me dira, qu'il étoit impossible de conduire si loin la grosse artillerie & les munitions de Guerre, qui auroient été nécessaires pour prendre Bruxelles, si la Place avoit voulu se défendre; mais je répondrai à cela que dans la saison où l'on ouvrit cette Campagne, les chevaux ne sont point occupés au labourage ni à aucune recolte, & qu'ainsi l'on pouvoit aisément prendre toutes les voitures de la Picardie & de la Champagne, pour les emploïer à ce transport. Ainsi ce n'a point été l'impossibilité de faire ce grand mouvement en avant, qui a été la véritable raison qui a empêché qu'il n'ait été fait, comme je l'ai fait remarquer ailleurs.

Au lieu de prendre ce parti décisif pour la conquête entiére des Païs-Bas Espagnols, l'Armée du Roi perdit trois semaines de tems à réparer les bréches, que les Espagnols avoient faites à Charleroi en l'abandonnant, & dans le reste de la Campagne on prit des Villes, qui, comme on la vû, ne décidoient de rien pour la conquête des Païs-Bas.

Toutes ces entreprises furent même interrompuës par deux absences que le Roi fit pour aller voir Madame de Montespan, qu'il avoit fait approcher de la frontiére avec la Reine, sous le pretexte de montrer cette Princesse à ces Peuples qu'on prétendoit être devenus ses sujets.

Dans la suite les Espagnols furent secourus par les Hollandois, & la triple-Alliance se forma contre nous; de sorte que nous fûmes forcés par le Traité d'Aix-la-Chapelle de nous contenter de ce que nous avions occupé en Flandres, & de rendre à l'Espagne la Franche-Comté, que le Roi avoit conquise pendant

l'hyver de 1667. à 1668. parce qu'il s'étoit obligé de rendre ce qu'il conquéreroit depuis les paroles données aux Médiateurs de la paix, en cas que par le Traité qui interviendroit, on lui cédat la possession de ce qu'il avoit conquis en Flandres, & où il avoit tenu des Garnisons.

Par ce que je viens de dire il est aisé de connoître, que la France s'est fort mal conduite dans cette Guerre purement offensive de sa part, & que les Espagnols dont la négligence dans le gouvernement avoit totalement exposé les Païs-Bas & la Franche-Comté, s'en sont tirés à bon marché, après la faute qu'ils avoient faite, d'être aussi dépourvûs qu'ils l'étoient dans des Etats éloignés, & sur lesquels ils avoient dû voir depuis plus de six mois que l'orage alloit tomber.

Ainsi par rapport aux préceptes que j'ai donnés sur la maniére de faire ou de soûtênir les différentes espéces de Guerre, je puis dire que la France dans cette occasion a failli contre nos maximes, pour se

bien conduire dans une Guerre offensive, & que l'Espagne n'a pas aussi eu la conduite sage & prévoïante qu'un Etat doit avoir ; soit pour éviter une Guerre offensive qu'on se prépare à lui faire, soit pour en soûtenir une défensive, & trouver dans la maniere de la soûtenir, les moïens de faire changer la constitution de cette Guerre en la nature de celle qui se fait entre Puissances égales, qui est la moins dangereuse de toutes les espéces de Guerre.

La Guerre offensive que la France a faite aux Hollandois en 1672. n'a pas été mieux conduite que celle dont je viens de parler, par rapport à mes maximes sur cette espéce de Guerre, qui ne doit jamais être entreprise que pour en tirer un profit, & la faire finir, avant que d'être forcé à voir dégénérer cette Guerre offensive en celle qui se fait entre Puissances égales.

Les Rois de France & d'Angleterre étoient choqués de l'orgueil & des mauvais discours des Hollandois. Voilà ce que portoit no-

tre Déclaration de Guerre. Un Etat orgueilleux eſt puni par ſon abaiſſement, qui ne peut ſe trouver ou qu'en lui diminuant l'étenduë de ce qu'il poſſéde, ou en lui ôtant tout le plus qu'il eſt poſſible de ſes richeſſes en argent, ou enfin en le contraignant de faire des ſoûmiſſions.

Si c'étoient là les objets des deux Rois Alliés, & en particulier les vûes du Roi dans cette expédition, il pouvoit ſe contenter d'avoir ôté d'abord aux Hollandois les Places du Rhin qu'ils occupoient ſur les Princes à qui elles appartenoient : c'étoit avoir diminué les poſſeſſions des Hollandois.

Il ne devoit pas auſſi refuſer les ſoûmiſſions que leurs Députés vinrent offrir de lui faire, & les dédommagemens des frais de la Guerre qu'ils s'offroient de rembourſer. Par la premiere de ces offres, il rabaiſſoit leur orgueil ; par la ſeconde, il les auroit châtiés à leurs dépens.

Ainſi trois mois après la Déclaration de cette Guerre offenſive,

la raiſon vouloit qu'elle finît par une ſatisfaction entiére ſur tous les points qui en avoient paru être les motifs. Cependant contre les maximes de la Guerre offenſive, qu'il eſt avantageux de terminer avant qu'elle ait eu le tems de dégenérer en Guerre entre Puiſſances égales, les offres des Hollandois ne furent pas trouvées ſuffiſantes ; & ſans agir enſuite avec capacité & application, pour conſerver ce que l'on avoit conquis ſur eux, on leur donna le tems de faire avancer de puiſſans ſecours, que l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg leur envoïerent juſques ſur le Rhin, de ſe faire joindre par toutes les troupes Eſpagnoles des Païs-Bas, & de faire leur paix particuliére avec l'Angleterre. De ſorte que dès la fin de 1673. la France fut obligée d'abandonner ſes conquêtes de Hollande, & de ramener ſon Armée en France, parce que celle de l'Empereur s'étoit renduë maîtreſſe de Bonn, qu'elle occupoit l'Electorat de Cologne, & avoit en ſa diſpoſition les Places Eſpagno-
les

les de la basse-Meuse, & qu'ainsi l'Armée de France dans les conquêtes de Hollande, ne pouvoit plus avoir de communication avec ce Roïaume, que par Grave ou Mastrick, ce qui auroit été impraticable à la longue.

Si donc le Roi avoit accepté les propositions avantageuses que les Hollandois lui étoient venus faire à Utreck, il auroit terminé glorieusement cette Guerre; après quoi ramenant ses Armées, & se couvrant du prétexe que les Espagnols avoient rompu avec lui, par l'envoi de leurs Troupes aux Hollandois, il pouvoit tomber sur les Païs-Bas Catholiques, les conquérir en fort peu de tems, & conserver cette conquête, malgré les efforts de la Maison d'Autriche & de ses Alliés, parce que le parti puissant que la France avoit en ce tems-là en Allemagne, joint aux forces de cette Couronne, auroit été plus que suffisant, pour empêcher l'Armée de l'Empereur de venir jusqu'à la Meuse.

Le Roi auroit ainsi presque dans

la même année, commencé & fini glorieusement, & avec un grand profit, deux Guerres offensives, qui dans la suite se sont tournées en Guerres entre Puissances égales, sans beaucoup d'avantage pour la France, & qui ont été terminés par le Traité de Nimégue, dans lequel les Hollandois qui étoient les parties principales à la Déclaration de la Guerre en 1672. n'étoient presque plus regardés que comme auxiliaires de la Maison d'Autriche.

Ce second exemple de Guerre offensive fera encore aisément connoître, que nous nous sommes très-mal conduits par rapport aux maximes de cette espéce de Guerre, & que les Hollandois nos premiers ennemis ont habilement profité de toutes nos fautes, ont fait sortir la Guerre de chez eux, ont sçû la transporter chez leurs Alliés, dont ils n'ont plus été que les auxiliaires, & se sont relevés d'une ruine totale à laquelle ils s'étoient trop orgueilleusement exposés.

Le Guerre offensive que la France a commencée contre l'Empe-

reur au mois de Septembre 1688. a eu l'origine que j'ai dit ci-dessus, lorsque j'ai reflêchi sur le caractére des Princes paisibles & ambitieux.

Le prétexte qu'on en a donné, a été la nécessité en bonne politique de prendre des sûretés contre l'Empereur, pour qu'il ne pût pas approcher facilement de nos nouvelles frontieres, & nous faire la Guerre après qu'il auroit terminé celle qu'il avoit contre les Turcs.

L'on pouvoit donc penser que ce Prince n'attendroit pas l'expiration de sa Tréve de vingt ans, faite après la prise de Luxembourg sur les Espagnols; & il étoit sûr que l'Empire irrité par nos réunions, suivroit les mouvemens de l'Empereur, dès que ses Troupes s'approcheroient du Rhin.

Il n'étoit pas même raisonnable de croire, que toute l'Europe vit paisiblement l'accroissement du Roi, pendant qu'il se disoit en pleine Paix avec tous ses voisins désarmés, & que toutes les Puissances ne se joignissent pas à l'Empereur, dès qu'il auroit terminé la

Guerre contre les Turcs, & qu'il auroit ramené dans ses Etats & dans l'Empire toutes les Troupes qui faisoient la Guerre en Hongrie.

Ainsi la France après avoir irrité toute l'Europe, devoit s'attendre à une grande Guerre, dès que toutes ces Puissances irritées auroient formé une Ligue pour la lui faire.

A toutes ces raisons générales, il y en avoit encore une particuliére à ajoûter, qui étoit de grand poids. L'Empereur faisoit si avantageusement la Guerre contre les Turcs, & l'Empire Ottoman étoit si bas, qu'il étoit fort à craindre que si nous avions differé à le soûtenir par une diversion contre l'Empereur, ce Prince n'eût porté ses conquêtes jusqu'à Constantinople, & n'eût ainsi chassé les Turcs de toute l'Europe.

Cette augmentation de Domaine & de Puissance de la Maison d'Autriche Allemande, lui auroit sans doute donné des vûes contre l'Europe Chrétienne, & selon toutes les apparences cette ambitieuse

Maiſon auroit voulu ſe rendre l'Empire héréditaire: cela ſeul lui auroit donné une puiſſance ſans bornes, & l'auroit miſe en état dès ce tems-là de faire revivre les prétendus droits de l'Empire Romain, que l'Empereur Joſeph affecte de faire valoir avec tant de hauteur.

Le Roi devoit donc en bonne politique empêcher la ruine totale des Turcs en Europe ; & nous ne pouvions les garantir de tomber, que par une puiſſante diverſion, Par-là nous prévenions les ſuites fâcheuſes de leur chûte, & nous prenions des meſures contre l'établiſſement d'une Puiſſance ſupérieure à toutes les autres, qui auroit été celle de la Maiſon d'Autriche notre ennemie.

Toutes ces raiſons de politique, qui étoient d'autant meilleures qu'elles étoient vraies, après tout ce que la France avoit fait pour irriter l'Empire, l'Empereur & les Eſpagnols, furent ſi vivement repreſentées au Roi par ſon Miniſtre irrité en ſecret, comme je l'ai dit, qu'elles firent leur effet ſur l'eſprit

de ce Prince, & le déterminérent à attaquer Philisbourg qu'il avoit cedé à l'Empereur par le Traité de Nimégue, pendant que l'Empereur par le même Traité lui avoit cedé Fribourg, ancien Domaine de la Maison d'Autriche.

Comme le Domaine de Philisbourg est une dépendance de l'Evêché de Spire, l'Empereur n'étoit le maître que de la fortification, de même que le Roi l'avoit été pendant que la Place étoit à lui.

Si après sa prise on l'avoit rasée, & qu'en cet état on en eût remis l'habitation à l'Evêque de Spire, l'Empereur n'auroit pas eu le crédit à la Diéte d'engager l'Empire à déclarer la Guerre à la France pour cette entreprise, qui dans le fond n'auroit offensé que l'Empereur; mais pour convaincre la Diéte que nous n'avions pas eu intention d'offenser l'Empire, en prenant cette sûreté contre les desseins avenir de l'Empereur, il auroit été prudent de faire repasser le Rhin à l'Armée après avoir rasé Philisbourg.

Loin de cette conduite sage, & propre à s'assurer dans la suite de ce que nous avions occupé sur tous nos voisins pendant la Paix, l'on dépouilla M. l'Electeur Palatin, beau-frere de l'Empereur, on prit ses Places, on les rasa, & on en brûla les habitations.

On en usa de même avec les Evêques de Spire & de Wormes, quoique ces deux Villes fussent Impériales; on s'empara de Mayence & de presque tout son Electorat; on en fit de même de Tréves & de son Electorat, à la réserve de Coblentz que l'on bombarda.

Le Cardinal de Furstemberg nous livra tout l'Electorat de Cologne. On s'empara de tout le Nekre & du Duché de Wirtemberg, des Etats de la Maison de Baden, & l'on fit païer des contributions à tous les Etats de l'Empire, situés entre le Mein & le haut-Palatinat de Baviere, le Danube, & même jusqu'à Ausbourg. Le prétexte de ces contributions étoit pour se rembouser des frais du Siége de Philisbourg, qu'il n'é-

toit pas raisonnable de faire païer à ces membres de l'Empire.

Voilà ce que l'on fit pour commencer une Guerre offensive, non seulement contre l'Empereur, mais contre tout le Corps de l'Empire.

Jusqu'à présent la politique de la France avoit été bien éloignée des maximes qu'elle suivit en cette occasion. Dans toutes les Guerres précédentes, cette Couronne avoit toujours tâché de ne se point brouiller avec le Corps de l'Empire, quoiqu'elle fût en Guerre avec l'Empereur, comme Prince de la Maison d'Autriche, & avoit avec un grand soin ménagé le Parti Protestant, & même les Princes Catholiques, pour que l'Empereur ne pût pas dans une Diéte générale avoir assez de crédit, pour engager le Corps de l'Empire à déclarer la Guerre à la France.

Dans cette occasion les régles de cette ancienne politique ne furent point suivies. On choqua en même tems l'Empereur & l'Empire, de maniére que par un résultat de la Diéte de Ratisbonne, tout l'Empire concourut avec l'Empereur à une

déclaration de Guerre formelle contre la France.

L'on pouvoit bien s'attendre, que les Espagnols & les Hollandois ne verroient pas paisiblement allumer une aussi grande Guerre sans y prendre part, & il eût été de la politique d'un Prince, qui veut entreprendre & soûtenir avec avantage une Guerre offensive, de s'assûrer contre les occasions, qui auroient pû en faire naître une autre, éloignée du païs dans lequel il a entrepris de porter une Guerre offensive.

On ne prit pourtant en France aucunes mesures, pour traverser les Hollandois dans l'entreprise qu'on les voïoit prêts à exécuter sur l'Angleterre, pour les intérêts du Prince d'Orange, qui, avec une Flotte puissante & des Troupes des Hollandois, aborda dans ce Roïaume, y fut reçû par ses Partisans, chassa le Roi Jacques son beau-pere, s'établit sur son Trône, & fut proclamé Roi par le Parlement d'Angleterre.

L'arrivée de la Famille Roïale d'Angleterre en France, engagea le Roi à lui accorder sa protection.

L'Ecosse & l'Irlande étoient restées fidéles à ce Prince malheureux ; mais l'Ecosse fut promptement réduite ; & l'Irlande à la faveur de quelques secours de la France, se soûtint encore l'année suivante dans les intérêts de son Roi légitime. Mais après sa réduction, les Anglois engagés à soûtenir le nouveau Roi qu'ils venoient de se donner, s'unirent facilement avec les Espagnols & les Hollandois pour faire la Guerre à la France, qui se trouva ces trois Puissances pour ennemies, pendant qu'elle avoit encore la Guerre contre l'Empereur & l'Empire.

Pendant la minorité du Duc de Savoïe, & depuis qu'il avoit pris le gouvernement de ses Etats, nous eûmes avec ce Prince des maniéres fort dures : il n'est point de mon sujet d'en dire les raisons.

Comme on connoissoit le caractére ambitieux, vindicatif & interessé de ce Prince, on crut avec raison qu'il pourroit prendre des liaisons avec nos ennemis, & nous troubler à contre-tems pour Cazal, Pignerol & le Dauphiné. On voulut

de lui des assûrances trop fortes, qu'il ne prendroit aucun engagement contre nous, puisque l'on exigeoit qu'il nous livrât sa Citadelle de Turin pour gage de sa parole. On faisoit pendant cette négociation avancer une Armée sur la frontiére de ses Etats, sous prétexte de porter la Guerre aux Espagnols dans le Milanès.

Comme ce Prince adroit ne se trouvoit pas en état de soûtenir nos premiers efforts contre lui, il tira la négociation en longueur, autant de tems qu'il lui en fallut pour conclure des Traités secrets avec l'Empereur, l'Angleterre, l'Espagne & la Hollande; après quoi il nous déclara lui-même la Guerre au commencement de Mai 1690.

Il n'y avoit que du côté de l'Italie où la France fût en repos. Par la déclaration de M. le Duc de Savoïe, cette Couronne se vit en Guerre de tous les côtés.

Je ne me suis engagé dans cette longue disgression, que pour faire connoître combien la France s'est éloignée des régles de la bonne po-

litique, ſur les maximes à ſuivre pour entreprendre une Guerre offenſive, & la terminer avec avantage.

L'événement n'a que trop juſtifié la vérité de ce que je dis ſur ce ſujet ; puiſque la France après avoir gagné autant de Batailles qu'elle en a donné, pris même par tout des Places d'une grande importance, & ſoûtenu cette Guerre pendant dix années, s'eſt trouvé forcée, pour déſunir ce grand nombre d'ennemis, de rendre à M. de Savoïe tout ce qu'on avoit conquis de ſes Etats, & même l'importante Place de Pignerol avec ſon Territoire ; & par le Traité de Paix de Riſwick, de rendre aux Eſpagnols preſque toutes les Places que nous avions priſes ſur eux ; à l'Empereur les Villes de Philisbourg, Fribourg & Briſack. Strasbourg ſeul nous eſt reſté, ſans fortifications au-delà du Rhin.

Après avoir fait voir quels ſont les dangers que court un Prince, lorſqu'il s'écarte des véritables maximes qu'il doit ſuivre, quand il veut entreprendre une Guerre offenſive, il

me paroît ici utile de parler des fautes qui ont été faites dans la seule Guerre défensive, que la France a soûtenuë de mon tems, & qui dure encore.

La révolution de la Monarchie d'Espagne, tombée entiérement sur la tête d'un Prince de la Maison de France, sembloit devoir mettre le comble à la grandeur du Roi. Il ne paroissoit pas qu'il pût y avoir dans l'Europe une Puissance, en état de réunir toutes les autres Puissances pour s'opposer à son bonheur. Cependant la Ligue formidable qu'on a laissée former, a eu jusqu'à présent des succès heureux, que je suis même persuadé avoir surpassé son attente.

Pour traiter cette matiére, par rapport au sujet seul de la Guerre défensive soûtenuë avec prudence, je crois nécessaire de dire quel étoit l'Etat de l'Europe dans le tems de ce grand événement; parce que je rendrai par ce portrait les fautes faites contre les maximes de la Guerre défensive, beaucoup plus sensibles & plus aisées à comprendre.

La mort de Charles II. Roi d'Espagne, avoit été précédée d'un Traité de partage de la succession future de la Monarchie d'Espagne, conclu entre la France, l'Angleterre & la Hollande, pour le maintien d'un équilibre convenable au reste de l'Europe, entre les deux Maisons de France & d'Autriche.

Ce Traité conclu sans la participation de l'Empereur, lui fut proposé par les Anglois & les Hollandois, pour le maintien de cet équilibre souhaité par toute l'Europe, & même déja signé par la France. Mais l'Empereur refusa de l'approuver, & de le signer, comme contraire à ses intérêts, & au prétendu droit de sa Maison Allemande, au défaut des mâles dans la branche Espagnole.

Les autres Puissances de l'Europe furent conviées d'entrer dans ce Traité pour sa garantie, contre celle des Parties qui ne voudroit pas se soûmettre à son exécution dans le tems.

Voilà la situation où étoit toute l'Europe, lorsque le Roi Charles II. mourut après avoir fait un Testa-

ment, par lequel en reconnoiſſant les juſtes droits de la Maiſon de Bourbon, il appelloit à la ſucceſſion de tous ſes Etats M. le Duc d'Anjou, ſecond fils de M. le Dauphin.

Ce Teſtament fut apporté en France par des Seigneurs députés du Conſeil de la Monarchie d'Eſpagne, & accepté de M. le Duc d'Anjou après les renonciations du Roi, de M. le Dauphin, & de M. le Duc de Bourgogne en ſa faveur.

Le Roi d'Angleterre Guillaume, & les Hollandois ſe plaignirent d'abord de ce que le Roi avoit fait accepter ce Teſtament de Charles II. par le Duc d'Anjou ſon petit-fils, ſans leur avoir offert de s'en tenir au Traité de partage, dont ces deux Puiſſances lui avoient garanti l'exécution.

Mais dans le fond comment l'exécution de ce Traité auroit-elle été poſſible dans la circonſtance préſente? Ce Teſtament ne vouloit en aucune maniére que la Monarchie fût démembrée; le Conſeil d'Eſpagne vouloit l'exécution formelle & préciſe du Teſtament, & proteſtoit de

ſe donner à l'Empereur, en cas que le Roi refuſât d'accepter le Teſtament pour le Duc d'Anjou, ſon petit-fils.

L'Empereur même avoit refuſé de ſigner ce Traité de partage, quelqu'inſtance qui lui eût été faite par les Anglois & les Hollandois; ainſi il n'y avoit plus aucun moïen de nouvelle négociation avec l'Empereur pour ce partage. Comment & en quelle main mettre en ſequeſtre une Monarchie comme celle-là? Il n'y a perſonne de bon ſens qui puiſſe penſer, qu'il pût y avoir de la poſſibilité dans l'exécution du Traité de partage après la mort de Charles II. & le refus que l'Empereur avoit fait de le ſigner, en cas qu'il eût perſiſté dans ce refus.

Le Teſtament accepté, le Roi devoit s'attendre à deux choſes; l'une que la Maiſon d'Autriche Allemande, qui pendant tout le Régne de Charles II. avoit parû conduire le Conſeil d'Eſpagne, s'y feroit fait des créatures, & auroit des Partiſans ſecrets; l'autre que l'Empereur trouveroit dans la Perſonne du Roi Guillaume,

Guillaume, dans la Nation Angloise & dans les Hollandois dévoués au Roi Guillaume, tous les esprits disposés en sa faveur.

L'Empereur tout seul n'étoit pas en état de soûtenir par les armes les droits qu'il prétendoit avoir sur la succession d'Espagne. Aussi ne s'appliqua-t-il d'abord qu'à former un puissant parti contre la Maison de France. Le Roi d'Angleterre Guillaume de Nassaw, quoique mourant, craignoit deux inconvéniens de la nouvelle grandeur de la France.

Le premier lui étoit personnel. Il pouvoit appréhender, que la France ne lui suscitât des affaires en Angleterre en faveur du Roi Jacques.

Le second inconvénient regardoit la nation Angloise, qui l'assûroit du concours de son Parlement contre la France & l'Espagne, parce qu'elle craignoit que ces deux nations de concert ne voulussent faire à son préjudice le commerce, que les Anglois faisoient avec les Espagnols en Espagne pour leurs laines, dans le nouveau monde pour les autres marchandises de l'Europe, & que

celui que les Anglois faiſoient de leurs Manufactures de laines dans les Echelles du Levant, ne leur devint trop difficile par la privation des Ports des Etats de la Monarchie Eſpagnole.

Les Hollandois, outre toutes les craintes raiſonnables qu'ils pouvoient avoir pour leurs différens commerces, furent encore ſuſceptibles de celle de leur propre Etat, formé par leur revolte d'une partie de la Monarchie d'Eſpagne dans les Païs-Bas.

Des Princes d'Allemagne qui entrérent dans cette Ligue, les uns y furent portés par leur inclination particuliere pour l'Empereur, les autres par le gain qu'ils font du commerce de leurs hommes, qu'ils vendent bien cher aux Hollandois, dont ils tirent même des ſubſides conſidérables.

Les deux Princes conſidérables qui ſont entrés les derniers dans la Ligue contre les deux Couronnes, ont été le Roi de Portugal & le Duc de Savoïe.

Le premier, qui avoit d'abord pa-

ru vouloir demeurer neutre, & conſerver même une liaiſon particuliére avec la France, a couvert ſon manque de parole, du prétexte de la crainte des flottes Angloiſe & Hollandoiſe qui menaçoient ſes Etats hors du Portugal, de ruiner ſon commerce dans les deux Indes, & d'entrer même de force dans la riviére de Lisbonne & dans ſes autres Ports.

Il eſt aſſez vrai-ſemblable, que la Ligue lui a promis quelques accroiſſemens de Domaine aux dépens du continent de l'Eſpagne, & que les ſubſides que l'Angleterre & la Hollande lui donnent, lui rendent la Guerre moins onéreuſe. D'ailleurs ce Prince peut avoir appréhendé que la France qui avoit ſoûtenu le Portugal dans ſa revolte contre l'Eſpagne, n'aidât dans la ſuite à le dépouiller, & à rejoindre ſon petit Roïaume aux autres Couronnes de cette Monarchie.

Toutes ces raiſons de crainte & d'intérêt peuvent avoir porté le Roi de Portugal à prendre des liaiſons avec les ennemis des deux Cou-

ronnes, qui les engageassent dans la suite à le protéger contre l'Espagne,& qui le fissent comprendre dans un Traité de Paix générale pour la sûreté & la garantie de son Etat, comme il est à présent.

M. le Duc de Savoïe sembloit avoir des raisons puissantes de demeurer attaché aux intérêts des deux Couronnes, par le mariage des deux Princesses ses filles. Mais un Prince du caractére dont je l'ai réprésenté, ne le change pas facilement.

Il chercha donc des avantages nouveaux dans le parti contraire, & prit des liaisons secretes avec les ennemis des deux Couronnes.

A la tête des Armées de France & d'Espagne, il étoit en correspondance avec M. le Prince Eugene qui commandoit celle de l'Empereur.

Le Roi fut long-tems certain de sa trahison, avant que de faire éclater son ressentiment: & ce ne fut qu'alors que l'on eut de justes craintes des effets de cette trahison, que sa Majesté ordonna à M. le Duc de Vendôme de faire arrêter les Troupes

de ce Prince, dont une partie étoit jointe à l'Armée des deux Couronnes, & de lui déclarer la Guerre.

Du récit succint que je viens de faire des motifs particuliers des Puissances qui se sont liguées contre les deux Couronnes, je passerai au sujet de la matiére que je traite, qui est celle de la Guerre défensive, & ferai voir quelles ont été les principales fautes contre les régles de cette espéce de Guerre, qui ne doit jamais être choisie par un Prince par préférence à l'offensive.

C'est un principe certain de politique & de guerre, qu'une Puissance doit toûjours faire tous ses efforts par la négociation & par les armes, pour désunir ceux qui se veulent liguer contr'elle, ou pour empêcher que les forces des Princes ligués se puissent unir pour agir de concert. Examinons à présent si la conduite des deux Couronnes a été réglée sur ce principe.

Quoique l'Empereur soit la seule véritable partie dans la conjoncture présente, il est pourtant certain que par ses seules forces il ne pouvoit

agir contre les deux Couronnes, que du côté du haut-Rhin & de l'Italie.

Tant que les Hollandois n'auroient pas voulu la Guerre, ce Prince ne pouvoit pas faire agir ses Armées du côté du bas-Rhin, pour s'approcher des Païs-Bas Catholiques, & pourvû que de gré ou de force nous eussions empêché les Vénitiens de laisser le débouché du Tirol libre à l'Armée de l'Empereur, il est certain qu'elle ne seroit pas entrée en Italie, & n'auroit pû porter la Guerre dans le Milanès. Les Hollandois ne prenant donc point de liaison avec l'Empereur contre les deux Couronnes, il est certain qu'elles évitoient la Guerre dans les Païs-Bas & dans le continent de l'Espagne, où il auroit été impossible à l'Empereur de porter des Troupes, & de faire agir avec efficace les Partisans secrets de sa Maison.

Il falloit donc aussi-tôt après l'acceptation du Testament, donner des sûretés aux Hollandois pour leur commerce, telles qu'elles leur parussent raisonnables, & engager

la Couronne d'Eſpagne à leur céder en propriété quelques Places, qui leur ſerviſſent de barriere pour la conſervation de leurs Etats, & qui leur ôtaſſent l'idée de crainte qu'on leur donnoit de la nouvelle grandeur de la Maiſon de France.

Je n'entre point en politique dans les moïens de procurer toutes ces ſûretés aux Hollandois; cela n'eſt pas de mon ſujet. Il me paroît pourtant que ce Traité, qu'il ne falloit pas héſiter de faire avantageuſement pour cette République, produiſoit infailliblement deux bons effets pour les deux Couronnes.

Le premier, que les Hollandois déſintéreſſés dans cette affaire, n'auroient pas pris d'engagement avec l'Empereur pour un intérêt qui ne regardoit que ſa Maiſon.

Le ſecond, que ces mêmes Hollandois, raſſurés pour leur propre Etat & leur commerce, auroient avec plaiſir concouru avec nous à la ruine de celui des Anglois, & cela avec d'autant plus de certitude, que la mort prochaine du Roi d'Angleterre Guillaume, que l'on voïoit

comme sûre, & qui arriva presque dans ce tems-là, auroit vrai-semblablement desuni ces deux Puissances maritimes, dont les jalousies pour le commerce & la puissance de la mer, seront éternelles.

Loin de prendre toutes ces mesures avec les Hollandois, il leur parut avec de la vrai-semblance, que nous en prenions contr'eux. Voici quelle fut la conduite des deux Couronnes à leur égard.

Par un article du Traité de Riswick, les Hollandois, sous le nom d'une Barriere pour la tranquillité de leur propre Etat, étoient en possession de la garde des Places Espagnoles les plus voisines des frontiéres de la France. Ils avoient vingt-deux ou vingt-trois Bataillons dans ces Places & quelque Cavalerie. On leur manda au nom du Roi Philippe V. de retirer leurs Troupes de ces Places, comme ne craignant plus qu'elles fussent trop facilement conquises par les armes de la France. Ainsi on leur ôtoit cette Barriere, stipulée par le Traité de Riswick pour leur sûreté, sans leur en offrir une

une plus voisine de leur Etat, pour leur ôter tout prétexte de crainte.

Il me paroît qu'il auroit été d'une politique circonspecte, de s'assurer de ces Troupes après leur sortie des Places Espagnoles, au moins jusqu'à ce que par un Traité avec les Hollandois, on eût pû être sûr de les avoir rassurés pour leur Etat & leur commerce.

Les deux Electeurs de la Maison de Baviere & le Duc de Volfembutel étoient dans les intérêts des deux Couronnes. On les fit armer, & on introduisit dans toutes les Places de l'Electeur de Cologne, des Troupes sous le nom de Troupes du Cercle de Bourgogne, qui depuis longtems ne fournissoit plus de contingent à l'Empire.

Cette nouvelle démarche, avant que d'avoir pris aucune mesure avec les Hollandois, ne leur fit que trop sentir que nous les entourions du côté du Rhin, comme ils l'étoient du côté du Brabant & de la Meuse, ce qui les engagea à se lier absolument avec l'Empereur & les Anglois.

A l'égard de la conduite des deux Couronnes envers les Anglois, je n'y ferai pas la même attention que celle que je viens de faire. Cette nation est ennemie de la France par une inclination naturelle, & par ses anciennes & chimériques prétentions.

Dans cette conjoncture il ne paroissoit pas si indispensablement nécessaire de prendre des mesures avec les Anglois. Il auroit pû suffire de traiter avec les Hollandois, même à leur exclusion, quoique le Roi Guillaume tint ces deux Puissances étroitement unies.

Pourvû que les Hollandois fussent désintéressés dans cette affaire, il n'y avoit rien à craindre des Anglois. Quelque Traité qu'ils eussent pû faire avec l'Empereur, ils ne pouvoient sans les Ports des Hollandois, & sans leur consentement, débarquer des Troupes de ce côté du continent, pour aider l'Empereur à faire la conquête des Païs-Bas Espagnols.

Ils ne pouvoient non plus malgré la France & la Hollande, tenir la

mer contre nous, ni porter des Troupes en Espagne en assez grand nombre, pour mettre le parti Autrichien en état d'éclater. Ils ne pouvoient faire passer des flottes dans la Méditerranée, pour agir contre les Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie, pour les intérêts de l'Empereur, parce qu'ils n'auroient eu aucun Port sur la côte de l'Europe.

Ainsi il suffisoit aux deux Couronnes d'être sûres que les Hollandois seroient tranquilles, parce qu'ils auroient eu sujet de l'être, pour n'avoir rien à craindre de l'Angleterre, malgré ses mauvaises intentions, son chagrin sur l'affaire du Traité de partage, & ses craintes pour son commerce.

Toutes les fautes que je viens de remarquer, ont été faites par les deux Couronnes avant l'union des forces des Puissances liguées, & leurs actions pour l'offensive.

Ces fautes furent faites contre les régles d'une politique prévoïante, qui va à empêcher une Ligue trop puissante de commencer à entrer en action par l'offensive.

Il restoit encore un moïen sûr pour se parer des effets de cette Guerre offensive qu'on se préparoit à leur faire, en ne se réduisant pas d'abord soi-même à la défensive, & en agissant offensivement, & avec vivacité, contre les Puissances, qu'on auroit vûës se préparer les premieres à la Guerre, & lever des Troupes.

Je passe donc à présent aux fautes qui furent faites en Italie, à l'ouverture de la Guerre, contre les maximes qui font le sujet de mes réflexions.

L'Empereur prétendoit avoir deux droits sur les Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie : le premier étoit son droit général sur la succession entiére d'Espagne, comme Prince de la Maison d'Autriche : le second, son droit comme Empereur de pouvoir investir du Duché de Milan comme Fief de l'Empire.

Il falloit donc pour empêcher ce Prince de faire valoir ses droits, empêcher que son Armée n'entrât en Italie. Il en assembloit une sous le commandement de M. le Prince

Eugene. On ne voulut pas dans ce tems, que ce Général fût troublé par M. l'Electeur de Baviere, qui étoit dans les intérêts des deux Couronnes, & qui avoit déja un corps considérable de Troupes, & l'on voulut que cet Electeur laissât paisiblement assembler l'Armée de l'Empereur dans le Tirol.

Pour que cette Armée pût porter la guerre dans le Milanès, il falloit qu'après avoir débouché des montagnes dans le Trentin, elle traversât une grande partie de l'Etat de la République de Venise.

Les deux Couronnes se contentérent d'un Traité de neutralité avec cette République, qui ne vouloit pas s'opposer à aucune des deux Puissances; mais les effets de cette neutralité n'étoient qu'apparens pour les deux Couronnes, & les assistances réelles étoient pour l'Empereur, avec qui les Vénitiens, par rapport aux intérêts communs contre les Turcs, garderont toûjours de grandes mesures.

L'on voulut donc que M. le Maréchal de Catinat, qui commandoit

l'Armée des deux Couronnes, la fit vivre sur un petit coin de l'Etat de Venise, en païant jusqu'au bois & à la paille, pendant que ces mêmes Vénitiens, seulement pour la forme, se contentoient des billets des Commissaires de l'Empereur pour ce que ses Troupes prenoient dans leur Etat, au lieu qu'ils vouloient de l'argent comptant des deux Couronnes; & notre Général vit entrer l'Armée de l'Empereur dans les plaines de Véronne sans s'y opposer, & lui laissa commencer les premieres hostilités.

Il est certain que si dans cette conjoncture essentielle, pour prévenir la Guerre d'Italie, les deux Rois avoient de gré ou de force obtenu Véronne de la République, ou au moins des lieux sûrs pour placer les magasins sur l'Adige, & au-delà de cette riviére, & que l'Armée portée au-delà de l'Adige se fût opposée à celle de l'Empereur au débouché des montagnes du Tirol, il auroit été impossible à l'Empereur de faire entrer son Armée en Italie.

On négligea cette précaution, &

celle de s'assûrer des communications avec M. l'Electeur de Baviere & M. le Duc de Volfembutel ; ce qui auroit été facile pendant que nous étions les maîtres des Places du bas-Rhin, de l'Electorat de Cologne, & que nous le pouvions faire sur le haut-Rhin par Huningue & Strasbourg. De sorte que M. l'Electeur de Brandebourg & la Maison d'Hanover accablérent M. le Duc de Volfembutel, qui avoit levé à nos dépens un Corps de plus de douze mille hommes, lesquels même pour la plus grande partie passérent au service des Alliés ; après quoi ces deux Princes s'approchérent vers le bas-Rhin, où l'on fit encore la faute de ne point assez soûtenir les Places de l'Electorat de Cologne.

On laissa aussi M. l'Electeur de Baviere dans l'inaction, pendant que l'Empereur, par son crédit à la Diéte & dans l'Empire, travailloit paisiblement à la ruine de ce Prince. Après avoir fait paroître notre Armée aux portes de Nimégue, on s'en éloigna sans raison ; on perdit Kaizervert & les autres Places de

l'Electorat de Cologne, & ensuite la Gueldre, les Places Espagnoles de la Meuse, Limbourg & Liége.

Je ne parle ici de ces pertes que parce qu'elles ont été les suites indispensables de nos fautes, faites contre les régles à observer, quand on veut par choix soûtenir une Guerre défensive. Tous les autres malheurs qui ont suivi ceux-ci, & qui ont plus de rapport à la disposition particuliere, qu'à la générale, trouveront leur place dans mes réflexions sur les différentes opérations de la Guerre.

Je passerai à présent à la troisiéme espece de Guerre, qui est celle qui se fait entre Puissances égales.

Je dis qu'elle réside entiérement dans la capacité du Général qui en est chargé, & dans la supériorité de son génie sur celui du Général qui lui est opposé, afin de se procurer les occasions de changer la constitution de cette Guerre, & d'en faire dans la suite une offensive. Pour prouver la vérité de cette maxime, je rapporterai ici quelques exemples de faits arrivés de mon tems, mê-

me entre des Généraux habiles, qui on changé la conſtitution d'une Guerre ſans action déciſive.

En l'année 1673. le Maréchal de Turenne étoit ſur le Tauber avec l'Armée du Roi, pour empêcher que M. de Montecuculli avec l'Armée de l'Empereur ne pût s'approcher du bas-Rhin, & ſe joindre aux Eſpagnols & aux Hollandois.

L'Armée du Roi tiroit ſon pain de Wirtzbourg, par un Traité fait avec M. l'Evêque de Wirtzbourg, qui portoit que ce Prince laiſſeroit cuire librement le pain dans ſa Ville, & ne ſouffriroit pas que M. de Montecuculli y fît entrer des Troupes pour troubler nos Convois. Sur la foi de ce Traité le Maréchal de Turenne négligea d'envoïer des eſcortes aſſez fortes, pour recevoir nos Caiſſons à la ſortie de la Ville, & les conduire ſûrement à l'Armée.

M. de Montecuculli, qui n'oſoit s'avancer vers le bas-Rhin, tant que M. de Turenne ſeroit au milieu de la Franconie, agit ſi efficacement auprès de M. de Wirtzbourg, que ce Prince manquant à ſon Traité

avec M. de Turenne, laissa passer des Troupes de l'Empereur au travers de sa Ville, immediatement après la sortie de nos Caissons, dont la foible escorte fut battuë, & le convoi de pain enlevé.

L'Armée du Roi se trouvant donc tout-à-coup sans pain & sans farines, plus proches que celles qui étoient dans Philisbourg, M. de Turenne fut contraint de la ramener sur le champ à portée de tirer son pain de cette Place; & M. de Montecuculli débarrassé de M. de Turenne, sans crainte qu'il pût se maintenir dans le fond de la Franconie, ni le suivre de près faute de subsistance, marcha au bas-Rhin, & fit faire le Siége de Bonn à M. le Prince d'Orange.

Cet événement seul qui changea la constitution de la Guerre en Allemagne, obligea dans la suite le Roi d'abandonner les Places de Hollande, & donna le moïen à l'Armée de l'Empereur de prendre ses quartiers d'Hyver entre le Rhin & la Meuse, & de se joindre la Campagne suivante de 1674. aux

Armées d'Espagne & de Hollande qui, par ce renfort considérable, crurent avoir changé la constitution de la Guerre, & être en état de la faire offensive de leur part contre la France.

En effet, quoiqu'au commencement de l'année 1674. le Roi se fût rendu maître de la Franche-Comté, la Guerre en Flandres auroit été défensive de notre part, par la jonction des Troupes de l'Empereur à celles des Espagnols & des Hollandois, si M. le Prince n'avoit fait changer la nature de cette Guerre, en battant l'Armée ennemie à Seneff.

Le bon succès de cet événement fut absolument dû à la présomption des Ennemis, qui crurent par leur supériorité pouvoir impunément prêter le flanc à l'Armée de M. le Prince, en décampant de Seneff, & à la capacité de M. le Prince, qui sçut se mettre en disposition de profiter de la témerité de ce mouvement.

Au commencement de cette même année, M. de Turenne avoit

battu un Corps de Troupes à Sintzheim *. Dans la suite il avoit donné la Bataille d'Einsheim *, dont le succès quoiqu'il n'eût pas été tout-à-fait décisif, n'avoit pas laissé d'être avantageux.

Cependant malgré ces avantages, la Guerre d'Allemagne, qui pendant le cours de cette Campagne avoit toujours été de l'espéce de celle qui se fait entre Puissances égales, alloit devenir entiérement défensive de notre part, par la jonction aux Ennemis d'un grand nombre de Troupes, qui leur étoient venuës de l'Allemagne, & par la nécessité où s'étoit trouvé M. le Maréchal de Turenne, de leur abandonner tout le plat Païs d'Alsace, & de se retirer dans la Lorraine Allemande, si ce grand Général, après avoir pendant quelque tems laissé rétablir son Armée dans de bons quartiers, & avoir donné le tems d'arriver au secours qui lui fut envoïé de Flandres, après la fin de la Campagne en ce Païs-là, ne s'étoit, par une marche qu'il

fait cacher aux Ennemis, porté dans les premiers jours de Janvier de l'année 1675. au milieu des quartiers d'Hyver que l'Armée ennemie avoit pris dans la haute-Alſace. Il en enleva pluſieurs, battit ceux qui s'étoient raſſemblés auprès de Mulhauſen & de Colmar; & par ces heureux événemens, força l'Armée ennemie encore fort ſupérieure à la ſienne, à repaſſer le Rhin pour ſe mettre en ſûreté dans des quartiers d'Hyver fort éloignés de nous.

En l'année 1675. la Guerre en Allemagne avoit commencé par l'offenſive de notre part. * Aumoins nos mouvemens répondoient-ils à cette eſpéce de Guerre *. La mort ſeule de M. de Turenne alloit faire changer l'offenſive en défenſive, ſi M de Montecuculli avoit pû battre l'Armée du Roi à Altenheim; mais cette journée n'aïant rien décidé, & l'Armée du Roi aïant repaſſé paiſiblement le Rhin, pendant que M. de Montecuculli étoit allé repaſſer ce Fleuve ſur le Pont de Stras-

bourg, M. le Maréchal de Duras, qui étoit venu prendre le commandement de l'Armée, la porta avec diligence à la hauteur de Schleſtat, où il campa la droite à cette Ville, & la gauche à la montagne au Bourg de Chaſtenai, pour prévenir M. de Montecuculli qui y marchoit après avoir paſſé à Strasbourg. De ſorte que M. le Prince étant arrivé de Flandres, & s'étant maintenu dans ce poſte, la Guerre pour le reſte de la Campagne, reprit la nature de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, & même avec tant d'égalité, que M. de Montecuculli aïant formé le Siége de Haguenau, fut obligé de le lever, parce que M. le Prince marcha à lui pour le combattre.

Pendant cette année & les autres ſuivantes juſqu'à la Paix de Nimégue, la Guerre commençoit toujours en Flandres par l'offenſive, & la priſe de quelques-unes des Places des Eſpagnols; après quoi elle ſe tournoit en Guerre entre Puiſſances égales. On ne s'appliquoit qu'à conſerver ce que l'on

avoit acquis, & l'on ne ſe commettoit à aucun événement capable de faire changer la conſtitution de la Guerre, de l'eſpéce dont elle avoit été projettée, ſans ſe laiſſer réduire à la défenſive; ce qui eſt capital à éviter.

Dans cette même année 1675, le mépris que M. le Maréchal de Créqui eut pour une Armée compoſée des Troupes de la Maiſon d'Hanover, & de celles de quelques autres Princes, le fit battre à Conzarbrick, & cauſa enſuite la perte de Tréves.

Les Ennemis n'avoient pas projetté de faire contre la France de ce côté-là une Guerre offenſive, qui eût des ſuccès conſidérables, quoiqu'ils fuſſent ſupérieurs en nombre de Troupes. Ils ne ſongeoient qu'à éloigner M. le Maréchal de Créqui de Treves, & ſe feroient crûs bien-heureux d'en pouvoir former le Siége, ſans crainte d'y être troublés.

M. le Maréchal de Créqui ſe négligea ſur les attentions raiſonnables à prendre; lorſqu'on ſe trou-

ve près d'une Armée ennemie ſupérieure. Il crut que la bonté de ſes Troupes suppléeroit à leur nombre; il fut battu, & par ſa faute changea la conſtitution de cette Guerre, qui étoit & devoit être de la troiſiéme eſpéce, & la rendit toute offenſive de la part des Ennemis, qui ne s'en prévalurent pourtant, que pour reprendre Tréves, où M. le Maréchal de Créqui s'étoit jetté après la perte de la Bataille.

Ce fut cet événement, qui en l'année 1677. donna occaſion à M. le Duc de Lorraine de former le projet de ſa Campagne, comme je le dirai dans la ſuite.

En l'année 1676. les Ennemis fort ſupérieurs en Allemagne, commencérent la Campagne par l'offenſive, & cherchérent les moïens de faire abandonner l'Alſace à M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée du Roi.

Ce Général en ſe plaçant à Saint Jean des Choux près de Saverne, ſe procura la facilité d'être joint par un ſecours que le Roi lui envoïoit de Flandres, après la priſe de Condé &

de

de Bouchain. Il auroit même pû dans la suite empêcher M. le Duc de Lorraine, qui commandoit l'Armée de l'Empereur, de prendre Philisbourg dont il forma le Siége, après avoir inutilement tenté de combattre M. de Luxembourg avant la jonction du secours qui lui venoit de Flandres. M. de Luxembourg même auroit pû prendre Strasbourg pendant que M. de Lorraine étoit attaché à Philisbourg, ou auroit pû le forcer d'abandonner son Siége pour venir au secours de Strasbourg.

Mais la politique du Cabinet l'emporta sur tous les moïens, que ce Général proposa pour éviter la perte de Philisbourg; de sorte que dans cette année la Guerre d'Allemagne n'y fut point maintenuë, dans cette troisiéme espéce dont je parle à présent, & fut offensive de la part de nos Ennemis: en quoi M. de Luxembourg ne peut être blâmé, puisqu'il fut continuellement gêné par les Ordres de la Cour différens de ses vûës.

La prise de Tréves en 1675. & celle de Philisbourg en 1676. firent

concevoir à M. le Duc de Lorraine le projet d'une forte offensive contre la France.

Il projetta donc de se servir de Tréves & de Luxembourg, pour rentrer dans ses Etats par le côté de la Saare ou de la Meuse. Il vouloit se servir de Philisbourg & de Lauterbourg, pour entrer dans la haute-Alsace. Il avoit destiné pour cela un Corps de Troupes sous le commandement de M. le Duc de de Saxe-Eisenac, & il comptoit que le pont de Strasbourg lui seroit livré par la Régence de cette Ville Impériale, quand il en auroit besoin.

A tous ces grands moïens pour faciliter le projet d'une Guerre offensive, se joignit celui d'une puissante Armée. M. le Duc de Lorraine assembla donc son Armée principale auprès de Tréves, & fit passer presque en même tems le Rhin au Corps avec lequel M. d'Eisenac devoit entrer en Alsace.

M. le Maréchal de Créqui qui commandoit l'Armée du Roi en Allemagne, devenu plus circonspect par son malheur de Conzarbrick, se

trouva opposé à M. le Duc de Lorraine, & ce fut M. de Montclar, qui fut destiné pour s'opposer en Alsace à M. d'Eisenac.

On doit croire que M. le Duc de Lorraine espéroit une révolution en sa faveur des Lorrains ses Sujets, lorsqu'ils verroient leur Prince si près de la frontiére à la tête d'une puissante Armée; mais cela n'arriva pas, soit parce que l'on fut fort attentif à prévenir un soulevement, soit que ces Peuples attendissent que leur Prince eût au moins campé sur ses terres, pour lui faire paroître leur affection.

M. le Duc de Lorraine aïant passé la Saare avec toute son Armée, vint camper jusqu'auprès de Metz; mais M. le Maréchal de Créqui sçut lui rendre ses subsistances si difficiles par l'usage qu'il fit de Thionville, le serra tellement dans ses fourages par celui que de petits partis faisoient des avantages du païs couvert de bois, & se campa toujours si avantageusement près de M. de Lorraine, que ce Prince après avoir inutilement tenté le côté de la Saa-

re, fut forcé d'abandonner cette premiere partie de son projet, pour aller tâcher à entrer en France par le côté de la Meuse. Il y marcha jusques vis-à-vis de Mouson, toujours si sagement côtoïé par M. le Maréchal de Créqui, qu'il ne lui fut jamais possible d'entreprendre ni sur notre frontiére, ni sur l'Armée.

La Campagne s'écoula presque toute entiére dans ces mouvemens, qui ne produisirent à nos ennemis qu'une grande perte d'hommes, & un grand dépérissement des chevaux de leur Cavalerie, & de leurs équipages.

L'Armée ennemie dans cet état songea à marcher en Alsace pour y finir la Campagne : mais comme elle avoit un chemin beaucoup plus long à faire pour rentrer dans cette Province, que celui qu'il falloit à celle du Roi, celle-ci y arriva plûtôt que celle de M. le Duc de Lorraine, qui eut le chagrin en y entrant, d'apprendre que le Corps de Troupes de M. d'Eisenac s'étant tenu un peu trop de tems sur la Kintze, avoit été obligé pour éviter sa

Au commencement de 1678 la Guerre de Flandres avoit à son ordinaire commencé par des Siéges d'avant saison.

Après la prise de Gand & d'Ypres, le Roi avoit laissé à M. le Maréchal de Luxembourg le commandement de son Armée, avec ordre d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne fît lever le blocus de Mons, dont M. de Montal étoit chargé, & d'observer seulement l'Armée ennemie sans se commettre; ce que ce Général exécuta jusqu'à ce que M. le Prince d'Orange de concert avec les Espagnols chagrins de ce que la Paix venoit d'être signée à Nimégue entre la France & la Hollande, vint attaquer l'Armée du Roi, qui étoit campée sur la bruiére de Casteau, voulant bien ignorer que cette Paix fût signée.

Le ruisseau de Saint Denys séparoit les deux Armées; ainsi il étoit impossible qu'elles en vinssent à une action décisive. Cependant ce Prince fit attaquer les Troupes du Roi par l'Abbaïe de Saint Denys & par Casteau.

pte entiére, de se sauver dans une Isle du Rhin par le Fort de Kell, d'où cette Armée n'étoit sortie que par un Passeport, que M. le Maréchal de Créqui lui donna pour se retirer en Allemagne par Philisbourg.

Par tout le récit que je viens de faire, l'on voit que cette Campagne a commencé par l'offensive de la part de nos Ennemis, & que la capacité & la bonne conduite de M. le Maréchal de Créqui ont bien promptement fait changer cette offensive en Guerre entre Puissances égales; & qu'enfin l'attention continuelle du Maréchal à se procurer la supériorité sur son Ennemi, la lui acquit si pleinement à la fin de cette Campagne, que M. le Duc de Lorraine par le mauvais état de son Armée, aïant été obligé de la séparer avant que celle du Roi le fût, notre Général, qui fort secretement s'étoit préparé au Siége de Fribourg, eut le tems de prendre cette Place, avant que M. de Lorraine pût seulement rassembler une partie de sa Cavalerie, pour marcher au secours de cette Ville.

Le combat fut sanglant & si long, qu'M. le Prince d'Orange voïant que cette action, entreprise sans apparence d'y réussir, & seulement pour plaire aux Espagnols, ne pouvoit troubler une Paix signée, se détermina sur le minuit d'envoïer dire à M. de Luxembourg, qu'il venoit de recevoir l'avis de la signature de la Paix.

* Je ne rapporte ici ce fait, dont le détail trouvera sa place ailleurs, que pour faire voir en quel danger un Prince se met, quand il confie le commandement de son Armée à un Général susceptible de ses intérêts particuliers par préférence à ceux de son Maître. Mon dessein est de faire connoître, que lorsque l'on veut se procurer un événement, qui change la constitution d'une Guerre, il faut que ce soit avec assez de prudence & de capacité, pour pouvoir s'assurer de réussir dans ce projet; sans cela la condition du Général, qui n'a pas eu un succès heureux, devient beaucoup plus mauvaise & difficile dans la suite de la Guerre, tant par la perte qu'il a faite dans

cette action trop peu judicieusement entreprise, que par la supériorité entiére qu'il donne au Général qui lui est opposé, & qui a connu qu'il agit avec imprudence dans les occasions, qui peuvent porter à une décision. *

Au commencement de 1689. le Roi se trouvoit le Maître du cours du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Rhimberg, à la réserve de Coblentz & de Cologne.

M. le Maréchal de Duras commandoit en Allemagne, & M. le Maréchal d'Humieres en Flandres. M. le Duc de Lorraine étoit opposé à M. de Duras, & M. de Waldec à M. d'Humieres.

Les Troupes des Ennemis étoient fort supérieures à celles du Roi en qualité de Troupes, parce que présque toute notre Cavalerie étoit nouvelle. Ainsi le Roi résolut de se tenir pour cette Campagne sur la défensive par tout, afin de donner le tems aux nouvelles Levées de se former, & de s'accoûtumer à être ensemble.

Le Roi n'avoit point de Corps d'Armée

d'Armée de ses Troupes dans l'Electorat de Cologne, où il n'y avoit que celles qui avoient été levées par le Cardinal de Furstemberg, qui furent aisément dissipées, tant par les Lettres évocatoires de l'Empereur, que par leur mauvaise disposition.

Nous avions seulement une bonne garnison dans Bonn, où M. d'Asfeld commandoit. M. l'Electeur de Brandebourg qui avoit dissipé les Troupes de M. le Cardinal de Furstemberg, qui étoient dans la Westphalie & dans l'Electorat de Cologne de l'autre côté du Rhin, forma une puissante Armée, tant de ses Troupes, que de celles des Princes de la basse-Allemagne, & assembla tout ce qui lui étoit nécessaire pour un grand Siége, qui ne pouvoit être que celui de Bonn, qu'on se contenta de pourvoir d'une bonne garnison avec trop peu de munitions de guerre & de bouche.

Voilà quel étoit de la part du Roi le projet de défensive pour cette Campagne. Dans les régles d'une Guerre défensive judicieusement

exécutée par le Général qui en est chargé, il sembloit que le Rhin étoit une assez bonne barriére, pour empêcher M. de Lorraine de passer ce fleuve devant notre Armée commandée par M. de Duras, & l'empêcher de faire le Siége de Maïence; seule entreprise raisonnable à former par M. de Lorraine, pour pouvoir porter la Guerre en deçà du Rhin, & faire subsister l'Armée de l'Empereur.

Cependant M. de Duras éloigna trop son Armée, pour pouvoir empêcher M. de Lorraine de passer le Rhin sans opposition, & lui laissa paisiblement former le Siége de Maïence, Place plûtôt mauvaise que bonne, que le Marquis d'Uxelles qui y commandoit, ne laissa pas de défendre avec beaucoup de capacité, jusqu'à ce qu'il fut forcé de la rendre manque de munitions de guerre.

Après cette expédition, M. de Lorraine avec une grande partie de son Infanterie descendit le Rhin, & vint aider M. de Brandebourg à prendre Bonn. Ainsi cette Campa-

gre d'une défensive mal exécutée, coûta au Roi tout le Rhin, depuis Philisbourg jusqu'à Rhimberg, & établit la Guerre dans le Palatinat.

L'on me dira peut-être pour excuser M. de Duras, que l'Armée de l'Empereur étoit composée d'un puissant Corps de Cavalerie vieille & fort aguerrie, puisqu'elle venoit pour la plûpart de Hongrie, & que presque toute la Cavalerie du Roi étoit nouvelle, qu'ainsi il n'eût pas été prudent à M. de Duras de la commettre contre cette bonne Cavalerie.

Cela est vrai, & je ne blâmerois pas M. de Duras, si M. de Lorraine n'avoit pas eu le Rhin à passer pour s'attacher à Maïence, qui est en deça de ce fleuve.

Mais ce n'est pas la supériorité en Cavalerie, qui met un Général en état de faire un pont sur une riviére comme le Rhin, & qui facilite le débouché d'une Armée.

Ainsi si M. de Duras, qui n'avoit aucune autre entreprise à craindre que celle du Siége de Maïence, s'étoit placé plus près du

Rhin qu'il ne le fit, n'est-il pas aisé de penser qu'il auroit pû facilement forcer M. de Lorraine à aller passer le Rhin à Coblentz, s'il s'étoit fait un capital de passer ce fleuve; auquel cas la Guerre n'auroit pû être portée dès cette année jusqu'aux portes de Landau, ni être soutenuë par M. de Lorraine sans Maïence, parce qu'il auroit toujours été trop loin de ses Vivres.

M. le Maréchal d'Humieres ne se conduisit pas mieux en Flandres, où il reçut assez mal-à-propos un échec à Walcourt.

De maniére qu'après la perte de de Maïence, le Roi donna à M. le Maréchal de Lorges le commandement de son Armée d'Allemagne, & au commencement de l'année 1690. celui de l'Armée de Flandres à M. de Luxembourg.

Dans cette année 1690. M. le Maréchal de Luxembourg fit bien voir, qu'un habile Général peut trouver les moïens de changer la constitution d'une Guerre.

Celle qu'on s'étoit proposé de faire cette Campagne en Flandres,

étoit de la troisiéme espéce d'entre Puissances égales, dans laquelle les Généraux doivent s'appliquer à se procurer des avantages qui changent la nature de cette Guerre. Ce fut à quoi M. de Luxembourg pensa avec application.

M. de Waldeck lui étoit supérieur, parce que la Cour vouloit que M. de Bouflers avec un Corps de Troupes veillât avec attention aux entreprises de nos Ennemis contre les Places de la basse-Meuse. Ainsi quoique M. de Bouflers fût aux ordres de M. de Luxembourg, ce Général ne pouvoit pourtant se servir du Corps que commandoit M. de Bouflers, qu'autant qu'il ne perdroit pas de vûë la protection des Places de la basse-Meuse.

M. de Waldeck après plusieurs mouvemens aude-là de la Sambre, dans lesquels M. de Luxembourg l'observoit toujours de près en deçà de cette riviére, vint enfin se camper à Fleurus.

Ce fut ce tems que M. de Luxembourg, toujours attentif à se procurer un avantage qui changeât la con-

37946

ſtitution de la Guerre, ſçut ſi bien prendre, qu'il parvint à ce qu'il ſouhaitoit. Il ſe plaça pour cela vis-à-vis de l'Armée de M. de Waldeck, en un lieu où la Sambre avoit des gués pour la Cavalerie, & fit faire aux Troupes de M. de Bouflers une marche aſſez vive, pour en être joint avant que M. de Waldeck ſçut qu'elles euſſent marché.

Pour couvrir mieux à l'Ennemi la jonction de ce Corps, la veille de la Bataille il fit paſſer un Corps de Cavalerie au-delà de la Sambre, pour amuſer M. de Waldeck par un petit combat, & lui cacher le paſſage de toute ſon Armée; après quoi il le combattit avec un ſuccès ſi heureux, que la ſupériorité de l'Armée du Roi ſe trouva établie pour tout le reſte de la Campagne, ſur celle de ſes Ennemis.

Exemple remarquable, qui prouve que dans une Guerre entre Puiſſances égales, un Général habile & d'un génie ſupérieur à celui de ſon Ennemi, peut ſans ſe commettre au caprice de la fortune, & par ſa capacité ſeule, trouver les moïens de

changer la constitution embarrassante de cette Guerre en une offensive de sa part.

Dans cette même année 1690. je trouve en Piémont un exemple tout contraire à celui que je viens de rapporter, puisque je ferai voir que la Guerre qui commença cette année contre M. le Duc de Savoïe, devoit d'abord être offensive de notre part; que cependant dès son commencement elle se tourna en Guerre entre Puissances égales; que l'événement de la Bataille de Staffarde lui fit reprendre sa premiere nature, qui devoit être celle de l'offensive; qu'ensuite sans aucune raison elle revint à se faire entre Puissances égales; & qu'enfin la Campagne se termina par l'offensive de notre part. Ainsi l'on voit que la Guerre en Piémont y a changé quatre fois d'espéce. Voici comment la Guerre a été conduite dans ce Païs-là dans l'année 1690.

J'ai dit ailleurs que dans le tems que M. de Savoïe paroissoit agir de concert avec les Généraux de l'Armée du Roi dans la Guerre contre les Barbets, ce Prince prenoit des

mesures avec les Ennemis du Roi, & que ce fut lui qui déclara le premier la Guerre.

Cependant il n'étoit pas prêt à la soûtenir ; ses Troupes n'étoient pas ensemble ; les Espagnols n'osoient quitter le Milanès pour entrer en Piémont, en laissant Cazal derriére eux, & les Allemans n'y pouvoient arriver de trois mois.

Presque toute l'Infanterie, dont le Roi vouloit composer son Armée de Piémont, avoit passé les Alpes ; une partie de la Cavalerie avoit aussi passé les monts ; le reste avec les équipages d'Artillerie & de Vivres étoit à portée de passer.

Dans cette situation, il est certain que si ce qui étoit déja passé au-delà des Alpes, s'étoit campé près de Turin, rien ne pouvoit empêcher que le reste ne joignît ; & il auroit été impossible à M. de Savoïe de se faire joindre près de sa Capitale pour sa conservation, par les Troupes séparées qui étoient en Savoïe, dans le Comté de Nice, & dans les autres extrémités de ses Etats.

Par ce récit il est aisé de compren-

dre que si M. de Catinat, dont une partie de l'Armée s'étoit assemblée à Veillane dans la Vallée de Suze, avoit marché sur la plaine de Millefleurs, & que l'autre partie qui étoit près de Pignerol l'y eût joint le même jour, il auroit été impossible à M. de Savoïe, qui étoit alors dans Turin seulement avec deux Bataillons de ses Gardes, d'y être joint par le reste de ses Troupes séparées, comme je l'ai dit.

Ainsi l'on auroit pû commencer la Guerre en Piémont par le Siége de Turin, & même dès ce premier tems, forcér M. le Duc de Savoïe d'accepter des conditions de Paix, telles que l'on auroit voulu les lui imposer.

Au lieu de prendre ce parti, M. de Catinat en sortant de la vallée de Suze avec la partie de son Armée qui y étoit, parut seulement une nuit sur la plaine de Millefleurs, & dès le lendemain vint près de Pignerol joindre le reste de son Armée qui y étoit.

Par ce mouvement en arriére, il donna à M. de Savoïe le tems de

mettre ensemble son Infanterie séparée, & aux Troupes Espagnoles la facilité de sortir du Milanès, & de venir au-devant de l'orage qu'ils avoient cru destiné à fondre sur eux.

Ainsi cette premiere faute faite dans la maniére de s'assembler à l'ouverture d'une Guerre, en détermina absolument l'espéce. Elle devoit être offensive de notre part; elle se trouva de la nature de celle qui se fait entre Puissances égales.

La Guerre continua ainsi pendant trois mois, & l'Armée du Roi se seroit vûë forcée à sortir de la plaine de Piémont, par l'arrivée des Troupes que la Ligue envoïoit à M. de Savoïe, si par un évenement heureux, M. de Catinat ne s'étoit pas conservé l'égalité des forces, même après la jonction des secours d'Allemagne.

Pour bien comprendre cette vérité, il suffira de dire que M. de Catinat étoit campé à Brillant, & M. de Savoïe à Carignan, & qu'ainsi M. de Catinat ne pouvoit pas empêcher que les Allemans ne joignissent M. de Savoïe. Il étoit même

impossible d'attaquer ce Prince dans le poste de Carignan, où il avoit retranché tout le front de son Camp.

Dans la nécessité où l'Armée du Roi se trouvoit de combattre & de vaincre, pour se conserver dans la suite de la Campagne au moins l'égalité avec l'Armée ennemie, après l'arivée des secours qu'elle attendoit d'Allemagne, M. de Catinat résolût de faire marcher l'Armée du Roi à Saluſſes, qui est de l'autre côté du Pô, pour attirer M. de Savoïe à sa suite. Cette marche ne pouvoit se faire qu'en prêtant le flanc à l'ennemi.

On ne laissa pas de hazarder ce mouvement, afin de tenter M. de Savoïe, & de l'engager à quitter son poste de Carignan. Ce qu'il fit, comptant qu'en marchant de front dans le flanc de l'Armée du Roi, il la combattroit avec avantage à son passage du Pô, ou battroit son arriere-garde, ou tout au moins se camperoit avec avantage entre l'Armée du Roi & Pignerol, d'où l'on tiroit le pain.

Dès que l'avant-garde de l'Ar-

mée du Roi fut près de Saluſſes, M. de Catinat fit attaquer les hauteurs qui ſont autour de cette Ville, & qui étoient couvertes d'un grand nombre de Milices de ce Païs: il fit même tirer quelques volées de canon contre Saluſſes, afin d'engager par ce bruit M. de Savoïe à marcher pour tomber ſur notre arriére-garde.

Sur la fin du jour l'on ſçut que le Corps de Cavalerie, qui couvroit notre arriére-garde, étoit à vûe de l'Ennemi. On ſçut même par deux Déſerteurs que toute l'Armée ennemie ſuivoit; mais comme le jour étoit trop avancé pour pouvoir engager une affaire générale, M. de Catinat ſe ſervit du reſte du jour & de la nuit, pour faire revenir les Troupes qui avoient attaqué les hauteurs de Saluſſes, & mettre l'Armée en diſpoſition de combattre. Le lendemain à la pointe du jour, il apprit que l'Armée ennemie avoit paſſé la nuit dans la plaine de Staffarde. Il marcha à elle, la combattit, & remporta ſur elle une victoire complette.

Cet exemple fera connoître, qu'il

eſt bien dangereux de précipiter le tems d'une action, quand avec un peu de patience on peut raiſonnablement s'aſſurer de faire changer avec avantage la conſtitution de la Guerre, dans laquelle on ſe trouve engagé.

J'ai remarqué ci-deſſus que M. de Catinat, par la faute qu'il avoit faite dans la maniére d'aſſembler ſon Armée, avoit à l'ouverture de cette Guerre perdu l'avantage de la faire offenſive, & qu'elle étoit devenuë de l'eſpéce de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales.

Auſſi par l'impatience que M. de Savoïe eut de combattre avant l'arrivée de ſes ſecours d'Allemagne, parce qu'il crut le pouvoir faire avec quelque avantage, dans la perſuaſion que nous ne nous ſerions pas ſervi du tems de la nuit pour nous mettre en diſpoſition de combattre le lendemain, ce Prince perdit tout l'avantage d'avoir tourné cette Guerre de défenſive de ſa part, en Guerre entre Puiſſances égales dès ſon commencement, & celui de nous faire une Guerre offenſive

après l'arrivée de ses secours.

Les avantages de cette victoire furent même si grands, que M. de Catinat auroit pû en profiter pour l'offensive beaucoup plus qu'il ne fit. Mais au moins l'arrivée des secours d'Allemagne ne put pas ôter à M. de Catinat la jouissance paisible de la plaine du Piémont au-delà du Pô, entre cette riviére & le Tanaro, où l'Armée du Roi subsista jusqu'à ce qu'elle jugea à propos de se retirer, pour finir cette Campagne par la prise de la Ville & du Château de Suze.

Je remarquerai ici que M. de Louvignies, qui commandoit les Troupes Espagnoles du Milanès qui avoient joint M. de Savoïe, fit tout ce qui lui fut possible pour détourner ce Prince de combattre, par les mêmes raisons que j'ai dites; mais que M. de Savoïe, faute d'expérience à la Guerre, ne voulut pas écouter ce sage Capitaine & s'opiniâtra à combattre.

* Je passe à présent aux réflexions à faire sur la quatriéme espéce de Guerre, que j'ai dit être celle dans

laquelle un Prince s'engage pour secourir son Allié.

J'ai dit que cette espéce de Guerre se faisoit de différentes maniéres, sous de différens prétextes; ou en exécution d'un Traité précédemment fait; ou en vertu d'un Traité qu'un Prince aura été forcé de faire par des motifs de jalousie ou d'intérêt, contre une Puissance ambitieuse; ou par les secours que l'on fournit à son Allié, & dont l'espéce aura été stipulée par le Traité, soit en Troupes, en argent, ou en munitions de Guerre ou de bouche; ou enfin par des diversions contre la Puissance qui attaque, ou contre les Alliées de l'agresseur.

Pour examiner quelles ont été les Guerres de secours que j'ai vûës faire de mon tems, quelles en ont été les raisons, & comment elles ont été terminées: je dirai que la premiere que j'ai vûë faire a été, lorsque le Roi envoïa aux Hollandois un Corps de Troupes auxiliaires, pour les servir contre l'Evêque de Munster, qui les inquiétoit du côté de l'Owerissel.

On ne vouloit pas donner le tems à la Maison d'Autriche, ancienne ennemie de la France & des Hollandois, de prendre part à cette querelle. Ce fut là le motif du secours envoïé aux Hollandois nos Alliés, qui fit son effet en fort peu de tems, & obligea l'Evêque de Munster à conclure promptement la Paix avec la Hollande.

Cette Guerre s'est donc faite en vertu des Traités d'Alliance précédens entre la France & la Hollande, & pour ôter promptement à l'Empereur l'occasion d'y prendre part; ce qu'il auroit sans doute voulu faire, afin d'avoir un prétexte spécieux d'approcher ses Troupes des Païs-Bas Catholiques, sans donner atteinte au Traité de Munster.

Le second envoi de Troupes auxiliaires que le Roi a fait a été lorsqu'il en prêta à M. l'Electeur de Maïence de Schonborn, pour réduire la Ville d'Erfort en Thuringe, qui est de l'Electorat de Maïence. La seule présence de ces Troupes termina cette affaire à la satisfaction de cet Electeur. Ainsi cet envoi de

Troupes

Troupes qui ne produisit pourtant point de Guerre, eut tout l'effet que ce Prince notre Allié en pouvoit desirer.

La troisiéme Guerre de secours, qui suivit celle-ci, fut lorsque le Roi gratuitement, & à ses dépens, envoïa un Corps de Troupes considérable jusqu'en Hongrie, pour secourir l'Empereur Leopold puissamment attaqué par les Turcs.

Quoique le gain de la bataille de St. Godard, qui força les Turcs à faire la Paix peu de jours après, fût dûë à la valeur des Troupes du Roi, l'Empereur ne laissa pas de païer de beaucoup d'ingratitude ce service rendu dans une conjoncture aussi décisive pour lui, & ne voulut avoir aucune attention, ni à la simple subsistance de nos Troupes, pendant qu'elles agissoient pour son service, ni même pendant leur retour en France.

Cet exemple justifie ce que j'ai dit, qu'il falloit qu'un Prince lorsqu'il secourt son ami & son Allié, prit avec lui des mesures sûres, soit pour la conservation raisonnable,

la sûreté, & la subsistance de ses Troupes, soit pour les dedommagemens, ou les remplacemens en nature des autres espéces de secours, qu'il fournit à son Allié.

L'Empereur même affecta de regarder ce secours plûtôt comme un devoir à l'égard de l'Empire, à cause de l'Alsace occupée par le Roi, quoique détachée de l'Empire par le Traité de Munster, que comme un secours purement gratuit.

Je puis même dire que ce secours fut donné trop généreusement, & contre les maximes judicieuses à suivre en pareil cas, à cause que l'on pouvoit en France s'attendre, que l'Empereur toûjours attaché à ses grandes vûes donneroit à ce secours la raison d'un devoir dû à l'Empire, & non celle d'un secours gratuit.

La quatriéme Guerre de secours a été, lorsque le Roi envoïa encore gratuitement des Troupes en Candie assiégée par les Turcs sur les Vénitiens.

Ce secours purement gratuit de

la part du Roi, avoit pour objet le maintien d'un Etat Chrétien, contre une Puissance ennemie du nom Chrétien; ce Prince n'avoit aucun intérêt particulier dans cette Guerre, que celui de sa gloire, & de secourir gratuitement les Vénitiens que le Turc opprimoit.

Les grands secours que l'Empereur, les Espagnols, & l'Electeur de Brandebourg donnérent aux Hollandois en l'année 1672. ont eû pour objet la jalousie de la grande puissance de la France, & dans la personne de l'Empereur l'intérêt de ne point laisser accabler la Hollande, parce qu'il jugeoit que sa ruine seroit suivie de celle des Païs-Bas Catholiques, appartenans à la Maison d'Autriche Espagnole. Ainsi cette Guerre de secours a eu pour objet les justes jalousies qui se prennent contre un Prince Conquérant, & a été entreprise avec raison, suivant les maximes de cette quatriéme espéce de Guerre.

Dans la Guerre présente qui est celle qui a commencé en 1701. les Puissances qui se sont liguées contre

les deux Couronnes, ont presque toutes eû des vûes différentes.

L'Empereur y a un intérêt personnel de sa Maison Allemande, dépoüillée de la succession qu'elle prétend des Etats de la branche Espagnole.

L'Empire & ses Princes, les Anglois, les Hollandois, & le Portugal, sont auxiliaires de l'Empereur; & n'ont de véritable prétention sur aucune des parties de la Monarchie d'Espagne.

Ainsi il est évident que cette Guerre auxiliaire de la part de toutes ces Puissances, n'a pour objet que la jalousie qu'elles ont conçuë de la grandeur de la Maison de France, si on la laissoit réunir paisiblement en la Personne de Philippe V. tous les Etats de la Monarchie d'Espagne.

Je finirai mes Réflexions sur les différentes espéces de Guerres par les Civiles, qui en sont la cinquiéme espéce.

Il y en a eu deux grandes en France dans le siécle passé, dont je ne parlerai point, parce qu'elles ont

été terminées, l'une avant ma naissance, l'autre dans mon enfance.

Celle que l'on a nommée la Guerre de la Rochelle, avoit pour origine l'ambition des Grands, fomentée par les Ennemis de l'Etat, & la foiblesse du Gouvernement, & pour prétexte apparent, l'infraction de quelques articles du Traité de Paix pour la Religion, que l'on a nommé l'Edit de Nantes.

La seconde qu'on a appellé la Guerre des Princes, n'a point eu la Religion pour prétexte; mais les mécontentemens des Princes, qui se sont cru mal traités dans un tems de Minorité par une Reine Régente, gouvernée par un Ministre qui étoit étranger.

Les autres mouvemens intérieurs que j'ai vûs de mon tems dans le Roïaume, ont plûtôt été des émeutes populaires, que des Guerres civiles, puisqu'il ne s'est point montré de Chef accrédité. Elles ont été calmées en peu de tems, ou par la diligence qu'on y a apportée, avant qu'il se soit montré un Chef, ou par le châtiment des Peuples, qui s'é-

toient mutinés, ou par la juste modération, ou suppression des impôts, qui avoient causé ces mouvemens.

Il faut pourtant excepter du nombre de ces mouvemens populaires celui des Cevennes, qui avoit la Religion pour prétexte. Il a duré longtems, quoique sans Chef, au moins apparent, parce qu'il a été fomenté par les Emissaires secrets de nos Ennemis, leur argent, & celui même qui a été secretement levé dans le Roïaume sur les gens de même croïance.

Ce mouvement n'a été appaisé que par des supplices, & la ruine de ce païs. Je puis même dire qu'il n'auroit pas été ni si considérable, ni d'une si longue durée, si ceux qui devoient travailler à le calmer par l'autorité qu'ils avoient dans cette Province, avoient préferé l'intérêt du Roi au leur particulier.

La Guerre civile en Angleterre, qui se termina par le parricide du Roi Charles I. décapité par une Sentence des Commissaires nommés par le Parlement de ce Roïaume, sous

prétexte des infractions des Loix faites par ce Prince, est un exemple, quoique d'une dureté criante, qui fait connoître, combien l'amour de la conservation des Loix, est puissant dans le cœur des Anglois.

La Guerre que les mécontens de Hongrie soûtiennent depuis près de quarante ans contre l'Empereur, qui est leur Roi, a pour origine le maintien des Priviléges de la Nation, ausquels l'Empereur a donné des atteintes continuelles.

Ce Prince qui est de la Maison d'Autriche, après avoir rendu la Couronne de Bohéme héréditaire dans sa Maison, au lieu qu'elle étoit élective, en a voulu faire autant de celle de Hongrie. Les Grands de ce Roïaume situé entre l'Allemagne & les Etats du Turc, qui même en possédoit plus de la moitié, se sont opposés à ce changement. L'Empereur en a gagné plusieurs par des bienfaits, & a cru pouvoir impunément accabler les autres. Ceux qui ont échappé au poison, aux meurtres & aux supplices ont pris les armes; ont eu recours à la protection

du Turc. Ils ont même contracté des Alliances avec les Puissances, qui étoient en guerre contre l'Empereur, & ont nommé entr'eux un Chef pour les commander, qui a été le Comte Tekely.

Le Chef avec des succès différens a cependant soûtenu la Guerre contre l'Empereur, ou seul, ou joint aux Turcs, jusqu'à ce qu'enfin il fut par eux abandonné par le Traité de Paix de Carlowitz, & contraint de chercher sa retraite dans les Etats du Turc.

Depuis quelques années l'Empereur sous prétexte de ses conquêtes sur les Turcs en Hongrie, a voulu faire reconnoître par une Diéte générale des Etats de ce Roïaume son droit héréditaire sur la Couronne de Hongrie dans sa Maison. La présence des Troupes Allemandes, & l'attachement de plusieurs Seigneurs Hongrois à l'Empereur, lui rendirent le succès de la Diéte favorable; ensuite dequoi ce Prince reprit ses maximes sévéres contre les Grands, qu'il crut n'être pas attachés aux intérêts de sa Maison.

Du

Du nombre de ces Seigneurs étoit le Prince Ragotzy, fils de la femme du Comte Tekely. Ce Prince fut bientôt emprisonné sous de légers prétextes; mais aïant trouvé le moïen de s'évader de la prison, il se retira en Hongrie, où il a sçu soulever presque tout le Roïaume, irrité de l'infraction de ses priviléges, & de la dureté du gouvernement Allemand. Et depuis sept ans sans le secours des Turcs, & seulement par son crédit personnel, & l'argent qui lui a été fourni par les Puissances, qui sont en Guerre contre l'Empereur, il sçait se maintenir, & a même enlevé à l'Empereur plusieurs Places fortes; s'est fait reconnoître Prince de Transylvanie, & a eu le crédit de faire publier un interrégne en Hongrie dans une Diéte de ses Partisans & Confédérés. Voilà quel est l'état de la Hongrie dans le tems que j'écris.

Cet exemple justifie suffisament ce que j'ai avancé dans mes Maximes, en parlant des Guerres civiles, qu'un Prince se doit soigneusement observer sur la maniére de

gouverner ses Sujets, soit anciens, soit nouveaux ; qu'il ne les doit jamais irriter, ou par lui-même, ou par ceux qu'il charge du gouvernement particulier de ses Peuples, envers lesquels il ne doit jamais avoir recours à la dureté, qu'après avoir épuisé toutes les maniéres douces de gagner les cœurs de ses Sujets ; parce que quand toute une Nation ou un Peuple est irrité, ses mouvemens séditieux sont généraux ; or le Prince doit soigneusement observer que ce malheur n'arrive pas.

En effet il est constant sur la matiére présente, que si l'Empereur n'eût pas inquiété les Protestans, & les Grands de Hongrie de cette Religion dans son exercice, qu'il ne les eût pas abandonnés au zéle indiscret & à l'avidité des Jesuites, ausquels il donnoit les biens de ces Seigneurs, qu'il confisquoit ; & s'il n'avoit pas renversé les Priviléges de toute la Nation dans la Diéte d'Odembourg, où il fit déclarer la succession héréditaire de cette Couronne dans sa Maison, ou l'abolition de l'Election ; il est certain, dis-je, que le

mouvement y auroit été bien moins général.

Il falloit donc que l'Empereur dans les régles d'une politique circonspecte, pour éviter une Guerre civile en Hongrie, ne donnât atteinte que successivement aux Priviléges de cette Nation ; & après avoir achevé de gagner par la douceur ; les bienfaits, & les établissemens en Allemagne, les Seigneurs qu'il croïoit les moins attachés à sa Maison. Il ne devoit pas même supprimer la Dignité de Palatin, qu'il avoit plusieurs fois fait exercer par un Allemand, contre les Loix du Roïaume de Hongrie, qui excluent tout Etranger de cette dignité ; & il en devoit revêtir un Seigneur Hongrois, dont il connût l'attachement aux intérêts de sa Maison.

Par cette conduite circonspecte, & cachée, il auroit insensiblement conduit les Grands au joug, sans qu'ils s'en fussent apperçûs, qu'après qu'il leur auroit été absolument impossible de le secouer.

Je ne parlerai ici de la revolte de Messine arrivée en l'année 1676.

que pour prouver encore quels sont les dangers d'un gouvernement dur & sévére à contre-tems sur un Peuple naturellement leger, & qui veut conserver les priviléges, sous lesquels il s'est soûmis à un Prince.

Cette revolte auroit été suivie de la perte entiére de ce Roïaume pour les Espagnols, si le commandement de l'Armée du Roi en ce païs-là avoit été commis à un autre homme que M. le Maréchal de Vivonne, dont la pesanteur & la paresse naturelle donna le tems aux Espagnols, & à leurs Alliés, de pourvoir à la conservation du reste de l'Isle.

Cet exemple fera sentir, que si un Prince doit être circonspect pour éviter la revolte de ses Sujets, il faut aussi que le Prince que les Sujets revoltés appellent, soit vif à soûtenir la révolte, & circonspect dans ses maniéres, pour ne point aliéner les cœurs des revoltés, & ne les point faire ressouvenir de la domination qu'ils ont abandonnée.

Quoique la révolte présente des Catalans doive être mise au nombre des Guerres civiles, puisqu'elle

a été suscitée par des Sujets puissans, & des Peuples qui avoient reconnu & prêté serment de fidélité au Roi Philippe V. cependant ce soulevement n'a pas eu pour origine la dureté du gouvernement, ni l'infraction des Priviléges de ces Peuples; mais bien le changement de l'autorité Roïale d'une Maison dans une autre.

Quelques Grands de l'Espagne affectionnés à la Maison d'Autriche, & mécontens du changement, auquel ils n'avoient point eu de part, ont pris secretement des liaisons avec les Ennemis de leur nouveau Roi. Ils n'auroient pas pu faire éclater leurs mauvais desseins, si les Peuples ne leur avoient pas été favorables. Ils se sont servis des suggestions des Moines, espéce dont la Maison d'Autriche est en possession de se servir beaucoup plus utilement pour ses intérêts, qu'aucune autre Puissance de l'Europe, & d'autant plus dangereuse dans un Etat, que tous ses mouvemens pour l'ébranler sont secrets & impénétrables.

Voilà donc une origine d'une

Guerre civile toute différente des autres dont j'ai parlé. Peut-être auroit-elle pû être prévenüë par un peu plus d'application sur la conduite des premiers Grands mécontens ; mais il auroit été bien difficile de pénétrer ce Tribunal secret, dont les Moines se sont trouvés les Maîtres. Cependant il est aisé de croire que ce venin caché porté par les Moines n'auroit pas eu un grand effet, s'il n'avoit été soûtenu par des Chefs, qui se sont montrés, & par les secours étrangers, que les Puissances liguées avec l'Empereur ont porté en Espagne.

CHAPITRE LI.

Des dispositions & projets de Guerre.

IL y a deux sortes de dispositions qui regardent la Guerre. La premiere est le plan général qui la doit précéder. Il doit être formé par le Prince & son Conseil, dans lequel seront agitées les raisons & les moïens de faire cette Guerre. Les délibérations en doivent être sages

& lentes, afin de bien peser toutes les conséquences de l'entreprise, & de n'oublier aucun des moiens pour la conduire à une fin heureuse.

La seconde disposition se peut appeller particuliére, puisqu'elle ne regarde que l'exécution du dessein formé. Quoiqu'il en ait été parlé dans le Chapitre des différentes espéces de Guerres, cependant il me paroît nécessaire de dire ici un mot en général sur les différentes espéces de dispositions particuliéres, qui doivent succéder au plan général.

Les unes regardent la disposition des Troupes, par rapport à la nature des entreprises, & la maniére de les emploïer; les autres la disposition des munitions de guerre & de bouche, par rapport à l'exécution.

Toutes ces matiéres trouveront leur place dans la suite de ce discours, lorsqu'il sera parlé en particulier des différentes operations de Guerre. On posera seulement pour maxime certaine, qu'aucune entreprise ne peut réussir sans une bonne disposition précédente, & qu'ainsi le projet & la bonne disposition sont

l'ame de l'entreprise, l'exécution n'étant qu'un corps sans ame, si elle n'a pas été précédée de tout ce qui est absolument nécessaire à la réussite.

REMARQUES.

Je parlerai ici des dispositions générales, & des projets qui se doivent former pour faire avec avantage une Guerre, qui n'est point encore déclarée.

Je n'examinerai que les fautes qui ont été faites de mon tems, par rapport aux dispositions & projets généraux, que j'ai vû faire dans les tems qui ont précédé les Guerres, laissant ce que j'aurai à dire sur le sujet des dispositions particuliéres, lorsque la matiére des Chapitres m'en donnera l'occasion.

Il est certain qu'il y a eu un tems considérable où l'on a pû prévoir que la mort du Roi d'Espagne Philippe IV. étoit prochaine.

Si le Roi, qui dans la conjoncture de cette mort vouloit faire valoir les droits de dévolution à la Reine sur le Brabant, avoit fait lever quelque

tems auparavant un nombre suffisant d'Infanterie, ce qu'il pouvoit faire aisément par la grande quantité d'hommes qui étoit dans le Roïaume; si par des achats secrets de chevaux pour le service de son artillerie & de ses vivres, il s'en étoit pourvû d'un nombre suffisant; s'il avoit fait faire dans des Païs éloignés de la frontiére de la Flandre des Corps de charettes, & des achats de bled, son invasion en Flandres auroit été plus prompte & plus efficace qu'elle ne le fut.

Il lui auroit été facile de conquérir tous les Païs-Bas Catholiques dans la Campagne de 1667. & ce qu'il auroit conquis, il l'auroit aussi aisément gardé par le Traité d'Aix-la-Chapelle, que la petite partie de ce païs qu'il occupa; parce qu'il n'y avoit dans ce tems-là aucune Puissance en état de le forcer à abandonner sa nouvelle conquête.

Mais toutes ces attentions utiles à un Prince qui veut conquérir, furent négligées, au moins pour la plus grande partie, puisque les levées d'Infanterie, & même de Cavale-

rie, succédérent à l'entrée de l'Armée en Flandres; de sorte que ce ne fut que faute de Troupes pour garder les Villes, que l'on auroit pû prendre, qu'on n'en prit pas un plus grand nombre.

Il est certain encore que si le Roi avoit eu des équipages pour ses vivres & son artillerie, il auroit pû à l'ouverture de la Campagne, porter toute son Armée devant Bruxelles, dont la prise auroit entraîné la perte entiére des Païs-bas Catholiques, dans un tems qu'ils étoient dépourvûs de tout pour leur défense.

Ainsi je puis dire que la disposition générale, & le projet de cette Guerre, a manqué contre les maximes & les régles qui doivent être observées par un Prince, qui médite une conquête avec réflexion, & qui a eu le tems de les faire toutes.

Lorsqu'en l'année 1672. le Roi fit la Guerre aux Hollandois, après les conquêtes rapides qu'il fit sur eux, s'il avoit écouté les propositions de paix qu'ils lui firent & qui étoient avantageuses, il auroit terminé glorieusement cette Guerre qu'il ne

paroissoit avoir entreprise que pour humilier, & non pas pour détruire entiérement cette République trop fiére, & dont il étoit mal content, à cause du Traité de la triple-Alliance, dont elle avoit été la Promotrice.

Si donc le Roi après avoir donné la paix aux Hollandois, s'étoit servi du prétexte que les Espagnols lui avoient fourni eux-mêmes de rompre avec eux, à cause des secours qu'ils avoient donnés aux Hollandois au-delà des conventions de leur Traité de défense mutuelle, il est d'une vérité constante, que le Roi en ramenant toutes ses Armées vers la France, auroit pû conquérir tout le reste de la Flandre & du Brabant en six semaines de tems, sans craindre que l'Empereur eût pû avoir le tems de le venir troubler dans ses conquêtes, ni lui faire la Guerre dans la suite en faveur de l'Espagne.

Les Etats de cette Monarchie après la conquête des Païs-Bas Catholiques auroient été trop séparés de l'Allemagne, & des païs hérédi-

taires de la Maiſon d'Autriche Allemande, pour craindre qu'elle eût pû troubler le Roi dans la poſſeſſion de ce nouveau Domaine, dont il auroit accru ſes Etats.

Ainſi donc dans ce projet de Guerre contre la Hollande, l'on n'a eu que des vûës fort bornées, & qui n'ont pas été plus loin que ſur ce qui regardoit la Guerre à faire contre cette République, ſans penſer que ſi les Eſpagnols y prenoient part, il falloit ſe mettre en état d'en profiter par la conquête du reſte des Païs-Bas Catholiques.

Lorſqu'en l'année 1688. le Roi déclara la Guerre à l'Empereur, en lui enlevant Philisbourg, ſi l'on avoit raſé cette Place après l'avoir priſe, & qu'on en eût remis l'habitation à M. l'Evêque de Spire, à qui le fond & le Domaine en appartenoit, & que l'on n'eût pas voulu faire païer les frais de ce Siége aux Etats de l'Empire, ſitués dans les Cercles de Suabe & de Franconie, ni ruiner le Palatinat & en chaſſer M. l'Electeur Palatin, il eſt certain que l'Empire n'auroit pas déclaré la

Guerre au Roi par un Decret de la Diéte, pour épouser les intérêts personnels de l'Empereur, dans un tems que ce Prince étoit entiérement occupé à la Guerre contre les Turcs.

Si l'on avoit même eu dans ce tems-là plus de Troupes sur pied, & que l'on n'eût pas fait succéder les levées à la déclaration de la Guerre, au lieu qu'en bonne politique elles devoient l'avoir précédée, au moins autant qu'elles auroient pû être faites secretement, il paroît encore vrai-semblable que l'Empire dans la crainte d'être accablé, avant que d'avoir eu le tems d'armer, ne se feroit pas déclaré contre la France; au lieu que le tems qui fut emploïé pour les levées, lui donna celui de faire les siennes.

Ainsi donc encore la rupture avec l'Empereur par la prise de Philisbourg, ne devoit être en bonne politique qu'une sage précaution contre ce Prince, qu'on prévoïoit bien qui nous feroit la Guerre quand il seroit débarrassé de celle des Turcs, pour nous obliger à rendre Strasbourg à l'Empire, & à abandonner nos réunions.

Il n'étoit pas prudent d'irriter l'Empire par la demande des contributions sans raison. Il ne falloit pas forcer tout l'Empire à faire sa querelle générale de la particuliere que nous faisions à l'Empereur, seul offensé dans la prise de Philisbourg. Si le Roi avoit retiré ses Troupes après avoir rasé cette Place, il est presque certain que cette expédition, pour s'assurer dans la suite contre les vûës de l'Empereur, n'auroit pas attiré la rupture de l'Empire avec la France.

Après la paix de Riswick en l'année 1697. la Politique vouloit que le Roi se tint puissamment armé, & se conservât tout le plus de Troupes qu'il lui auroit été possible d'entretenir par préférence à toute autre dépense.

Le dépérissement de la santé des Rois d'Espagne & d'Angleterre, que l'on voïoit visiblement près de leur mort, qui devoit apporter un grand changement dans la constitution générale des affaires de l'Europe, le devoit porter à rester armé par préférence à tout.

Cependant malgré cette bonne raison de politique, on cassa à contre-tems un grand nombre de Troupes, dont la plus grande partie des vieux soldats passa en Allemagne, où ils ont péri au service de l'Empereur & des autres Princes de l'Empire; parce qu'au lieu de les licentier dans le dedans du Roïaume, la réforme se fit dans les Places frontiéres.

Voilà quelles sont les fautes que j'ai vû faire en France par rapport aux dispositions générales, & aux projets de Guerre, qui en devoient précéder la déclaration & l'ouverture.

CHAPITRE LII.

Du Secret.

C'Est une maxime incontestablement vraie, que du Secret & de la diligence dépend la réüssite & le bonheur de toutes les entreprises.

Le Prince ne doit commettre son secret qu'à son Conseil, & au seul Général; & le Général ne le doit commettre qu'à ceux qui

doivent être indiſpenſablement chargés de la diligente expédition du projet arrêté, & ſeulement quant à ce qui les regarde.

Ceci ſe doit entendre des opérations de Guerre, qui ſe trouvent dans le cas de demander un ſecret inviolable, & qui doit reſter entre très-peu de perſonnes, juſqu'au moment que doit commencer l'exécution du deſſein formé : car il ſe préſente ſouvent à la Guerre des cas, dans leſquels, quoiqu'il faille un grand ſecret, cependant il eſt d'abord entre pluſieurs perſonnnes, comme les Officiers Généraux, l'Intendant de l'Armée, le Commandant de l'Artillerie, & le Munitionnaire Général,

Ces cas ſont de différente nature ; comme lorſqu'il faut délibérer ſur le choix d'une entrepriſe, quand on ſe trouve en état d'en avoir en main pluſieurs à exécuter ; s'il eſt néceſſaire de combattre, & où il faut conduire un Ennemi pour l'y combattre avec avantage, ou pour recevoir la bataille de lui dans un poſte avantageux ; ſi lorſqu'on

qu'on eſt obligé de marcher, & qu'on le peut faire de differentes maniéres, on le doit faire d'une telle ou d'une telle.

Dans tous ces cas, j'oſe dire que tous les avis ſont bons à prendre, pour de tous les différens ſentimens en compoſer le meilleur; parce qu'il arrive ſouvent que pluſieurs aïant fait attention, les uns à une choſe, les autres à une autre, on évite, par l'entiere connoiſſance que l'on acquiert, de tomber en faiſant ces mouvemens, dans les inconvéniens qui n'auroient point été prévûs, & qui pourroient avoir des ſuites fâcheuſes.

J'admets l'Intendant & le Munitionnaire Général dans ces délibérations, parce que toujours il faut vivre, & être ſûr de la ſubſiſtance.

REMARQUES.

Je n'ai de réflexions à faire ſur le ſujet de ce Chapitre, que pour la difference & la comparaiſon des Miniſtéres de Guerre que j'ai vûs.

Sous celui de M. de Louvois, Miniſtre habile & d'une grande

capacité, & qui avoit une attention soigneuse à ne proposer au Roi que des gens qu'il croïoit habiles, & qui effectivement étoient les plus capables d'éxécuter les entreprises concertées avec un grand secret, elles ont presque toutes réussi.

Sous le Ministere de M. de Barbezieux, qui à cause de sa jeunesse ne s'est pas trouvé si fort le maître du choix de ceux qui ont été emploïés, ou qui peut-être même s'abandonnoit à ses préventions plus que ne faisoit M. de Louvois son pere, plus accrédité que lui dans l'esprit du Roi, les entreprises n'ont pas toûjours été éxécutées avec un aussi grand secret, & par conséquent n'ont pas été si heureuses.

Sous le Ministere de M. de Chamillard, homme que le goût seul du Roi a élevé à une Charge principale, dont il n'avoit pas la plus petite teinture, nous avons vû, & nous voïons encore les affaires de la Guerre manquer presque toutes, parce qu'il n'y a plus de secret, & que tout se trouve pénétré & sçu

long-tems même avant l'éxécution; de maniere que rien n'est inconnu à nos Ennemis.

Le Ministre incapable de former par lui-même des projets de Guerre & des plans de Campagne, s'en est remis à ceux qui n'auroient dû être tout au plus que les copistes de ce qu'il auroit dû penser lui-même. Ainsi trop de gens se sont trouvés emploïés, pour arranger l'éxécution d'un projet, dont le secret devoit assurer la réussite.

Les exemples de ce que je dis seroient aussi nombreux à rapporter, que les occasions où le secret auroit été nécessaire se sont présentées. Ceux même que M. Chamillard a choisis pour travailler sous lui, se sont trouvés pour la plûpart incapables des emplois dans ses Bureaux infiniment au-dessus de leur portée. Ainsi le secret n'a point été gardé par des gens qui ne sçavoient pas penser.

Voilà en gros quelles ont été les véritables raisons du dépérissement des affaires du Roi par le manque de secret.

CHAPITRE LIII

De la connoissance des Païs.

LA connoissance des Païs s'acquiert par les cartes, par les conversations qu'on a avec ceux qui les connoissent, ou qui en sont, & encore infiniment mieux par la vûë & le séjour qu'on y fait. Elle est le fondement des entreprises à former sur les places, des marches, des campemens, des subsistances, de la sûreté des Convois & des batailles.

Ainsi on peut dire, que non seulement le Prince & son Conseil, mais même tous ceux qui sont chargés d'exécuter ses projets, doivent avoir une connoissance parfaite du païs.

REMARQUES.

Mes réflexions sur ce sujet ne tomberont que sur les fautes que j'ai vû faire, ou dont j'ai eu une connoissance entiere.

Il est certain qu'en l'année 1667. si le Roi lorsqu'il déclara la Guerre

à l'Espagne, avoit d'abord porté son Armée devant Bruxelles Capitale des Païs-Bas Catholiques, il se seroit facilement rendu maître de cette Ville, dont la perte pour les Espagnols auroit entraîné celle de tout le Païs, par les raisons que j'ai dites ailleurs.

Cette faute a été faite par le manque de la connoissance exacte de la constitution des Païs-Bas, par rapport au plan général de la Guerre qu'on y vouloit faire, & qui en devoit précéder la déclaration, & les opérations particuliéres.

Dans cette occasion, la crainte que l'Armée ne manquât de pain pendant sa marche, n'étoit pas d'un poids assez considérable. L'on sçait qu'il est facile d'en faire porter au soldat pour six jours, & l'on pouvoit faire suivre l'Armée d'un assez puissant convoi de farine, pour avoir dequoi la faire vivre quinze jours. Ce tems étoit plus que suffisant, pour soûmettre les grosses Villes sans défense qui sont auprès de Bruxelles, & qui dans cette saison auroient fa-

cilement fourni du pain à l'Armée.

La crainte de ne pouvoir pas conduire avec l'Armée la grosse Artillerie, & suffisamment de munitions de guerre pour exécuter l'entreprise sur Bruxelles, n'étoit pas plus raisonnable. On y pouvoit aisément pourvoir par l'assemblée des chevaux & des voitures de la Picardie & de la Champagne, dans une saison où ils n'étoient pas occupés à la culture ou à la récolte.

D'ailleurs Bruxelles étoit si dépourvûë, que sa défense n'auroit pas été longue. On auroit même trouvé de la poudre en détail dans les grosses Villes voisines de Bruxelles, qui auroit suffi pour le feu de l'Infanterie. Il est même raisonnable de croire, que plusieurs Places, même de Guerre, auroient suivi le mouvement de cette Capitale, en qui la force & les Finances du païs résidoient, parce qu'elle est le séjour des Grands, & la résidence des Tribunaux.

Ainsi l'on comprendra aisément, que si l'on avoit eu une connoissance exacte de la Flandre que l'on

vouloit attaquer, & des ressources que le Roi pouvoit trouver dans les Provinces de ses Etats, voisines de la Flandre, il auroit été facile de porter d'abord la Guerre dans le centre du païs, & de le conquérir dans une seule Campagne.

En l'année 1672. le manque de la connoissance exacte des niveaux des eaux des canaux de la Hollande, & de leurs effets, fut cause que l'on perdit le tems de s'approcher d'Amsterdam dès que le Roi fut maître d'Utrecht, & que l'on n'occupa pas assez tôt Muyden, d'où cette grande Ville tire la plus grande partie de ses eaux douces.

Ce même manque de connoissance des Niveaux des eaux, nous engagea dans la suite à couper des digues, qui firent des effets contraires à ceux qu'on attendoit.

En 1691. le Roi se détermina à ne faire qu'une Guerre défensive en Piémont pour l'année 1692. sur ce qu'il fut répréfenté qu'elle étoit soûtenable, pourvû que ses forces en Infanterie fussent supérieures à celles des Ennemis.

Les événemens de la Campagne, de la même année 1692. justifient la fausseté de ce projet. Quoique Pignerol fût une Place formidable pour les ennemis, que nous fussions maîtres de Nice & de Suze, & que M. de Catinat eût pour la défensive le double plus d'Infanterie que M. le Duc de Savoïe, ce Prince ne laissa pas de prendre Ambrun derriere M. de Catinat, & delà auroit pénétré en Dauphiné, sans la petite vérole dont il fut surpris, comme je l'ai dit ailleurs.

L'on n'a pas mieux connu les Alpes dans la Guerre qui a commencé en Piémont, en 1705. Nous n'étions plus maîtres de Pignerol; nous avions rasé Nice après l'avoir prise; nous possédions seulement Suze; nous voulions la protéger, garder Exiles & Fenestrelles, & empêcher que M. de Savoïe n'entrât en Provence. On sçait qu'il en a pensé couter Toulon, & quarante-cinq gros Vaisseaux que le Roi avoit dans ce Port, & qu'il en a ensuite couté Suze.

Quoique la perte de cette Place ne

ne doive être attribuée qu'à l'ignorance présomption du Maréchal de Tessé & au manque de la connoissance exacte du païs, je ne laisserai pourtant pas de faire voir ici en quoi réside la fausseté du projet de défensive pour le Dauphiné, que la connoissance du païs ne put jamais redresser.

Le Piémont est un bassin, autour de la moitié duquel s'élévent les Alpes. Par conséquent celui qui est dans ce bassin n'a pas plus de chemin à faire pour en sortir, & passer en-deçà d'un côté du bassin que de l'autre. Il faut donc que les attentions du Général chargé de cette défensive, soient égales sur tout ce demi rond; ce qui fait qu'il est inférieur par tout où l'assaillant fait un premier effort, qui sera toujours général de sa part, & couvert par de fausses démonstrations, éloignées de son véritable objet.

Il est même comme impossible que cette infériorité ne dure longtems, parce que par la constitution du païs en-deçà des Alpes, il faut bien des jours pour rassembler des

Troupes placées autour du bassin. D'ailleurs la prodigieuse quantité de cols & de passages dans les Montagnes après la fonte des neiges, en rend toujours l'entrée facile à celui qui veut pénétrer par le côté du Piémont, & la difficulté pour s'y opposer presque insurmontable.

Ces passages partent presque tous du même centre, qui est la plaine du Piémont, & ont pourtant des sorties en-deçà fort éloignées les unes des autres. C'est ce qui fait que les différens Corps de Troupes, qu'on est obligé de séparer pour s'opposer au moins aux plus aisés de ces passages, sont trop éloignés les uns des autres, & ne peuvent que très-difficilement avoir quelque communication ensemble.

En l'année 1708. le projet de défensive sans Suze, a été celui que l'on a suivi de ce côté-là. On y a même emploïé un Général qui n'avoit aucune connoissance du païs. Outre ses attentions pour la Provence & le bas-Dauphiné, il a été obligé d'en avoir pour la Savoïe, dégarnie de Places, & même pour le haut-

Rhône, jusqu'où l'on a crû durant quelque tems que M. de Savoïe vouloit pénétrer, parce qu'il avoit un fort gros Corps de Cavalerie, qui auroit parû inutile pour des entreprises dans les Montagnes.

Ces attentions raisonnables ainsi multipliées, ont donné le moïen à M. le Duc de Savoïe, qui avoit passé un Corps de Troupes considérable jusqu'à S. Jean de Maurienne, de repasser tout à coup par les dessus de Modane, & de prendre Exiles, avant que notre Armée campée près du Fort de Barrault pût secourir cette Place. Ensuite dequoi nous avons encore perdu Fenestrelles dans le Pragelas.

Voilà quelles ont été les principales fautes qu'on a faites de mon tems, par le manque de la connoissance exacte du païs, par rapport à la constitution générale de la Guerre de Piémont: d'où je conclus qu'il n'y a que l'ignorance, qui puisse avoir fait naître la pensée, qu'il soit possible de soûtenir une Guerre défensive de ce côté-là, exempte de quelques inconveniens chaque année.

Je ne parlerai point ici de ce qui s'est passé dans la Guerre du Piémont en l'année 1690. J'en ai fait une mention suffisante dans mes remarques sur le Chapitre, qui traite des dispositions & projets de Guerre.

J'examinerai présentement quelles ont été les fautes, que le manque de connoissance des païs a fait faire à nous, ou à nos Ennemis, par rapport aux événemens particuliers dans le cours des Campagnes.

A la fin de l'année 1673. lorsque M. de Luxembourg ramenoit de Hollande un Corps considérable d'Infanterie, mais peu de Cavalerie, M. le Prince d'Orange aïant assemblé toutes les forces des Hollandois & des Espagnols, vint à la Meuse pour combattre M. de Luxembourg entre Mastrick & Charleroi. Cela obligea la Cour d'ordonner à M. de Schomberg d'assembler toute la Cavalerie du Hainault & de Flandres, pour venir au-devant de M. de Luxembourg, fort inférieur en Cavalerie à M. le Prince d'Orange.

L'objet de ce Prince devoit donc être d'empêcher ces deux Généraux

de se joindre, & de les combattre l'un ou l'autre avant leur jonction. Le manque de connoissance de la constitution du païs lui fit prendre pour vraies les fausses démonstrations que M. de Luxembourg fit, pendant qu'il étoit campé sur la riviére d'Ourte, de vouloir prendre sa marche par la Condros & les Ardennes, pour gagner Sedan ou Méziéres.

Le Prince d'Orange s'approcha de Huy & de Namur, & par-là s'éloigna trop de la grande chaussée, de sorte que M. de Schomberg put avec sa Cavalerie s'avancer jusques auprès de Tongres, en même tems que M. de Luxembourg par une marche vive, passa la Meuse à Mastrick, & arriva à Tongres sans aucun inconvénient.

Si M. le Prince d'Orange avoit bien connu la Condros & les Ardennes, il auroit senti quelles auroient dû être les difficultés que M. de Luxembourg auroit trouvées dans ce païs-là au mois de Décembre, pour y passer avec une Armée, qui ne pouvoit trouver du pain que

dans les Places de la haute-Meuse, après avoir quitté Mastrick & Liége.

En l'année 1674. M. le Prince qui commandoit l'Armée du Roi en Flandres, étoit campé à la Commanderie du Piéton, lorsque M. le Prince d'Orange joint à M. de Souches qui commandoit l'Armée de l'Empereur, vint camper à Seneff. L'Armée de M. le Prince étoit fort inférieure à celle des Ennemis, qui crurent par cette supériorité pouvoir faire le Siége de Tournai.

L'Ennemi présomptueux se flâta de pouvoir décamper de Seneff, & marcher à Binche, en prêtant le flanc à l'Armée du Roi dans le commencement de sa marche. Il avoit à passer deux ou trois petits défilés, séparés les uns des autres par de petites plaines, capables pourtant de contenir un Corps assez puissant pour recevoir son arriere-garde, en cas qu'elle fût chargée & renversée.

Si M. le Prince d'Orange avoit eu la précaution de laisser des Troupes dans la premiere petite plaine, pour y recevoir son arriére-garde, qui étoit dedans & derriere le villa-

ge de Seneff, il est certain que feu M. le Prince n'auroit pû entreprendre que sur cette arriere-garde, dans le tems qu'elle se seroit mise en mouvement pour quitter le village de Seneff, & la petite plaine qui étoit derriére ce Village, & qu'il n'auroit pû pousser les Troupes que jusqu'au premier défilé.

Mais l'Ennemi présomptueux, comme je l'ai dit, & à qui M. le Prince, à la faveur d'une petite hauteur qui étoit au-dessus du village de Seneff, cachoit toute sa disposition pour l'attaquer, méprisa les attentions particuliéres & judicieuses sur cette constitution de païs, & continua sa marche, comme si la Colonne n'avoit pas été coupée par ces défilés, & qu'elle ne pût pas avoir à craindre un Ennemi voisin, & de qui on ne pouvoit voir les mouvemens : faute dont M. le Prince profita sur le champ, par le succès que tout le monde a sçû qu'avoit eu la bataille de Seneff.

Exemple qui justifie qu'un Général par la présomption de supériorité, ne doit jamais se négliger sur les

attentions qu'il doit avoir pour le païs dans lequel il conduit son Armée, & pour celui où il la fait marcher, soit lorsqu'il est à portée de son ennemi, soit même qu'il s'en croie hors de portée; parce que souvent cela se trouve faux par la vigilance d'un Ennemi, qui par un mouvement qu'on n'aura pas sçu, se sera mis en état de se prévaloir des fautes que son adversaire pourra avoir commises par sa négligence, ou son manque de connoissance du païs dans lequel il est.

Cette négligence pensa perdre une seconde fois M. le Prince d'Orange au Siége d'Oudenarde. Si ce Prince avoit mieux connu le païs, il n'auroit pas abandonné à M. le Prince les hauteurs, qui étoient sur sa ligne de circonvallation, & il s'y seroit placé avant l'arrivée de l'Armée du Roi.

Dans cette même année 1674. la connoissance exacte que M. le Maréchal de Turenne avoit de l'Alsace, lui fit soûtenir cette Province contre des forces infiniment supérieures aux siennes, & le rendit mê-

me victorieux en plusieurs grandes occasions, dont les dernieres forcérent les ennemis à abandonner les quartiers d'hiver, dans lesquels ils se croioient solidement établis dans la haute-Alsace, pour en aller chercher d'autres dans l'Empire, de l'autre côté du Rhin.

L'année 1675. me fournit un exemple funeste du manque de connoissance du païs où l'on fait la Guerre, dans la perte de la bataille de Conzarbrick.

Si M. le Maréchal de Créqui avoit mieux connu les gués de la Saare, il auroit sçu qu'il y avoit des gués aux deux côtés du Pont, & n'auroit pas campé son Armée hors de portée du Pont & des gués.

Les Ennemis instruits que la Cavalerie de M. le Maréchal de Créqui étoit au fourage, marchérent à la riviére sur trois colonnes. Les deux de Cavalerie entrérent dans les gués qui étoient aux deux côtés du Pont; celle d'Infanterie ne put être retenuë par le feu de la Tour qui étoit sur le Pont, qui n'étoit gardée que par un Lieutenant & vingt hommes.

Ainsi toute l'Armée ennemie se trouva fort promtement en bataille, & en deçà de la riviére, marcha à l'Armée du Roi qui n'avoit pas eu le tems de s'y mettre, & la battit sans peine.

Cette même année & presque dans le même tems, si M. de Montecuculli avoit bien connu la Renchen & la Kintze, il auroit aisément battu l'Armée du Roi, lorsqu'après la mort de M. le Maréchal de Turenne, elle se retira de Salsbach à Altenheim, où étoit son pont sur le Rhin.

Ou si sans la suivre au-delà de la Kintze, pour la combattre à Altenheim; comme il le fit sans succès, ce Général avoit passé le Rhin à Strasbourg qui lui étoit dévoué, & eût marché à Schlestat, qui dans ce tems-là n'étoit point fortifié, s'il y avoit été placé avec son Armée, il auroit aisément empêché que celle du Roi ne pût passer le Rhin sur le pont d'Altenheim; à la tête duquel il lui auroit été aisé de se présenter.

Par ce mouvement, l'armée du Roi auroit été obligée de remonter

le Rhin jusqu'à Brissack pour repasser en-deçà; auquel cas M. de Montecuculli avoit encore plus de tems qu'il ne lui en falloit pour marcher avec toute son armée vis-à-vis de Brissack, dont il auroit aisément détruit le pont, après s'être rendu maître du Mortier, qui étoit la seule Fortification qui fût en-deçà du Rhin.

Ces mouvemens sûrs à être faits par un Général, qui auroit eu une connoissance exacte du Païs, rendoient M. de Montecuculli maître de l'Alsace, de la Lorraine & de la Franche-Comté, où il n'y avoit point de Troupes; ce qui lui auroit été d'autant plus aisé à exécuter, que l'Armée qui venoit de battre celle de M. le Maréchal de Créqui, seroit sans opposition entrée dans les Evêchés; & que ces deux Armées jointes se seroient trouvées entre l'Armée du Roi de l'autre côté du Rhin, & celle qui auroit pû être formée dans la suite derriére la Meuse, ce qui n'auroit pû s'exécuter qu'après un tems considérable, qui auroit été plus que suffisant pour

produire la perte de la Lorraine, de l'Alſace, & peut-être même celle des trois Evêchés.

Cet exemple eſt un des plus marqués, pour convaincre de la néceſſité indiſpenſable de prendre une connoiſſance exacte des Païs dans leſquels on doit faire la Guerre, non-ſeulement aux environs de l'Armée, mais même fort en avant, & dans l'intérieur du Païs ennemi, afin d'être en état de profiter avec avantage d'un événement heureux.

En l'année 1678. ſi M. le Prince d'Orange avoit bien connu la ſituation où ſe trouvoit l'Armée du Roi ſur la bruiére de Caſtéau, le ruiſſeau de Saint-Denys étant devant elle, quelque envie que ce Prince pût avoir d'engager une affaire, pour troubler la Paix qu'il ſçavoit ſignée avec la Hollande, mais qui ne l'étoit pas encore avec l'Eſpagne ; il n'auroit pas attaqué l'Abbaïe de Saint-Denys, après nous avoir vû l'abandonner, pour replacer les Troupes en-deçà du ruiſſeau, & il ne ſe ſeroit pas opiniâtré à engager un combat, qui ne pouvoit jamais avoir

un succès heureux pour lui.

En l'année 1690. si M. de Luxembourg n'avoit pas profité sur le champ de la connoissance du Païs, pour dérober à M. de Valdeck un mouvement hardi qu'il fit faire à toute son aîle gauche, & qui changea toute la disposition apparente de sa Bataille, & le mit dans le flanc droit de son Ennemi, il n'auroit pas gagné la fameuse Bataille de Fleurus.

Je ne parle de cette action par rapport à la matiére de ce Chapitre, que pour faire remarquer, qu'il y a d'autres maniéres de connoître un Païs, que par l'étude qu'on en a faite sur les Cartes, ou par les entretiens avec ceux qui les connoissent.

Ces deux maniéres de le connoître en donnent une idée générale, sur laquelle on forme un plan de Guerre ou de Campagne; mais fort souvent c'est le coup d'œil vif d'un Général habile, qui décide d'une action particuliére de la Guerre par les avantages qu'il se procure sur son Ennemi, dans le tems même de l'action, ou dans celui qui la précéde, & dont le moment ne doit pas être differé.

Dans cette même année à la Bataille de Staffarde, si M. de Savoie avoit connu son Païs, il auroit porté sa premiere ligne cinq cens pas plus en avant qu'il ne la porta; & il en fut le maître pendant plusieurs heures.

Par ce mouvement son Armée auroit débordé de beaucoup le front par lequel l'Armée du Roi pouvoit l'aborder. Il auroit eu sa droite protégée par des Cassines, où il avoit mis de l'Infanterie, qui se trouva trop éloignée de la ligne pour pouvoir la soûtenir. Il auroit eu sa gauche appuïée à une vieille digue du Pô, & difficilement auroit-il pû être battu, s'il avoit pris cette disposition.

Ce que je dis de cette journée n'est que pour faire connoître, que la connoissance d'un Païs doit faire sentir à un Général, que quoique le poste dans lequel il veut attendre son Ennemi soit bon, s'il y en a un meilleur proche de lui, qu'il ait le tems de prendre, il ne doit jamais négliger de le faire, parce que c'est souvent un petit avantage qu'on se procure par sa capacité, qui fait la décision d'un grand événement.

En 1691. si M. l'Electeur de Baviere & M. de Savoïe avoient mieux connu leur Païs, lorsque l'Armée du Roi décampa de Morette pour venir à Salusses; si ces deux Princes, dis-je, au lieu de marcher à la plaine de Revel en-deça du Pô, avoient passé avec toute leur Armée cette riviere à Morette dès qu'ils nous virent en marche, & étoient venus sur Salusses camper dans la plaine de Scarnafis, il auroit été bien difficile à l'Armée du Roi de passer la Brompt & le vieux lit du Pô, pour se retirer du côté de Pignerol, sans essuïer un échec considérable.

Il auroit même été impossible qu'elle eût pû dans son séjour à Salusses, prendre les fourages qui étoient dans le Païs, depuis Salusses jusqu'à Fossan. Ce mouvement seul auroit forcé M. de Catinat dans ce même jour, à abandonner la Garnison de Carmagnolle.

En 1692. si M. le Maréchal de Lorges eût mieux connu le païs des environs de Wormes, il auroit battu M. le Landgrave de Hesse auprès de Phedersheim, comme je l'ai dit ailleurs.

En 1694. la grande connoissance du Païs procura à M. de Luxembourg les moïens de préparer ses marches vers la Flandre, & d'y devancer M. le Prince d'Orange, quoique ce Prince eût au moins quatre marches sur l'Armée du Roi.

En 1695. si M. le Maréchal de Villeroi avoit aussi-bien connu le dedans de la Mehaigne que M. de Luxembourg l'avoit connu en 1692. il y seroit entré par le grand & le petit Lech, & auroit pû battre l'Armée ennemie, dont le Camp manquoit de fond, & étoit contraint par la ravine de Bouesse.

Dans cette occasion décisive pour faire lever le Siége de Namur, il importoit moins à M. le Maréchal de Villeroi de connoître le front du Camp de l'Ennemi qu'il vouloit attaquer, que le derriére de son Camp; parce que c'étoit sa mauvaise disposition intérieure, par le manque de communication de la droite à la gauche de la secondeligne, qui faisoit l'avantage de M. le Maréchal de Villeroi dans la disposition qu'il pouvoit donner à son attaque, dont

le

le principal effort étoit à son choix.

En 1701. si M. le Maréchal de Catinat avoit eu une entiére connoissance du païs entre l'Adige & le Pô, il ne se seroit pas autant séparé qu'il le fit, & n'auroit pas exposé l'Armée du Roi à être battuë en détail, comme cela pensa arriver au combat de Carpi.

En 1704. si M. l'Electeur de Baviere & M. le Maréchal de Marsin, après la malheureuse journée de Hochstét, avoient connu tous les avantages de la situation d'Ulm, ils ne l'auroient pas abandonnée. Ils auroient pû y être joints par l'Armée de M. le Maréchal de Villeroi, en cas que les Ennemis eussent songé à entrer en Baviere après le gain de cette Bataille, & se seroient trouvés en état de se maintenir en Allemagne, au moins jusqu'à Ulm, & même d'y rétablir les affaires du Roi au-delà du Rhin, & jusqu'au Neckre.

Dans le plan général de cette Guerre en Allemagne, la connoissance de la constitution du païs avoit porté M. l'Electeur à se saisir

d'Ulm, comme d'un poste nécessaire sur le haut-Danube, pour s'assurer une communication avec la France. Il falloit donc se maintenir dans ce poste, puisque l'occasion d'en tirer avantage étoit arrivée.

En 1706. si M. le Maréchal de Villeroi avoit voulu se servir de la connoissance qu'il avoit du poste de Ramillies, il pouvoit sans crainte dégarnir sa gauche pour fortifier sa droite, puisqu'il voïoit que l'Ennemi dégarnissoit sa droite pour faire son principal effort à sa gauche.

Ce Général, qui, à proprement parler, n'avoit perdu à Ramillies que le Champ de Bataille, pouvoit se servir utilement de Louvain, & des retranchemens de la Dylle, de Bruxelles & de la Senne, ou de Gand, de l'Escault, & de la Lys. Tous ces Païs & bons postes étoient suffisamment connus, si la tranquillité d'esprit avoit été assez grande, pour faire réflechir sur tous les avantages qu'on en pouvoit tirer.

Si dans la même année, M. de la Feuillade avoit mieux connu la plaine de Piémont & le pied des Alpes,

il ne se seroit pas amusé pendant deux mois à courir inutilement après M. le Duc de Savoïe sorti de Turin avec sa Cavalerie : & quand il eut conduit ce Prince à l'entrée de la vallée de Luzerne, il n'auroit pas aussi imprudemment qu'il le fit, mandé au Roi qu'il tenoit l'Ennemi avec sa Cavalerie dans un païs, d'où il ne pouvoit plus lui échapper ; & il auroit sçû qu'il n'y a aucune des vallées qui aboutissent dans le Piémont, qui n'ait plusieurs communications par des sentiers praticables avec les Villes voisines, & qu'ainsi M. de Savoïe sortiroit de la vallée de Luzerne, par sa droite ou par sa gauche, selon ce qu'il lui conviendroit de faire, pour se débarrasser de M. de la Feuillade qui étoit devant lui.

Si Messieurs de Marsin & de la Feuillade avoient seulement connu les environs de Turin, ils auroient sçu, que puisqu'ils vouloient faire prendre à M. le Duc d'Orléans le parti d'attendre M. de Savoïe & M. le Prince Eugéne dans les lignes de Turin, ils laissoient ainsi l'Ennemi

maître du choix de son terrain pour l'attaque des lignes, soit par un côté de la Doire, soit par l'autre; & qu'ainsi le côté de Chivas devoit avoir d'aussi bonnes lignes que le reste du Camp.

Cependant manque de connoître le païs, ces deux Généraux n'imaginerent jamais qu'il fût praticable à l'Ennemi d'entreprendre sur le quartier du Balon, & de passer la Doire si proche de notre Armée. C'est pourtant ce qu'il étoit aisé de penser, puisque l'on s'étoit renfermé dans les lignes de circonvallation.

Ce même manque de connoissance du païs porta encore M. de la Feuillade à conseiller à M. le Duc d'Orléans qui étoit blessé, de faire marcher l'Armée à Pignerol, où elle ne pouvoit trouver aucune subsistance ni pour les hommes, ni pour les chevaux, au lieu de lui faire repasser le Pô sur les ponts que nous avions au-dessus du Camp.

En l'année 1707. si M. le Maréchal de Tessé, après n'avoir voulu rien faire contre M. de Savoie & M.

le Prince Eugéne, lorſqu'ils abandonnerent l'entrepriſe de Toulon, avoit connu le Piémont, & les facilités que M. de Savoïe pouvoit trouver pour forcer des marches d'Infanterie dans la plaine; dés qu'il y ſeroit rentré, ce Maréchal auroit promptement renvoïé de Provence toute l'Infanterie, pour protéger le Pragelas & Suze, qui par ce moïen auroient été ſûrement garentis.

Quoique dans cette ocaſion l'on puiſſe avec raiſon accuſer M. le Maréchal de Teſſé, de n'avoir pas ſupputé les journées que M. de Savoïe avoit à emploïer, pour faire cette marche de Toulon à Suze, ſur la connoiſſance qu'il devoit avoir de ce païs, cependant j'attribuerois plus aiſément cette grande faute à une ignorance préſomptueuſe, qu'au manque de cette ſupputation, que tous les Officiers de ſon Armée faiſoient pour lui, & qu'il ne pouvoit ignorer.

En l'année 1708. ſi M. de Vendôme avoit mieux connu la Flandre, il auroit penſé que pour ſe conſerver pendant toute la Campagne une ſu-

périorité entiére sur les Ennemis ; son capital étoit d'assûrer sa jonction avec M. le Maréchal de Berwick, avant que M. le Prince Eugéne pût faire la sienne avec M. de Malboorough, quoique ce Prince en partant du Rhin se fût donné plusieurs marches sur M. de Berwick.

M. de Vendôme, par la connoissance du païs, ne devoit donc songer qu'à faire un mouvement, qui retenant Malboorough entre Louvain & Bruxelles, forçât M. le Prince Eugéne à aller chercher sa jonction avec M. de Malboorough par derriére le Demer.

Par-là M. de Vendôme faisoit perdre à M. le Prince Eugéne toutes les marches qu'il avoit gagnées sur M. de Berwick, qui par ce moïen auroit joint M. de Vendôme, avant que M. le Prince Eugéne eut pû joindre M. de Malboorough.

Cette faute dans un mouvement, que la connoissance du païs devoit faire voir à M. de Vendôme être sûr pour operer cette jonction de M. de Berwick avant celle de M. le Prince Eugéne, a été capitale pour

la Campagne. Car la jonction de M. de Berwick mettoit M. de Vendôme dans une si grande supériorité sur M. de Malboorough, qu'il lui auroit été impossible de tenir entre Louvain & Bruxelles.

Si M. de Malboorough avoit pris le parti de passer le Demer pour aller au-devant de M. le Prince Eugéne, il abandonnoit également Bruxelles & Louvain; s'il s'étoit retiré derriere la Senne, il abandonnoit Louvain & Malines, & sa jonction avec M. le Prince Eugéne devenoit presque impossible.

Ainsi il est certain que si M. de Vendôme avoit marché à Genap, au lieu de marcher à Gand, il auroit retardé la jonction de M. le Prince Eugéne avec M. de Malboorough d'assez de jours pour être joint par M. de Berwick.

Si M. de Vendôme eût mieux connu la Flandre, après avoir manqué la jonction de M. de Berwick avant celle de M. le Prince Eugéne avec M. de Malboorough, il n'auroit eu qu'à tenir la Dendre, pour faire faire derriere lui le Siege d'Ou-

denarde après l'occupation de Gand. Si même il avoit passé l'Escaut sans perte de tems, il pouvoit venir masquer Oudenarde de si près; que si les Ennemis après leur jonction avoient voulu avec toutes leurs forces venir empêcher qu'il n'en fît le Siége, au moins n'auroient-ils pû déboucher de cette Place pour le venir combattre, ni faire des ponts sur l'Escaut devant lui, pendant qu'il auroit tenu les bords de cette riviere.

Si M. de Vendôme eût fait ce mouvement que la connoissance du Païs lui indiquoit, il en seroit résulté un bien. Il auroit conservé la conquête de Gand & de Bruges. Il auroit pû faire faire le Siege de Menin derriere lui, sans qu'il eût été possible aux Ennemis de s'y opposer, & auroit par consequent sauvé Lille sans avoir à craindre pour Namur ou Charleroi pendant le Siége de Menin, parce que les Ennemis en s'éloignant de Gand auroient découvert Bruxelles.

Si M. de Vendôme avoit mieux connu le Païs des environs d'Oudenarde,

narde, il n'auroit pas engagé le combat avec une tête d'Infanterie & par Brigades, contre un Corps d'Infanterie, dont il ignoroit le nombre, que le Païs couvert & coupé lui cachoit entierement.

Enfin, si M. de Vendôme avoit bien connu la Flandre & le Païs fertile qui environne Lille, il n'auroit pas imaginé d'affamer les Ennemis au Siége de cette Place, en les enfermant dans ce grand cercle, dans lequel il croïoit les tenir; & il auroit jugé qu'étant inférieur par toute cette circonférence, les Ennemis la perceroient sans difficulté, par tout où ils voudroient faire un effort pour en sortir.

Si M. le Comte de la Motthe avoit connu un Païs dans lequel il commandoit depuis quinze ou seize ans, il lui auroit été bien aisé de se servir plus avantageusement qu'il n'a fait du Corps considérable qui étoit à ses ordres, pour empêcher que les Ennemis ne tirassent des convois d'Ostende pour le Siege de Lille, & il ne se seroit pas fait battre mal-à-propos à Winendal, pour ne pas

connoître un Païs, dans lequel il étoit depuis si long-tems.

En 1709. M. de Villars a tiré tous les avantages possibles de la connoissance de l'Artois, pour empêcher que les Ennemis ne pénétrassent dans cette Province, & ne portassent leur Armée du côté de la mer. Il ne peut être trop loué dans sa disposition générale pour parer à un aussi grand inconvenient; mais sa disposition particuliére pour recevoir les Ennemis à Malplaquet n'a pas été si bonne.

L'Infanterie de sa gauche le long du bois de Sars étoit trop étenduë, puisqu'elle ne pouvoit être soûtenuë d'une seconde ligne, & qu'elle pouvoit être embrassée par la droite de l'Ennemi, qui débordoit notre gauche, laquelle ne voïoit pas même la disposition que l'Ennemi faisoit pour l'attaquer, parce que ses mouvemens lui étoient cachés par les retours que formoit le bois au-dessus de l'extrêmité de notre gauche d'Infanterie de premiere ligne.

Le centre même de notre Infanterie étoit, ou trop avancé, ou

trop reculé dans la Trouée. C'est ce que les plans les plus exacts m'ont pû faire bien connoître ; & ce qui me paroît de plus certain, c'est que le parti le plus raisonnable à prendre, auroit été celui de tenir toute l'Armée en-deçà de la Trouée, dont le front auroit été occupé par plusieurs Lignes, en recourbant la droite & la gauche sur les bois de Sars & de Jansars, afin que ces deux aîles pussent plus facilement charger les Ennemis en flanc, lorsqu'ils seroient débouchés de la Trouée, pour attaquer notre front, en cas qu'ils eussent osé l'entreprendre ; ce que je ne puis croire.

Si même M. le Maréchal de Villars en arrivant le neuf au Camp de Malplaquet, avoit lui-même reconnu le Païs au-delà de la Trouée, je suis persuadé qu'il auroit dès ce même jour combattu la tête des Ennemis, qui paroissoit au-delà de la Trouée, & auroit fait un effort pour mettre son Armée en bataille, en laissant la Trouée derriere son Camp. Cette seule disposition auroit empêché les Ennemis de tenter le Siege de Mons.

* En l'année 1691. le Roi fit le Siége de Mons avant le tems de l'ouverture ordinaire des Campagnes. M. le Prince d'Orange voulut assembler une Armée assez puissante, pour faire lever le Siége; mais M. de Luxembourg, à qui le Roi avoit donné le commandement de l'Armée d'observance, sçut se placer si judicieusement devant l'Ennemi, qu'il le contraignit de voir prendre la place, sans pouvoir la sécourir.

Tous les mouvemens que M. de Luxembourg fit faire à son Armée, étoient d'une Guerre défensive judicieusement dirigée, pendant que l'Armée du Roi faisoit le Siége, & agissoit offensivement; ce qui prouve que les mouvemens pour l'offensive & la défensive peuvent être pratiqués en même tems par une Armée, quand ces mouvemens sont bien conduits. *

Dans cette même année l'on devoit ouvrir la Campagne en Piémont par le Siége de Turin, & tout étoit prêt pour cette expédition; mais les ordres de la Cour changerent sur le point de mettre ce projet

à exécution, & l'on ouvrit la Campagne par le Siége de Carmagnole, ensuite par le changement de la garnison de Cazal, & l'introduction d'une somme considérable d'Argent dans cette Place, qu'on jugeoit bien qui seroit long-tems sans communication avec l'Armée du Roi en Piémont.

L'arrivée de M. l'Electeur de Baviere avec un corps considérable de Troupes changea la constitution de la guerre en ce Païs-là. Elle devint toute offensive de la part de nos Ennemis, quoiqu'ils ne fussent supérieurs qu'en Cavalerie, & que l'Armée du Roi fût plus forte en Infanterie.

M. de Catinat prit continuellement la leçon de ses Ennemis, & ne regla ses mouvemens que sur les leurs, en quoi je ne trouve pas qu'il ait dû être approuvé; mais comme la discution de ses mouvemens sera faite ailleurs lorsque la matiere la requérera, je n'en parlerai point ici, que pour dire qu'ils auroient dû être tels, qu'au moins il auroit soûtenu, s'il s'étoit mieux conduit, la guerre qui se fait entre

Puiſſances égales, au lieu de ſe réduire lui-même à la défenſive.

Je ſçai bien qu'après la mort de M. de Louvois, arrivée au mois de Juillet 1691. les Ennemis de ce Miniſtre perſuaderent au Roi, que la guerre offenſive en Piémont étoit d'une grande dépenſe & de peu d'utilité. Je ſçai même que le Roi envoya M. Chanlay à M. de Catinat, pour être mieux informé de l'état de cette guerre, & pour concerter avec ce Général les moïens d'y ſoûtenir une défenſive, en conſervant ce que l'on avoit conquis ſur M. de Savoïe.

Mais tout ce projet pour l'avenir ne devoit pas être exécuté d'avance, & M. de Catinat étoit en état par ſes forces de ſoûtenir pour le reſte de la Campagne, une guerre de l'eſpece de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, ſans ſe commettre pour cela à un évenement malheureux par le mauvais ſuccès d'un combat qu'il pouvoit éviter, & ſoûtenir cette troiſiéme eſpéce de guerre moins fâcheuſe que la défenſive.

*Les amas prodigieux de bled qu'-

il avoit faits à Carmagnole ne pouvoient pas lui faire craindre, que son Armée pût manquer de pain en delà du Pô. L'on sçait que la fertilité du Païs ne lui devoit pas faire apréhender qu'elle pût manquer de fourages.

Il n'étoit donc question pour soûtenir la guerre avec égalité, que de sçavoir se placer avantageusement pour son Infanterie dans un Païs, où tout est posté quand on le veut.

Tous ces moïens furent négligés par M. de Catinat. Campé avantageusement auprès de Carmagnole, il prit de l'inquiétude d'une marche que l'Ennemi fit en-deçà du Pô, comme pour s'approcher de Saluffes. Il crut qu'il lui étoit capital d'y arriver avant l'Ennemi ; il s'éloigna de Carmagnole par ce mouvement, & en laissa même ensuite former le Siége par un détachement de l'Armée Ennemie, dont la plus grande partie étoit dans le même tems campée dans la plaine de Revel.

Si M. l'Electeur de Baviere après avoir pris Carmagnole étoit venu camper avec toute son Armée dans

la plaine de Scarnafis, où elle auroit eu pour sa subsistance tout ce que nous avions assemblé dans Carmagnole qui étoit immense, & qu'en même tems M. le Duc de Savoïe l'eût joint, en passant le Pô vis-à-vis de Staffarde ; il est certain que l'Armée du Roi auroit eu bien de la peine à repasser le Pô si près de l'Ennemi, auquel elle auroit prêté le flanc, & qu'elle ne se feroit pas retirée à Pignerol, sans un échec, ou tout au moins sans la perte de ses gros équipages, en cas qu'elle eût pris sa marche par la montagne.

Cet exemple prouve qu'un Général, à qui le hazard seul, ou les fautes de son Ennemi, ont acquis la supériorité, doit en profiter sans perte de tems ; sans quoi cette supériorité acquise par hazard, ou par une faute que son Ennemi aura faite, mais qui ne sera pas sans remédes, n'avance pas beaucoup les affaires de son Maître.

Car c'étoit une faute bien grande à M. l'Electeur de Baviere d'avoir marché jusqu'à la plaine de Revel, puisque ne pouvant tirer ses vivres

que de Turin, & laissant l'Armée du Roi entre Turin & lui, il se commettoit continuellement à avoir ses convois enlevés. *

L'année 1692. produisit bien des événemens, qui serviront à prouver de quelle conséquence il est d'observer avec exactitude les régles que j'ai données, pour se conduire dans les différentes espéces de Guerres.

Le Roi ouvrit la Campagne par le Siége de Namur, qu'il prit malgré les traverses de la saison pluvieuse, & malgré les efforts de M. le Prince d'Orange, qui marcha au secours de cette Place avec une puissante Armée.

M. de Luxembourg avec une Armée d'observance, fut chargé par le Roi de s'opposer à l'entrée de l'Armée de M. le Prince d'Orange dans la Mehaigne. C'étoit une opération de Guerre purement de défensive. Ce Général se conduisit avec une capacité infinie dans tous les mouvemens qu'il fut obligé de faire, pour s'opposer de près à ceux que M. le Prince d'Orange faisoit

devant lui, pour se procurer le moïen d'entrer dans la Mehaigne avec toute son Armée.

Toutes ses marches vigilantes, & mesurées avec capacité, furent si justes, qu'il fut impossible à M. le Prince d'Orange de pouvoir prendre le tems de passer la Mehaigne devant M. de Luxembourg, quoiqu'infiniment inférieur en Infanterie, laquelle paroissoit devoir faire la décision d'une affaire, où il s'agissoit de se donner par la protection de son feu, le moïen de porter sa Cavalerie de l'autre côté d'un ruisseau guéable en une infinité d'endroits, & qu'il étoit même facile à ce Prince de couvrir de ponts aux endroits qui ne l'étoient point.

Enfin M. de Luxembourg sçut si bien éviter d'engager un combat d'Infanterie, quoique M. le Prince d'Orange fît tous ses efforts pour l'y forcer, il sçut si bien profiter de sa supériorité en Cavalerie par les mouvemens qu'il fit faire, & la maniére dont il la plaça, toujours hors de portée de souffrir du feu de l'Infanterie ennemie, & cependant tou-

jours en état de s'oppoſer avec ſuccès aux efforts de l'Ennemi, qu'il parut toujours deſirer un engagement général, quoique toujours appliqué à l'éviter.

* Cet exemple fait encore ſentir, combien la ſupériorité du génie de Guerre d'un Général le met au-deſſus de celui qui lui eſt oppoſé, & qui lui eſt inférieur en vûës.

En effet dans cette occaſion M. le Prince d'Orange étoit infiniment ſupérieur en Infanterie à M. de Luxembourg; & il paroiſſoit qu'il n'étoit queſtion pour ce Prince, que de s'aſſurer le paſſage de la Mehaigne, afin de pouvoir ſous la protection de ſon feu déboucher ſa Cavalerie, & la former en dedans de cette riviére, malgré les charges de la Cavalerie de M. de Luxembourg. Cependant ce Général par ſa maniére de ſe placer, ſçut réduire ſon Ennemi à l'impoſſibilité d'engager un combat d'Infanterie, & à la triſte néceſſité d'être le témoin oculaire de la priſe de Namur.

Ainſi dans cette occaſion d'une action purement de défenſive, M.

de Luxembourg empêcha l'Ennemi de profiter de l'avantage, qu'il dévoit vrai-semblablement attendre de sa supériorité en Infanterie, qui paroissoit devoir faire la décision d'une action, dont le commencement devoit la regarder uniquement. Par ses mouvemens d'une capacité consommée ce Général se conduisit dans la défensive, comme s'il eût desiré de trouver les occasions de se porter à l'offensive, quoique son unique but fût de faire prendre paisiblement Namur au Roi. *

En cette même année 1692. se donna en Flandres le fameux combat de Stinkerque, dont le succès, quoiqu'heureux, ne laissa pas de faire blâmer M. de Luxembourg d'un peu trop de confiance.

Après la prise de Namur, ce Général n'étoit chargé que de la conservation des conquêtes, & d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne se saisit de Courtray, où M. de Luxembourg vouloit prendre ses quartiers de fourages. Pour cet effet il se tenoit toujours assez près de l'Ennemi, & se plaçoit de maniere

qu'il pût toujours le devancer de quelques marches, lorsqu'il voudroit exécuter son dessein de venir achever la Campagne entre l'Escaut & la Lys.

Tout le monde a sçu que M. de Luxembourg avoit un Espion dans la Secretairerie de M. le Prince d'Orange, & que cet Espion découvert fut forcé par M. le Prince d'Orange de mander à M. de Luxembourg, que les Ennemis devoient faire le lendemain un grand fourage de son côté. M. le Prince d'Orange vouloit par ce faux avis, que M. de Luxembourg ne prît point d'inquiétude des Troupes, qu'il pourroit par d'autres Espions, ou par ses Partis, apprendre qui marcheroient du côté de son Armée, & qu'il ne les considérât que comme une grosse escorte, commandée pour couvrir les Fourageurs.

En effet M. de Luxembourg ne fit pas beaucoup de cas des premiers avis de la marche des Ennemis, qui lui furent donnés par un Partisan qui étoit à la petite Guerre; ainsi toute l'Armée ennemie se trouva

presque entiérement sortie des défilés qui séparoient les deux Armées, & à la vûë du Camp, sans que M. de Luxembourg eût pensé à faire prendre les armes à ses Troupes.

Une Brigade d'Infanterie, qui couvroit le front de la Cavalerie de la droite, & les Dragons même de la droite, furent attaqués, & forcés d'abandonner leur Camp avant que l'Armée fût en bataille. Le désordre dans ce commencement fut fort grand à la droite. Cependant la vivacité de M. de Luxembourg, pour former un front, & pour se rétablir sur le terrain d'où l'ennemi avoit chassé cette Brigade d'Infanterie, eut un succès si heureux, qu'après un combat fort long & fort rude, dans lequel l'Ennemi perdit infiniment de monde, ce même Ennemi fut poussé jusques dans les défilés qu'il avoit passés, & contraint à une honteuse retraite.

Exemple qui justifie, que non-seulement dans une Guerre défensive, mais même dans une action purement défensive, un Général supérieur en génie, sçait si judicieu-

sement profiter des moindres fautes de son Ennemi dans sa conduite pour l'attaque, qu'il parvient souvent à changer la nature de l'action, & devient l'attaquant de celui qui étoit son agresseur dans le commencement de l'action.

Il est certain que M. le Prince d'Orange ne poussa pas avec assez de vigueur la Brigade d'Infanterie, qui couvroit la droite de Cavalerie, après qu'il lui eut fait abandonner son Camp, ni même les Dragons de la droite placés le long du ruisseau, qui fermoit la droite.

Par cette lenteur, M. de Luxembourg eut le tems de faire monter à cheval toute la Cavalerie de la droite, & de faire venir promptement de sa seconde ligne des Bataillons, qui couvrirent le front de la Cavalerie trop exposée au feu de l'Infanterie ennemie, qui avoit déposté la Brigade d'Infanterie, dont j'ai parlé. Cette Infanterie força ensuite les Ennemis à abandonner le terrain avantageux où cette Brigade étoit campée, de maniére que le combat étant devenu égal à la droite, de-

vint bientot avantageux pour les Troupes du Roi sur le front du centre.

Comme ce n'est point ici où je prétens détailler les actions particuliéres, je ne parle de celle-ci que par le rapport qu'elle a avec la matiére de ce Chapitre, & pour prouver que l'objet principal d'un Général dans quelque espéce de Guerre qu'il se trouve engagé, doit toujours être de la faire offensive, parce que c'est l'espéce qui se soûtient le plus facilement, & avec le plus d'avantage pour son Prince.

Dans cette même année 1692. M. le Maréchal de Lorges commandoit en Allemagne. Il n'étoit chargé que de conserver l'Alsace & ses Places, & de vivre autant qu'il lui seroit possible aux dépens des Ennemis.

Cette conduite à tenir étoit celle d'une Guerre défensive; mais elle ne lui lioit pas les mains pour se procurer une entiére supériorité sur ses Ennemis, sans se commettre à une action dont l'événement pût être douteux. Cependant dans le

cours

cours de cette Campagne, il laissa échaper trois occasions de changer en offensive la Guerre défensive, dont il étoit chargé.

Voici quelles furent ces trois occasions qui lui furent présentées. Après avoir ouvert la Campagne auprès de Maïence, & avoir consommé les fourages du voisinage de cette Place, notre Général étoit revenu à Altzay dans le Palatinat. Les ennemis étoient séparés en deux Corps. Celui qui étoit commandé par M. le Landgrave de Hesse étoit près de Maïence & de l'autre côté du Rhin; l'autre du côté du bas-Neckre, aussi au-delà du Rhin.

Dès que M. le Maréchal de Lorges eut quitté le voisinage de Maïence, M. le Landgrave dont le Corps de Troupes étoit d'onze à douze mille hommes, passa le Rhin à Maïence, & remontant ce Fleuve, vint attaquer les tours de Wormes, où il y avoit un Poste de deux cens hommes qui souffrirent le Canon, de sorte que ce bruit avoit averti l'Armée du Roi qui marcha au secours des Tours attaquées, & arriva

de fort bonne heure, & toute entiére, à portée du Camp de M. le Landgrave. Ce Prince s'étoit si mal placé, & son Camp étoit si peu soutenable, que l'Armée du Roi pouvoit se trouver en bataille sur une hauteur précisément sur le Camp de l'Ennemi, & accabler cette Armée ainsi campée entre la hauteur & le Rhin, sans pont sur ce fleuve pour sa retraite.

Cependant M. le Maréchal de Lorges quoique fort brave homme de sa personne, * mais d'un génie fort borné pour la Guerre, * ne voulut jamais que l'Armée encore hors de la portée de l'Ennemi, passât sur deux ou trois colonnes un petit ruisseau, qu'il falloit traverser pour se placer avant l'Ennemi sur la hauteur qui étoit sur son Camp.

Il voulut que l'Armée allât prendre la tête du ruisseau pour s'y mettre en bataille, & marcher à l'Ennemi. Ce détour consomma le reste du jour; le lendemain ne fut pas mieux emploïé, & donna le tems à M. le Landgrave de reconnoître le danger qu'il avoit couru, & de se

mettre hors de la portée de notre Armée.

Si M. le Maréchal de Lorges, quoique simplement chargé par le Roi d'une Guerre défensive en Allemagne, avoit dans cette occasion détruit le Corps commandé par M. le Landgrave, ce qu'il avoit été le maître de faire avec une supériorité, qui ne pouvoit pas le faire douter du succès, il est constant que sans péril pour les affaires du Roi, il auroit changé la constitution de la Guerre, & même que sans s'engager à entreprendre dans la suite, il auroit conservé le reste de la Campagne une supériorité agréable à son Maître.

La seconde occasion dans laquelle M. le Maréchal de Lorges manqua de se donner encore une entiére supériorité sur les Ennemis, & à faire sans se commettre changer la constitution de la Guerre défensive, fut celle-ci.

Quelque tems après les Ennemis dans le dessein de faire un pont sur le Rhin à l'Isle de Santhouen, pour passer dans le Palatinat, porterent

toute leur Armée près de l'embouchure du Neckre. M. le Maréchal de Lorges avoit détaché un petit Corps de neuf Bataillons & de quelques Escadrons, qui campoient à Altrip, pour observer les mouvemens de l'Ennemi, & sous le prétexte de la commodité des fourages, il s'étoit avec le reste de son Armée éloigné de neuf lieuës de ce Corps détaché.

Ce Corps par sa foiblesse & son éloignement, ne pouvoit empêcher que toute l'Armée ennemie ne fît un pont à la faveur d'une crûe du Rhin, & ne passât ensuite cette riviére, lorsque les eaux seroient retirées.

Je commandois ce Corps, & j'avois continuellement donné avis à notre Général de la construction de ce pont, de sa perfection, & du passage de l'Armée ennemie. Cependant je ne reçûs ordre de M. le Maréchal de Lorges, que dans le tems que la tête de l'Armée ennemie arrivoit au Landwert de Spire.

Cet ordre portoit que je me retirasse à Philisbourg ; ce que je n'au-

mois pû exécuter sans séparer l'Armée du Roi en deux, & laisser l'Ennemi maître d'entrer en Alsace, parce que le reste de l'Armée n'auroit pû m'y venir joindre. Je me mis pourtant en devoir d'exécuter ponctuellement cet ordre; mais la vivacité de l'Ennemi à entrer dans le Landwert de Spire, me força à me poster sur le bord d'une branche du Spireback, que je disputai assez de tems à l'Ennemi pour pouvoir être soûtenu avant que d'être forcé; ce qui me réussit après un long combat.

Notre Armée entiére eut donc le tems d'arriver au Spireback, & de se former devant ce ruisseau. Toute celle des Ennemis étoit entrée dans le Landwert, d'où elle ne pouvoit ressortir que par deux portes.

Tout le monde sçait comme les Landwerts sont faits. Pour combattre l'Ennemi avec un succès indubitable, il ne falloit que de l'attention sur un mouvement qu'il ne pouvoit dérober à la vûë, & se préparer des passages sur le ruisseau, dont nous étions les maîtres. Cependant quelques remontrances que

l'on pût faire à M. le Maréchal de Lorges, il laissa tranquillement ressortir cette Armée du Landweit par la même porte qu'elle y étoit entrée.

Ainsi dans cette seconde occasion, ce Général négligea encore de faire changer la constitution de la Guerre, sans pourtant se commettre à une action douteuse, & il s'attacha scrupuleusement à une défensive trop restrainte, pour profiter des fautes de son Ennemi.

La troisiéme occasion de cette Campagne dans laquelle M. le Maréchal de Lorges ne voulut pas se donner la supériorité sur les Ennemis, & de bons quartiers d'hyver à son Armée aux dépens des Ennemis du Roi, fut telle. Sur la fin de la Campagne, l'Armée du Roi alla vivre dans la plaine d'Ethelingen, après avoir obligé l'Armée ennemie à quitter Hagenback où elle avoit fait un pont sur le Rhin.

L'Armée du Roi s'avança ensuite à Phortzheim sur Lentz. M. le Maréchal de Lorges apprit que M. l'Administrateur de Wirtemberg étoit campé auprès d'Entzwahingen.

avec un Corps de quatre mille chevaux. Il marcha à ce Corps, le battit, & prit M. l'Administrateur. Il étoit aisé après cela d'établir l'Armée dans le Duché de Wirtemberg & tout le long du Neckre.

Notre Général aima mieux abandonner tout ce païs, & marcher avec toute l'Armée au secours du Château d'Eberbourg, assiegé par M. le Landgrave, que de remettre encore une fois toute la Guerre d'Allemagne au-delà du Rhin, & la faire ainsi aux dépens de l'Empire.

Ces trois exemples cités sur le sujet des maximes pour la Guerre défensive, feront suffisamment connoître, que quand un Général d'un génie tel qu'il le doit avoir, pour pouvoir être porté au commandement des Armées, sçait se prévaloir des fautes de son adversaire, sans pourtant rien hazarder, il lui est souvent facile de faire changer la constitution d'une Guerre défensive, & par-là de la rendre plus avantageuse à son Prince, & même de moindre dépense.

Après la mort de M. de Louvois

arrivée pendant la Campagne de 1691. la Guerre changea absolument de face en Piémont, & le Roi résolut pour la Campagne suivante de ne faire de cè côté-là qu'une Guerre défensive, dont l'objet ne fut que de soûtenir Pignerol, Suze, Nice, & la Savoïe.

Ce systême de guerre proposé par des gens qui ne connoissoient pas la constitution du païs, fut cependant approuvé; & M. de Catinat qui commandoit en Piémont, fut chargé de l'exécution de cette défense, pour laquelle on lui donna 100. Bataillons & 40. Escadrons.

M. de Catinat plaça sa Cavalerie au Camp du Sablon près du Rhosne pour la commodité de sa subsistance, & toute son Infanterie en plusieurs Corps, comme il le jugea à propos pour soûtenir sa défensive.

Cependant M. de Savoïe supérieur en Cavalerie, mais fort inférieur en Infanterie, malgré cette disposition ne laissa pas de pénétrer par le Quiéras jusqu'à Ambrun, où il conduisit du canon, en fit le Siége, & prit cette Ville derriére M. de Catinat.

Catinat. Il feroit même defcendu jufques dans la plaine du Dauphiné, fans la petite vérole dont il fut furpris à Ambrun, & dont il fut fort mal.

Il eft certain que fi l'on avoit donné à M. de Catinat un équipage de vivres propre à conduire le pain à l'Armée dans la plaine de Piémont, & des chevaux d'Artillerie pour un équipage de Campagne, l'on auroit ôté à M. de Savoïe toutes fes vûës pour entreprendre; parce qu'il auroit toujours craint que l'Armée du Roi ne rentrât en Piémont, ce qu'il vouloit abfolument éviter. Mais quand ce Prince vit par la maniére dont on avoit compofé l'Armée du Roi, qu'il n'avoit plus à craindre qu'elle pût entrer dans la plaine, par l'impoffibilité où elle auroit été d'y fubfifter, dès qu'elle auroit été hors de portée d'aller prendre elle-même fon pain dans Pignerol, il fe réfolut à l'offenfive, quoique fort inférieur en Infanterie, dans un païs de montagnes, où elle femble devoir feule affûrer toutes les opérations de guerre.

La premiere faute faite sur cette défensive mal réglée, regarde entiérement la Cour. Elle devoit supputer les dépenses à faire pour la soûtenir, & elle auroit trouvé que les réparations des voitures pour les vivres & pour l'Artillerie, dont tous les chariots étoient restés dans Pignerol à la fin de la Campagne précédente, & l'entretien des équipages, auroit été bien au-dessous de celles de la quantité d'Infanterie que l'on donnoit à M. de Catinat, dont même la présence ailleurs auroit été plus utile au service du Roi; & on auroit ainsi préferé une offensive, qui auroit eu tout au moins les apparences d'une Guerre entre Puissances égales, à une défensive aussi restrainte que celle qu'il fut résolu que l'on feroit.

La seconde faute regarde M. de Catinat. Ce Général qui connoissoit, & la plaine de Piémont, & ce vaste ceintre des Alpes, depuis Nice jusqu'au Lac de Genéve, devoit sçavoir, comme je l'ai dit ailleurs, que la plaine de Piémont étoit un centre, qui portoit également sur

toute cette circonférence, & qu'ainsi il feroit néceſſairement le plus foible partout, dès qu'il ſépareroit ſon Infanterie, comme il le fit par ſa diſpoſition.

Je ſçai qu'il craignit en ne gardant pas avec de l'Infanterie tous les principaux côtés, & même les War, que la Cavalerie ennemie fort ſupérieure à la ſienne, ne pénétrât ou en Provence, ou en Dauphiné, & ne fît de grands déſordres dans ces Provinces. Mais il me paroît que cette crainte étoit mal fondée par deux raiſons.

La premiere eſt que ſi cette Cavalerie ennemie avoit paſſé les Alpes ſans oppoſition, il auroit au moins été bien facile de la détruire à ſon retour, en plaçant à propos de l'Infanterie dans les cols, & les lieux ſerrés, où elle auroit voulu paſſer.

La ſeconde, eſt qu'en ce cas-là M. de Catinat n'auroit eu qu'à entrer lui-même dans la plaine de Piémont avec toutes ſes forces, & marcher à M. de Savoïe, qu'il auroit vrai-ſemblablement trouvé poſté avec ſon Infanterie à l'entrée de la

vallée, où il auroit voulu recevoir sa Cavalerie à son retour, & par la grande supériorité d'Infanterie du Roi, il auroit aisément détruit celle de M. de Savoïe.

Ainsi donc M. de Catinat avoit fait une fort mauvaise disposition. Il avoit séparé son Infanterie en trop de Corps, qui se sont toujours trouvés inférieurs à celui que l'Ennemi portoit en avant, & dont il mesuroit la force sur celui qui pouvoit lui être opposé. Il avoit trop éloigné sa Cavalerie pour en pouvoir faire aucun usage, pas même faire appréhender à M. de Savoïe qu'elle pût faire une course dans la plaine éloignée des lieux, où la Cavalerie de ce Prince la pût troubler dans son expédition ; de maniére que M. de Catinat avec un Corps de Troupes plus puissant au double que celui de M. de Savoïe, ne parut jamais que foible devant ce Prince, qui pendant toute la Campagne, éxécuta tout ce qu'il voulut entreprendre.

Exémple qui fait connoître, qu'une défensive par choix doit être

mieux dirigée que celle-là ne le fut, & qu'il n'est jamais prudent à un Général de prendre ce parti si absolument, qu'il s'ôte tous les moïens de profiter des mouvemens hazardeux qu'un Ennemi qui veut entreprendre, est quelquefois forcé de faire, & que la disposition pour la défensive doit toujours être telle, que l'on puisse, si l'on en trouve l'occasion favorable, faire changer la constitution de cette espéce de Guerre.

En l'année 1693. il parut que le projet de la Campagne étoit d'une puissante offensive en Flandres, & d'une exacte défensive en Allemagne & en Italie.

On assembla donc deux grandes Armées en Flandres. Le Roi se mit à la tête de celle qui marcha jusqu'à Gemblours, & M. de Luxembourg fut choisi pour commander celle qui étoit assemblée à Geury près de Mons.

Le projet étoit d'aller avec les deux Armées accabler M. le Prince d'Orange, & toutes les forces de la Ligue, dans le Camp de Park près

de Louvain. Toutes les mesures pour rendre cette grande entreprise sûre dans son exécution, avoient précédemment été très-judicieusement concertées par M. de Luxembourg, chargé de la principale partie de l'affaire. Elles étoient même sur le point d'être exécutées, lorsque tout-à-coup par des raisons que tout le monde a sçûës, mais qui ne sont point du sujet que je traite, ce projet d'offensive en Flandres fut changé en celui d'une défensive; & au contraire l'offensive fut résoluë en Allemagne au lieu de la défensive.

On ôta à M. de Luxembourg les meilleures Troupes de son Armée, ausquelles on substitua la plus chétive Infanterie de l'Armée du Roi, & l'on forma des Troupes ôtées à M. de Luxembourg & de l'Armée du Roi, une Armée qui marcha en Allemagne sous le commandement de M. le Dauphin.

Ce changement imprévû, & sans aucune bonne raison, fit reprendre cœur à M. le Prince d'Orange, qui s'étoit vû à la veille d'être accablé

sans ressource, & fit penser à ce Prince qu'il pourroit après la séparation des deux Armées du Roi, se montrer devant M. de Luxembourg, qui sçut pourtant le contenir dans son Camp de Park par celui de Meldert qu'il prit à propos.

Ainsi M. de Luxembourg malgré la diminution de son Armée & son changement dans la qualité des Troupes, ne laissa pas de paroître encore agir avec supériorité sur les Ennemis, par les ressources que son génie de guerre lui fournit. La suite de la Campagne le justifie encore mieux ; mais avant que d'en faire le détail, par rapport à la matiére de ce Chapitre, je crois devoir faire un plan général de l'état de nos Ennemis en Flandres dans le tems de l'ouverture de la Campagne.

Les Espagnols ne pouvoient plus s'approcher de nos frontiéres de Champagne que par Charleroi sur la Sambre. Nos Ennemis étoient maîtres de Liége sur la Meuse, dont la conservation leur étoit capitale. Ils en avoient racommodé la Citadelle, qu'il avoient même couverte

d'un Camp retranché capable de contenir une Armée.

Nos Armées qui s'étoient comme jointes auprès de Gemblours leur donnoient donc de justes sujets d'appréhension pour Charleroi & Liége d'un côté, & pour leur Armée, & Louvain de l'autre. S'ils avoient perdu Liége, ils perdoient la Ville d'où ils tiroient la plus grande partie de leurs armes pour nous faire la guerre; nous nous trouvions après cela sur Mastrick, & par conséquent nous ne leur laissions plus de communication avec l'Allemagne que par le bas-Rhin & la basse-Meuse. S'ils avoient été battus dans leur Camp de Park, Louvain, Malines, Anvers, & Bruxelles n'auroient pû être soûtenus, & la Flandre entiére auroit couru grand risque.

Dans cet état M. le Prince d'Orange, qui voïoit également la ruine de son parti dans l'une des deux pertes de Liége, ou de Louvain dans un commencement de Campagne, mais pourtant avec cette différence, que la perte de Liége ne

ne seroit pas fait d'abord sentir avec tant d'éclat que celle de Louvain, & qui d'ailleurs par la jonction de nos deux Armées à Gemblours n'ôsoit se commettre au sort d'une Bataille, dont la perte auroit entraîné celle de toute la Ligue; M. le Prince d'Orange, dis-je, prit donc le parti de séparer ses forces.

Il se plaça, comme je l'ai dit, à Park, avec la plus grande partie de son Armée, & mit dans le Camp retranché de Liége un Corps considérable d'Infanterie & de Cavalerie, qu'il crut capable de résister assez de tems à nos efforts en cas que nous l'eussions attaqué, pour avoir le tems de porter un nouveau secours aux Troupes attaquées, faisant marcher ce secours à couvert du Demer, & l'introduisant dans le Camp retranché par l'autre côté de la Meuse.

Ce parti de soûtenir Liége de cette maniére avoit un grand inconvénient, comme je le ferai voir lorsque je parlerai de la Bataille de Neerwinde; c'est que pour faire marcher sûrement ce Corps déta-

ché, il falloit que le Prince d'Orange s'avançât lui même avec toute son Armée à portée de protéger cette marche; ainsi il s'éloignoit de Louvain & de la Flandre, à quoi les Espagnols ne vouloient absolument point consentir.

Aussi ce Prince ne faisoit-il entrevoir la possibilité de porter ce secours au Camp retranché de Liége, que pour faire sentir à M. de Luxembourg que cette entreprise lui seroit difficile à exécuter.

Voilà quelle étoit la disposition de nos Ennemis; & pour ne pas répéter ce que j'ai dit de la nôtre, je dirai seulement que cette disposition devoit bien plûtôt favoriser l'exécution du projet de M. de Luxembourg, que de le faire abandonner.

Je m'arrêterai donc uniquement à mon sujet, qui est celui de la Guerre défensive, & ferai voir que M. de Luxembourg par sa seule supériorité de génie de guerre sur M. le Prince d'Orange, sçut malgré l'abandon de son projet, se continuer dans la représentation de maître de la Campagne, pendant le

cours de laquelle il battit à Neerwinde l'Armée de M. le Prince d'Orange ; & prit Charleroi à la fin de la Campagne ; & qu'ainsi, quoiqu'après le départ du Roi, il ne fût plus chargé que d'une Guerre défensive, ou tout au plus de la Guerre qui se fait entre Puissances égales, ce sçavant Capitaine ne laissa pas de prendre sur son adversaire les tems heureux, qui lui procurérent des avantages considérables.

Voici quels furent les mouvemens judicieux de M. de Luxembourg pour parvenir à changer la constitution de la Guerre. Aussi-tôt après le départ du Roi, il prit le Camp de Meldert, séparé de celui des ennemis à Parck par les bois de Meerdal.

Par cette situation il avoit l'Armée de M. le Prince d'Orange en tête, & les Troupes qui étoient dans Liége derriere lui ; de maniére que ces Troupes n'osoient pas quitter ce Camp retranché, pour venir joindre M. le Prince d'Orange, en se couvrant du Demer dans leur marche, & cela par deux raisons ;

l'une qu'elles ne pouvoient quitter Liége, sans nous laisser la possibilité de nous en empârer, avant que M. le Prince d'Orange eût pû troubler l'exécution de cette entreprise, qui étoit capitale pour les Hollandois; l'autre que ces Troupes pouvòient courir un grand risque dans leur marche derriere le Demer, dont M. de Luxembourg étoit fort proche.

M. le Prince d'Orange lui-même n'osoit quitter le Camp de Parck pour favoriser cette jonction, parce que par ce mouvement il découvroit Louvain. Ainsi tant qu'il fut possible à M. de Luxembourg de subsister dans son Camp de Meldert, il se trouva par ce poste supérieur & maître de la Campagne, quoique son Armée fût très-inférieure aux forces de M. le Prince d'Orange, s'il avoit pû les rassembler.

Quoique M. de Luxembourg fût par cette seule situation parvenu à changer la constitution de la Guerre défensive, en celle qui se fait entre Puissances égales, ce beau début ne le satisfaisoit point encore, & voici ce qu'il fit pour parvenir à

devenir l'offenſeur, pour combattre ſon Ennemi avec tous les avantages qu'un génie ſupérieur ſçait ſe donner, pour ſe procurer un ſuccès heureux.

Il ne jugea pas qu'il dût entreprendre de combattre M. le Prince d'Orange, qu'il n'eût encore diminué ſes forces déja ſeparées. De la maniére dont ce Prince étoit placé à Parck, M. de Luxembourg ne pouvoit pas entreprendre ni ſur les convois, ni ſur les fourages de l'Ennemi; Il fallut donc pour parvenir à ſon deſſein de combattre avec avantage, trouver dans la fertilité de ſon imagination un avantage ſur ſon Ennemi plus décidé, que celui de lui enlever un convoi, ou battre un grand fourage.

Pour cela il jugea qu'il falloit donner des inquiétudes à M. le Prince d'Orange pour le Camp retranché de Liége. Il fit raprocher de Namur & de lui le Marquis d'Harcourt, qui avec un petit Corps de Cavalerie couvroit le païs de Luxembourg & la baſſe-Meuſe; il fit remuer dans Namur beaucoup de

canon, de munitions de guerre, ou d'outils, & fit cuire beaucoup de pain dans cette Place; Après quoi il quitta le Camp de Meldert, & vint avec toute son Armée à portée de Liége, dont il alla reconnoître les retranchemens, & fit même faire une grande quantité de fascines, comme s'il avoit voulu s'en servir à l'attaque des retranchemens.

M. le Prince d'Orange à qui tous les mouvemens qui se faisoient dans Namur étoient connus, crut qu'effectivement M. de Luxembourg vouloit attaquer le Camp retranché de Liége. Il quitta son Camp de Parck, pour suivre M. de Luxembourg de loin, & se mettre à portée de faire encore entrer dans le Camp de Liége autant de Troupes qu'il y en avoit, en faisant marcher ce Corps à couvert du Demer.

M. de Luxembourg informé de la marche de l'Ennemi, pour s'approcher de lui & de son détachement pour Liége, régla ses mouvemens devant cette Place, de maniére qu'il pût être sûr de l'affoiblissement de l'Armée de M. le Prince d'Oran-

ge, avant que de mettre son dessein de combattre à exécution.

M. le Prince d'Orange qui se tenoit fort supérieur en Troupes à M. de Luxembourg, content d'avoir fait entrer de nouvelles Troupes dans le Camp retranché de Liége, se tenoit avec tout le reste de son Armée, sa droite à la Getthe, sa gauche à Roms-dorph, le long du ruisseau de Landen, le village de Néerwinden à sa tête. Il détacha même encore M. le Duc de Wirtemberg avec un Corps de dix ou douze mille hommes, pour aller forcer nos lignes de Courtrai, & faire contribuer nos Chatellenies, parce qu'il ne croïoit pas que M. de Luxembourg pût le venir attaquer dans le poste qu'il s'étoit choisi.

M. de Luxembourg content des mouvemens que M. le Prince d'Orange venoit de faire, par la présomption que lui donnoit sa supériorité en Troupes, ne songea qu'à rassurer encore mieux M. le Prince d'Orange dans son Camp de Néerwinde, où il se croïoit en sûreté,

& où M. de Luxembourg avoit pourtant résolu de l'aller combattre.

Il feignit pour cet effet d'avoir conçû une inquiétude extrême pour nos Chatellenies de Flandres, & fit marcher à midi toute la seconde ligne, avec des ordres publics de faire toute la diligence possible pour secourir nos Chatellenies, & des ordres secrets aux Troupes détachées de faire halte en un lieu marqué ; & dès que la nuit fut venuë, il marcha à l'Ennemi avec tout le reste de l'Armée. Il le trouva tranquille dans son Camp, parce qu'il croïoit M. de Luxembourg occupé à son entreprise de Liége, & affoibli même d'une partie de son Armée, qu'il avoit eu avis qui marchoit vers la Flandre.

Un orage terrible survenu dans le moment que l'Armée se mettoit en marche, l'appesantit si fort, qu'elle ne put arriver assez tôt pour combattre ce même jour ; il fallut attendre au lendemain, que la bataille se donna avec le succès glorieux, dont je parlerai ailleurs.

Ce récit n'a été détaillé avec tou-

tes

tes ses circonstances, que pour rendre sensible ce que j'ai avancé dans mes Mémoires sur la Guerre, lorsque j'ai dit, que la conduite d'une Guerre défensive entre Puissances égales, résidoit toute entiére dans l'esprit & la capacité du Général qui en étoit chargé, dont la supériorité de génie sur son adversaire s'étoit souvent trouvé seule capable de faire changer la constitution de cette espéce de Guerre toujours désagréable à soûtenir.

Car enfin qu'est-il de plus vrai, que si M. de Luxembourg avoit été de ces génies de guerre ordinaires, & qu'il n'eût pas été plus habile que M. le Prince d'Orange, la Campagne de Flandres auroit été aussi desagréable pour le Roi, que le fut celle d'Allemagne, comme nous le dirons en son lieu.

Le gain de la bataille de Néerwinde fut si effectif, qu'il procura la supériorité entiére à l'Armée du Roi pour le reste de la Campagne; de maniére qu'à la fin de Septembre elle forma le Siége de Charleroi, prit cette Place, après quoi elle alla

encore empêcher M. le Prince d'Orange de s'emparer de Courtrai, & vécut enfin aux dépens des Ennemis jusqu'au tems des quartiers d'hiver. Voici quelles furent les fautes qui firent perdre à M. le Prince d'Orange sa supériorité véritable.

La premiere fut, après le départ du Roi pour son retour, & celui de M. le Dauphin avec son Armée pour l'Allemagne, de n'être pas sorti de son Camp de Parck, & de n'avoir pas empêché M. de Luxembourg de prendre celui de Meldert. Cette négligence fut cause qu'il ne put sortir de son Camp de Parck, tant que M. de Luxembourg fut à Meldert, & qu'il ne put aussi se faire joindre par les Troupes qui étoient à Liége, crainte que notre Général ne s'emparât de cette Ville, s'il la laissoit sans une puissante protection. Ainsi il manqua l'occasion de se donner sur M. de Luxembourg la supériorité qu'il auroit euë, s'ils avoient été ensemble.

La seconde, fut celle d'avoir pris toutes les démonstrations de M. de Luxembourg sur Liége pour un des-

sein certain, & de s'être déplacé avant que ce Général eût effectivement formé l'attaque de Liége.

La troisiéme, d'avoir trop promptement détaché M. de Wirtemberg pour aller en Flandres, dans la supposition qu'il auroit le tems d'exécuter cette entreprise pendant que M. de Luxembourg seroit occupé à Liége.

La quatriéme qui mit M. de Luxembourg en état de profiter des trois premieres, fut celle de s'être tenu à portée d'une action générale, après s'être affoibli par les détachemens pour Liége, & pour la Flandre.

La cinquiéme, sans laquelle M. de Luxembourg n'auroit encore que foiblement réussi dans son dessein de changer la constitution de la Guerre; & n'auroit pû parvenir tout au plus même qu'à faire une Guerre égale, & sans avantage le reste de la Campagne, fut celle de croire qu'aïant eu le tems de retrancher le front de son Camp, dont les aîles étoient couvertes par la Getthe & le ruisseau de Landen, M. de Lu-

xembourg dont l'Infanterie n'avoit pû arriver que la nuit, quoiqu'il fût arrivé avec sa Cavalerie à deux heures après midi à vûë du Camp ennemi, se désisteroit du desir de le combattre ; lorsque le lendemain matin il verroit le front du Camp retranché, comme il le fut pendant la nuit.

Si même M. le Prince d'Orange sans prendre trop de confiance dans la bonté apparente de son poste, eût voulu éviter une action décisive dans une conjoncture, où les détachemens qu'il avoit faits la lui devoient prudemment faire éviter, & s'il se fût servi du tems de la nuit pour faire passer la Getthe à son Armée, & mettre cette riviére devant lui, il est certain que tous les mouvemens d'habile & de grand Capitaine que M. de Luxembourg avoit faits, pour combattre M. le Prince d'Orange avec avantage, ne lui auroient été d'aucun profit pour changer la constitution de la Guerre, & se donner la supériorité sur son Ennemi par des mouvemens, qui n'auroient rien décidé sans

combat, parce que M. le Prince d'Orange en se couvrant de la Getthe & évitant de combattre, se procuroit le moïen infaillible de rejoindre toutes ses forces, & de se conserver par-là la supériorité sur M. de Luxembourg.

Exemple qui justifie, combien facilement une premiere faute faite devant un Général d'un génie supérieur, conduit aisément à toutes les autres, & jusqu'à celle qui décide de la constitution d'une Guerre.

J'ai dit ci-dessus, que le premier projet pour la Campagne d'Allemagne avoit été d'y demeurer sur la défensive, & que celui même des Ennemis étoit de ne rien entreprendre de ce côté-là, parce qu'ils vouloient agir avec supériorité en Hongrie & en Piémont, à quoi ils étoient conviés par ce qui s'étoit passé l'année précédente en ce païs-là.

Mais M. le Dauphin aïant marché en Allemagne avec son Armée, & y aïant joint celle que commandoit M. le Maréchal de Lorges, pour agir conjointement contre l'Armée de l'Empire commandée

par M. le Prince de Baden, ce Prince qui vit fondre sur lui une Armée fort supérieure à la sienne, ne songea qu'à se placer de maniére à pouvoir seulement garder l'Allemagne au-delà du Neckre, & abandonna tout le Païs entre le Rhin & le Neckre, comptant que c'en seroit assez dans l'état où il se trouvoit, s'il pouvoit empêcher que nous ne pénétrassions plus avant, & espérant que la supériorité de M. le Prince d'Orange en Flandres, ou l'offensive que M. de Savoïe avoit résolu de faire contre nous, le débarrasseroit de nos grandes forces en Allemagne, pour marcher au secours de Pignerol, ou de la Flandre, & qu'ainsi nous ne pourrions pas prendre des quartiers d'hiver dans l'Empire.

Pour cet effet M. de Baden fortifia un Camp pour toute son Armée sur la hauteur qui tombe sur Heilbron, où il avoit jetté un corps d'Infanterie. Ce Camp étoit inattaquable du côté de Lauffen; il étoit bon du côté de Heilbron, parce qu'il ne pouvoit être abordé qu'après s'être rendu maître de cette Ville; mais il n'é-

n'étoit point soûtenable si l'Armée du Roi avoit passé le Neckre à Neckersulm & à Wimphen, & qu'elle eût tourné ce Camp.

Ce fut ce que l'on négligea de faire. On le tâta du côté de Lauffen où il n'étoit point attaquable ; on s'amusa à courir & à piller le Wirtemberg, que M. le Prince de Baden abandonnoit ; & après avoir inutilement fatigué l'Armée pendant quelque tems, & fait beaucoup de desordre dans le Wirtemberg, on se retira, parce que comme M. de Baden l'avoit sagement prévû, le Siege de Pignerol que M. de Savoïe commençoit à former, obligea le Roi à faire détacher de son Armée d'Allemagne beaucoup de Cavalerie, afin de mettre M. de Catinat en état de secourir cette Place, & de combattre M. de Savoïe, en cas que ce Prince s'opiniâtrât au dessein de ce Siege.

Cet exemple de la judicieuse défensive de M. le Prince de Baden en Allemagne, servira à faire connoître, que cette espece de guerre peut se soûtenir sans desavantage marqué,

quand on peut réduire l'agreſſeur à un point d'attaque préalable à aucune autre entrepriſe, & que dans un commencement de cette opération, on ne regarde pas comme un objet eſſentiel de ſon projet de défenſive de s'oppoſer à un Ennemi, qui attaque avec grande ſupériorité, & qu'on ne s'attache qu'à le réduire à ce point d'attaque préalable à toute autre opération.

Il eſt certain que M. le Prince de Baden dans cette eſpece de guerre avoit judicieuſement penſé, d'abandonner de ſon bon gré tout le Païs entre le Rhin & le Neckre, parce qu'il n'auroit pû tenter de le ſoûtenir par partie, ſans expoſer auſſi quelques parties de ſon Armée fort inférieure à la nôtre, & que ſes moindres pertes auroient été fort conſidérables pour lui dans l'état où il ſe trouvoit, & auroient abſolument décidé de notre ſupériorité, dans un tems où il lui étoit d'une conſéquence infinie de ſe maintenir dans une eſpece d'égalité, par le choix d'un bon poſte.

Par les raiſons contraires, il eſt auſſi

aussi certain que l'agresseur ne doit jamais se négliger, sur les attentions à avoir pour décider de la supériorité. Si donc M. le Maréchal de Lorges avoit été actif, s'il n'avoit pas perdu inutilement des jours qui consommoient le pain qu'il ne tiroit que de Philisbourg & du Fort-Loüis, s'il s'étoit précédemment informé avec exactitude de la nature du poste, que M. le Prince de Baden avoit pris sur la hauteur de Heilbron, il auroit sçû que ce poste n'étoit point attaquable du côté de Lauffen, & il n'y auroit point porté inutilement l'Armée.

Il auroit sçû que ne pouvant point attaquer Heilbron, le Neckre entre deux, & soûtenu de l'Armée Ennemie, il falloit passer cette riviere à Nekersulm ou à Wimphen, pour pouvoir agir avec succès contre cette Ville, où étoient tous les vivres pour l'Armée de M. de Baden. Et s'il avoit passé le Neckre, il auroit aisément vû que le poste de M. le Prince de Baden ne valoit rien par derriere, & il auroit forcé ce Prince à abandonner Heilbron, &

à s'aller mettre en sûreté derriere le Koker.

Il étoit même impossible à M. de Baden de s'opposer au passage du Nekre par deux raisons. La premiere, c'est qu'il étoit trop éloigné pour le pouvoir faire, sans se déposter de la hauteur où étoit son Camp.

La seconde, c'est que par la nature du terrain, les Troupes auroient souffert une perte considérable par le feu de l'Armée du Roi, parce que de ce côté-ci du Nekre, le terrain de la Campagne est plus élevé que de l'autre, & qu'ainsi l'Artillerie de l'Armée du Roi auroit eu un grand avantage sur la sienne.

De ce récit il faut conclure, que M. le Maréchal de Lorges a fort mal conduit une guerre offensive, & que M. le Prince de Baden s'est fort bien conduit pour la défensive, & a tiré un parti avantageux d'un poste, qui n'avoit pourtant qu'une apparence de sûreté, sans être effectivement de la nature de ceux qui sont assez bons, pour y oser tenir contre une Armée supérieure, parce qu'ils ne peuvent être tournés, &

qu'il faut les attaquer par une tête qu'on a eu le tems d'accommoder.

La guerre qui se fit en Piémont cette même Campagne 1693. me fournira plusieurs réflexions, tant sur la défensive mal réglée, que sur une offensive heureuse, qui n'a pourtant point été suivie d'un succès avantageux.

La Cour avoit resolu de ne faire contre M. de Savoïe qu'une guerre défensive. Je l'ai dit ailleurs ; mais M. de Catinat qui l'année précedente s'étoit mal trouvé de la disposition dans laquelle il s'étoit mis, y voulut changer quelque chose, parce qu'il crut que M. de Savoïe se feroit pour l'offensive un objet different de celui qui lui avoit fait porter ses vûës sur le Dauphiné, en laissant nos Places de la tête derriere lui.

Voici quelle fut la disposition de M. de Catinat pour son Infanterie. Il en mit considérablement dans Pignerol, forma un Camp sur la hauteur de Rochecostel, plaça quelques Bataillons dans le Pragelas, dans les passages du Dauphiné & de la Vallée de Barcelonette, & sur le War ; sa Cavalerie resta au Camp du Sablon.

Ce Général crut par cette disposition, qu'en montrant à M. de Savoïe ce grand Corps d'Infanterie, ce Prince n'abandonneroit pas la plaine de Piémont & Turin, pour s'attacher au Siege de Cazal ou de Nice ; que la vûë seule de cette Infanterie suffiroit pour empêcher M. de Savoïe de penser à entreprendre sur Pignerol, ou sur Suze, & qu'ainsi la défensive alloit être fort sûre & même fort tranquile.

Cette disposition générale auroit été bonne, si M. de Catinat y avoit ajoûté une autre disposition particuliere, sans laquelle la générale ne pouvoit réussir.

Pour empêcher que le Siege de Pignerol ne pût être formé par M. de Savoïe, il falloit empêcher qu'il ne prît le Fort de sainte Brigitte, qui étoit au-dessus de la Citadelle de Pignerol, & que ce Prince ne dépostât ce corps d'Infanterie qui étoit campé sur Rochecostel.

Pour que M. de Savoïe ne pût pas former le Siege de sainte Brigitte, il falloit faire un Camp rétranché depuis ce fort jusqu'à la Citadelle ;

& pour empêcher qu'il ne dépostât l'Infanterie qui étoit sur Rochecostel, il falloit que ce Camp pût communiquer avec Pignerol, & ne point souffrir que M. de Savoïe se saisît de l'Abbaïe de saint Pierre & des derrieres de Rochecostel.

Car pourquoi craindre que M. de Savoïe ne portât toute son Infanterie dans le Pragelas par la Vallée de saint Martin? Qu'est-ce qu'elle y auroit fait? Elle y auroit tout au plus brûlé quelques Villages de nulle importance, & auroit eu bien de la peine à y vivre quelques jours. Toute cette expédition même ne produisoit rien contre Pignerol, ni contre Briançon & Suze, que M. de Catinat protegeoit du Mont Genevre.

Il falloit encore ajoûter à cette disposition particuliere une chose essentielle, principalement dans un Païs comme celui-là; c'étoit de charger de l'exécution des mouvemens à faire faire à cette Infanterie, & du commandement de Pignerol, des gens qui en fussent capables; & c'est ce que l'on ne fit pas.

M. de Savoïe s'étant donc approché de Pignerol avec toute son Armée, connut aisément les défauts de notre disposition, & en profita sans perdre de tems. Il assiegea le Fort de sainte Brigitte, & le prit; déposta sans peine notre Infanterie de la hauteur de Rochecostel; la suivit jusqu'au Mont Genévre; bombarda Pignerol, & ensuite songea à en faire le Siége dans les formes.

Voilà quels furent les effets de notre mauvaise disposition, qui auroit même été plus funeste, si le Roi n'avoit fait marcher avec diligence un corps considérable de Cavalerie de son Armée d'Allemagne, qui mit M. de Catinat en état d'entrer dans la plaine de Piémont par la Vallée de Suze, & de combattre M. de Savoïe.

Ce Prince de son côté rempli de la présomption que ces premiers succès lui avoient donnés, & se confiant trop en la bonté de sa Cavalerie Allemande, laissa déboucher M. de Catinat de la Vallée de Suze, sans venir avec son Armée au-devant de lui. Il ne vouloit point abandonner son dessein sur Pigne-

rol ; quoique la tranchée ne fût point encore ouverte ; & il crut que s'il battoit l'Armée du Roi près de Pignerol, non-seulement le Siége lui en deviendroit plus facile, mais qu'il détruiroit absolument l'Armée battuë avant qu'elle eût pû se mettre en sûreté derriere Suze, où il ne comptoit pas même qu'elle osât s'arrêter.

Ainsi il se persuada que pourvû qu'il battît l'Armée de M. de Catinat, qui étoit entre la sienne & Turin, non-seulement il prendroit aisément Pignerol, (conquête qu'il regardoit dans ce tems-là comme le moindre objet de son projet d'offensive après les premiers succès de sa Campagne,) mais reprendroit Suze, la Savoïe, & porteroit même la guerre de cette Campagne par tout le Dauphiné & jusqu'aux portes de Lyon.

Après ce récit général de la guerre de Piémont pendant cette Campagne, il faut en faire un détail plus exact, afin de faire mieux connoître toutes les fautes qui y ont été faites, contre les regles des deux guerres défensive & offensive.

Lorsque dans mes Mémoires j'ai parlé de la guerre défensive, j'y ai donné des regles pour la soûtenir différemment, suivant la differente constitution des Païs.

Comme ces regles sont générales, & qu'ici je réflechis sur cette matiere par les occasions que m'en donne la guerre de Piémont, je vais entrer dans un détail exact & précis de l'état où étoient les affaires du Roi de ce côté-là, pour rendre mes réflexions plus sensibles, & pour les appuïer par des raisons solides.

Le Roi étoit le Maître de la Savoïe & du Comté de Nice ; il avoit une bonne Garnison dans Cazal, & possedoit Suze au pied du Mont Cénis, & Pignerol au bout de la Vallée de Pragelas, à l'entrée de la plaine de Piémont. Il falloit donc se donner une situation de défensive, qui en protégeant les Places au-de là des Monts, garantît en même tems la Provence & le bas Dauphiné des courses des Ennemis. Car on ne pouvoit raisonnablement craindre aucune entreprise de ce côté-là de la part des Ennemis, dont la réus-

site les pût mettre en état de se procurer un établissement solide en-deçà les Alpes. Le Roi avoit dans Pignerol & en arriere au-delà des Alpes une puissante artillerie de Siége; & toutes les charettes tant pour le service de l'artillerie, que pour celui des vivres, qui avoient servi les Campagnes précedentes, étoient aussi dans Pignerol. D'ailleurs le Roi avoit de ces côtés-là beaucoup plus d'Infanterie que les Ennemis; mais aussi moins de Cavalerie. Voilà quel étoit notre état; celui des Ennemis étoit tel que je vais le dire.

Ils étoient les maitres de se promener par toute la plaine de Piémont, dans laquelle suivant notre projet de défensive, nous ne voulions point entrer avec l'Armée. Ils étoient comme je l'ai dit, supérieurs en Cavalerie, mais fort inférieurs en Infanterie.

Il auroit donc été raisonnable de penser, que la Cavalerie de l'Ennemi ne lui pouvant être d'aucune utilité pour agir dans la Montagne, notre défensive étoit sûre, pour-

vû que notre Infanterie fût placée de maniere qu'elle fût toûjours en force devant celle de l'Ennemi, soit par son nombre, soit par le choix de bons postes, dans lesquels elle fût en sûreté, jusqu'à ce que le reste de l'Infanterie pût être rassemblé pour agir.

Parce que je viens de dire, on voit que les Ennemis étoient dans le Bassin du Piémont, dont nous voulions garder tous les bords depuis Nice & la Méditerranée, jusqu'au Lac de Genéve.

Ils avoient donc Cazal derriere eux, Pignerol & Suze devant eux au pied des Alpes, & tout le ceintre que forment les Montagnes; nous avions devant nous la plaine de Piémont, l'Armée des Ennemis toute ensemble, & Turin.

Ainsi notre premier désavantage étoit en ce que nous avions séparé notre Infanterie en plusieurs Corps, pour garder ce vaste ceintre de Montagnes, & que notre Cavalerie étoit trop en arriere, pendant que toutes les Troupes de l'Ennemi étoient réunies; de maniere que

quoiqu'il fût dans le fond fort inférieur à nous en Infanterie, il ne laissoit pas d'être supérieur par tout où il auroit résolu de faire son effort ensemble, parce qu'il y pouvoit être au moins pendant quelques jours plus nombreux que nous; situation d'autant plus triste pour M. de Catinat, que le danger dans lequel elle nous mettoit, ne pouvoit être attribué qu'aux fautes faites contre les regles d'une judicieuse défensive, dont la bonne disposition est la seule sûreté à prendre contre les évenemens malheureux, qui peuvent arriver en peu de jours.

Pour prouver ce que je viens de dire, il est certain premierement que l'Ennemi ne pouvoit se porter sur Cazal pour en former le Siége, qu'avec toute son Infanterie, & qu'en laissant sa Cavalerie devant nous dans la plaine de Piémont, pour nous en chicaner l'entrée, lorsque nous aurions rassemblé toutes nos forces pour marcher au secours de cette Place; & que cette Cavalerie supérieure à la

notre ne pouvoit agir avec succès contre l'Armée du Roi en tête, mais seulement en cherchant les flancs de l'Armée pendant ses marches, ou en prenant ses derrieres, pour enlever ses convois, en cas qu'elle eût été nécessitée d'en tirer de Pignerol après avoir marché en avant.

Car comment cette Cavalerie auroit-elle osé se tenir si près de toute notre Armée, dans une plaine, qui quoiqu'elle soit fort unie, ne laisse pas d'être remplie de défilés presque continuels par la nature du Païs? Elle auroit sûrement été obligée de nous abandonner le terrain, même de loin, à mesure que nous aurions marché en avant.

Si elle s'étoit occupée à nous empêcher de fourager, notre Infanterie nous auroit garanti contre cette appréhension, moins raisonnable à avoir en Piémont, que dans les autres Païs où l'on fait la guerre.

Si enfin elle s'étoit tenuë derriere nous, pour empêcher que nous pussions tirer des convois de Pignerol, il auroit été aisé de passer cet

inconvénient, pour le tems qui étoit néceſſaire à faire lever le Siége de Cazal, en faiſant porter de la farine par nos charettes au lieu de pain; car enfin il n'y a que vingt-deux lieuës de Pignerol à Cazal.

D'ailleurs la diſtance de Pignerol à Turin n'eſt pas ſi grande, que nous n'euſſions pû pouſſer cette Cavalerie devant nous juſqu'au-delà de cette Place, que nous aurions pû tout au moins bombarder, & réduire en cendres ſi nous l'avions voulu, & deſoler la plaine de Piémont ce que M. de Savoïe n'auroit pas voulu ſouffrir. Ainſi dans la conjoncture préſente, il ne paroiſſoit pas qu'il y eût raiſonnablement rien à craindre pour Cazal.

Secondement, nous ne devions pas craindre les Siéges de Nice & de Villefranche. Ces Places étoient en bon état. Nous avions de l'Infanterie ſur le War à portée d'y entrer. En cas que l'Ennemi eût eu ces objets d'entrepriſe, il auroit fallu qu'il eût quitté la plaine de Piémont avec ſon Infanterie, en laiſſant la

Cavalerie seule dans la plaine pour nous en chicaner la possession.

Nous ne devions pas le craindre par les raisons que je viens de dire, en parlant de son entreprise sur Cazal, beaucoup plus fortes même pour Nice; parce que pour cette expédition, il auroit fallu que l'Infanterie Ennemie eût passé toutes les Alpes du côté de Nice. M. de Savoïe ne pouvoit même tirer son canon, ses munitions de Guerre, & son pain, que d'Onéglia, ou des Places Espagnoles de la côte de Toscane. Comment cela lui auroit-il été possible, dans un tems que nous étions les maîtres de la Méditerranée? Ainsi rien encore à craindre pour Nice & Villefranche, & par les mêmes raisons rien à craindre pour Antibes.

Troisiémement, nous n'avions rien à apprehender du côté de la vallée de Barcelonete, & des autres vallées en remontant, que des courses pour brûler des Villages en Provence & en Dauphiné, & pour enlever des bestiaux dans les montagnes.

Ces objets étoient bien petits pour une Armée, qui se proposoit une forte offensive. Nous avions d'ailleurs de l'Infanterie en ces païs-là, dont le nombre auroit aisément augmenté par celle qui étoit campée sur le Mont-Genévre, & qui se seroit trouvée suffisamment en force, pour obliger l'Ennemi à se retirer, & pour l'empêcher de prendre un établissement sur la Durance.

Il y avoit encore un raisonnement à faire, pour se rassurer contre les entreprises des Ennemis de ces côtés-là, qui étoit de dire, qu'ils s'y seroient portés avec un petit Corps, ou avec un gros; s'ils avoient entrepris avec un petit Corps, le reméde auroit été facile par ce côté-ci de la montagne, en prenant le derriere de ce Corps s'il s'étoit avancé; s'ils avoient voulu entreprendre avec un gros Corps d'Infanterie, dequoi auroit-elle vécu, si en entrant en même tems avec toutes nos forces dans la plaine de Piémont, en suivant le pied des Alpes, notre Armée avoit fait retirer la portion de celle de l'Ennemi, qui auroit été mise à l'entrée

d'une vallée, pour rassurer le retour du Corps qui auroit voulu pénétrer?

. Quatriémement, il ne paroissoit pas raisonnable d'avoir des sujets d'appréhension pour la Savoïe du côté de la Maurienne & de la Tarentaise, ou du Chablais, parce que l'Ennemi n'auroit pû y entrer que par la vallée d'Aouste & le petit S. Bernard; ainsi le seul objet de défensive capital à avoir, étoit de proteger Sainte Brigitte, Pignerol, & Suze.

Pour réduire donc à ce point toute l'offensive des Ennemis, & toute notre défensive, il y avoit de notre part plusieurs choses à faire, dont les unes n'étoient que des démonstrations, les autres des choses essentielles.

Les démonstrations étoient, la réparation des chariots de l'artillerie & des vivres, qui étoient dans Pignerol. Cette chétive dépense étoit capable de faire penser à l'Ennemi, que nous voulions nous mettre en état de profiter de tous les mouvemens qu'il voudroit faire, pour entreprendre loin de Pignerol.

Ainsi il ne nous auroit donné

aucunes attentions éloignées de notre véritable objet de défensive, parce qu'il auroit jugé que nous n'en avions pris aucune, puisque nous nous serions préparés à agir offensivement, dès qu'il nous auroit présenté le moïen de le faire avantageusement, en s'éloignant de notre centre principal.

M. de Catinat ne devoit point aussi mettre sa Cavalerie au Camp du Sablon. Elle y étoit trop éloignée de son principal Corps d'Infanterie, pour faire connoître à l'Ennemi qu'il vouloit s'en servir dans la plaine de Piémont, en cas qu'il lui en donnât le moïen, en s'attachant à des entreprises éloignées de Pignerol. Il devoit faire subsister dans la Savoïe sa Cavalerie, & la séparer pour la commodité des fourages, que les montagnes lui auroient fournis dans cette saison.

Et je ne trouve pas que la raison de garantir le bas-Dauphiné & la Provence des courses de la Cavalerie ennemie, fût assez bonne par les raisons que j'ai dites ci-dessus, en parlant des objets que pouvoient

avoir les Ennemis, pour agir offensivement de ces côtés, pour engager ce Général à mettre les quarante Escadrons qu'il avoit, tout à fait hors de portée de faire craindre M. de Savoïe pour la plaine de Piémont.

La Cour devoit aussi choisir pour commander dans Pignerol, & à cette tête de notre principale défensive, un autre homme que le Comte de Tessé, qui avec un Corps considérable d'Infanterie, ne sçut pas trouver les moïens de garantir le Fort de Sainte Brigitte, qu'il laissa prendre par M. de Savoïe, qui ensuite se saisit de l'Abbaïe de Saint Pierre, du Malenage, de la redoute & des hauteurs de Tourines; coupa la communication du Camp de Rochecostel avec Pignerol; déposta l'Infanterie qui étoit campée sur Rochecostel, & la poussa jusqu'à Mantoules & Fenestrelles; de sorte que si M. de Savoïe, après avoir bombardé Pignerol, s'étoit mis aussi-tôt après en devoir de former le Siége de cette Place, il y a beaucoup d'apparence qu'il l'auroit pri-

se, avant que M. de Catinat eût été en état d'entrer dans la plaine de Piémont par Suze, pour en faire lever le Siége à ce Prince.

Exemple qui justifie ce que j'ai dit dans mes maximes sur la Guerre défensive, que la maniére de la soutenir réside entiérement dans la bonne disposition générale, dans laquelle se sçait mettre le Général qui en est chargé, & dans la prévoïante capacité de ceux à qui ce Général commet le détail des mouvemens particuliers, qu'il faut faire, pour prévenir ceux d'un Ennemi qui veut entreprendre, parce que toutes les fautes y sont capitales, & presque toujours sans reméde.

Car ce n'en est point un raisonnable, que celui d'avoir recours au succés d'une bataille, quand on a projetté de rester sur une judicieuse défensive; & que par les fautes faites contre les véritables régles de la Guerre défensive, on se laisse réduire à un moïen d'extrêmité, quand on a crû pouvoir s'en passer, sans s'exposer à de grands inconveniens.

C'est ce que je prouve par ce qui

a suivi l'événement heureux de la bataille de la Marsaille. La victoire fut complette; cependant elle ne put pas apporter un grand changement aux affaires du Roi en Piémont.

Car quoique les débris de l'Armée ennemie se fussent fort éloignés de la notre, elle ne fut pourtant pas en état, ni d'entreprendre sur Turin, ni de faire le Siége de Coni, ni même d'hiverner en Piémont, tant parce qu'il ne se trouva point de chariots en état pour remuer & servir l'artillerie, que parce que les voitures des mulets ne se trouvoient pas suffisantes, pour faire vivre l'Armée éloignée de Pignerol, & de nos dépôts de farine.

Ce dernier exemple prouve, qu'on ne doit jamais tellement se déterminer par son choix à une Guerre défensive, que l'on se prive absolument des moïens de la tourner en offensive, en cas que les fautes de l'Ennemi, ou des succès heureux rendent la chose possible.

L'année 1694. fut assez difficile à passer en France, non par des mouvemens de guerre, mais par des mal-

heurs du dedans du Roïaume. Vers la fin de 1693. la malice de quelques gens d'affaires rendit l'argent plus rare qu'il ne l'avoit encore été ; la récolte fut mauvaise dans plusieurs Provinces ; ce qui mit les bleds à si haut prix, qu'il périt beaucoup de Peuple de misere & de maladies, qui en sont les suites inévitables.

Ces malheurs intérieurs portérent le Roi à ne faire pour cette année qu'une Guerre défensive par tout. M. de Luxembourg fut chargé de celle de Flandres sous les ordres de M. le Dauphin.

Ce Général à qui le nombre de Troupes ne manquoit pas, mais seulement les moïens pour être en état d'entreprendre, ne crut pas devoir faire connoître aux Ennemis par des mouvemens d'une simple défensive, qu'il n'étoit chargé que de cette espéce de Guerre, qu'il ne trouvoit pas même convenable à la présence de M. le Dauphin.

Il porta donc à l'ouverture de la Campagne toute l'Armée du côté de Tongres, pour marquer à M. le Prince d'Orange qu'il entrepren-

droit ſur Liége, en cas que ce Prince voulût ſe porter vers la Flandre.

Deux raiſons l'engagérent à prendre ce parti : la premiére d'ôter par-là à l'Ennemi toutes ſes vûës d'entrepriſe du côté de la Flandre ; la ſeconde de trouver pour toute la Campagne, ou au moins pour la plus grande partie, des ſubſiſtances pour l'Armée du Roi aux dépens du Païs ennemi.

Ce deſſein lui réuſſit. M. le Prince d'Orange crut toujours que M. de Luxembourg vouloit aſſiéger Liége, dès qu'il l'auroit quitté de vûë, & ne ſongea dans ſes campemens qu'à protéger Louvain, & à ſe tenir à portée de combattre l'Armée du Roi, ſi elle s'attachoit à Liége; de maniére que M. de Luxembourg fit vivre l'Armée une grande partie de la Campagne auprès de la Meuſe, & laiſſa paiſiblement faire la récolte par toute la Flandre, juſqu'à ce qu'enfin l'Armée du Roi étant campée à Vignamont, & celle du Prince d'Orange à Tavieres, ce Prince crut qu'aïant par cette poſition pluſieurs marches ſur l'Armée

du Roi, il pourroit arriver avant elle en Flandres, & qu'en couvrant bien ce dessein, il parviendroit à l'Escault, & se saisiroit de Courtrai, avant que M. de Luxembourg y pût arriver avec l'Armée.

Mais ce Général prévoïant sçut se disposer à des marches forcées avec tant de justesse, qu'il arriva à Hauterive sur l'Escault quelques heures seulement avant la tête de l'Armée ennemie, & rompit par-là toutes les mesures que M. le Prince d'Orange avoit prises pour se saisir de Courtrai, & se donner des quartiers de fourages aux dépens de la Châtellenie de Courtrai, que M. de Luxembourg eut pour l'Armée, en laissant ainsi en repos le Païs du Roi.

Cet exemple sur une Guerre défensive, faite en conservant toujours un air de supériorité, ou au moins d'égalité sur son Ennemi, fera sentir combien la pénétration d'un Général, qui sçait connoître jusqu'aux momens que son Ennemi peut prendre pour exécuter un dessein, est utile & profitable à son Prince.

Car dans cette occasion, il est certain qu'un Général moins vif, & moins pénétrant que M. de Luxembourg, auroit fait une fin de Campagne desagréable; au lieu que la sienne fut éclatante, & que sans action, elle peut être mise au rang de ses plus belles, par les mouvemens judicieux dont elle fut remplie.

Il ne se passa rien en Allemagne ni en Italie, qui mérite mes réflexions. La mort de M. de Luxembourg arrivée au commencement de l'année 1695. changea absolument la face des affaires du Roi en Flandres.

Il fallut donner un nouveau Général à cette Armée, qui sous le commandement de M. de Luxembourg avoit toujours été victorieuse, quand elle avoit combattu, & supérieure, quand elle n'avoit seulement fait que se remuer sous un si grand Général.

Le choix tomba sur M. le Maréchal de Villeroi pour l'Armé principale. La seconde Armée fut donnée à M. le Maréchal de Boufflers subordonné à M. le Maréchal de Villeroi;

roi ; & le Roi par le projet de Campagne pour cette année, ne chargea ce nouveau Général en Chef, que de la conservation des conquêtes précédentes, sans lui demander de se commettre à des événemens, dont il ne croïoit pas les succès si sûrs, quoiqu'avec les mêmes Troupes toujours victorieuses, qu'il les auroit pû penser, lorsqu'elles étoient conduites par M. le Maréchal de Luxembourg. M. le Prince d'Orange de son côté défait d'un aussi redoutable adversaire que l'étoit M. de Luxembourg, devant lequel il n'osoit plus se commettre, songea à prendre un air de supériorité sur nos nouveaux Généraux, & pour cela forma le dessein du Siége de Namur, qu'il couvrit par des préparatifs immenses dans les Places des Espagnols du côté de la mer & de la Flandre, voulant par-là nous donner des attentions égales pour Dunkerque, Ypres, Tournai, & Namur.

Le Roi, qui comme je viens de dire, avoit pour cette Campagne pris le parti de la défensive en Flan-

dres, & qui étoit persuadé que M. le Prince d'Orange feroit tous ses efforts pour entreprendre, songea également à pourvoir ces quatre Places.

Il faut remarquer que Namur & Dunkerque faisoient la droite & la gauche de l'étenduë du Païs à protéger. Namur au confluent de la Sambre dans la Meuse, Dunkerque sur la mer, Tournai sur l'Escault, & Ypres près de la Lys, faisoient le centre de cette étenduë de Païs.

Pour mettre donc à l'ouverture de la Campagne, nos Armées dans une disposition également à portée de protéger ces quatre Places, le Roi voulut que l'Armée de M. le Maréchal de Boufler s'assemblât vers Mons, pour observer Namur; & que celle de M. le Maréchal de Villeroi s'assemblât entre l'Escault & la Lys, pour protéger Ypres, Dunkerque & Tournai.

On mit outre cela dans Namur une puissante garnison d'Infanterie, parce que cette Place étoit à une assez grande distance des autres, & que d'ailleurs elle est difficile à aborder.

On donna à M. de Montal, chargé en particulier de la défense de Dunkerque, un petit Corps avec lequel il se tenoit campé à l'Abbaïe de Lo, entre Dunkerque & la Kenoque.

Je fus destiné pour la défense d'Ypres, en cas que ce fût cette Place que les Ennemis voulussent attaquer.

M. de Créqui fut destiné pour Tournai, & M. le Maréchal de Boufiers eut ordre de se jetter dans Namur avec un gros Corps de Dragons, dès qu'il verroit que les Ennemis se détermineroient à faire le Siége de cette Place.

Voilà quelles furent les mesures qui furent prises, pour la conservation ou la défense de ces quatre Places, & pour soûtenir la Guerre défensive cette Campagne en Flandres.

M. le Prince d'Orange, dont le véritable dessein étoit sur Namur, le couvrit à l'ouverture de la Campagne par de feintes démonstrations sur les autres Places.

Comme ses forces étoient fort supérieures aux nôtres, & qu'il crut avoir pénétré, que nous ne voulions

soûtenir cette année qu'une Guerre défensive, il les partagea d'abord avec trop peu de circonspection en plusieurs Corps. Il donna à M. l'Electeur de Baviere une Armée, qui s'assembla vers la haute-Dendre, & qui bientôt après vint entre l'Escault & la Lys.

Ce mouvement engagea M. de Boufflers, destiné à l'observer, à venir couvrir les lignes de Courtrai. Le Prince d'Orange donna à M. d'Owerkerque un Corps de Cavalerie, qui vint se placer sur la grande chaussée près de Fleurus. Ce Corps commençoit à marquer le dessein de ce Prince sur Namur, ou Charleroi; & pour lui il vint à Becelaër sur la Heule avec son Armée principale, d'où il détacha M. le Duc de Wirtemberg avec vingt-deux Bataillons & quelques Escadrons, pour venir par Dixmude jusques vis-à-vis de la Kenoque & de la Fintelle.

Cette premiere disposition, par laquelle ce Prince croioit donner également jalousie à toutes nos Places, étoit fort hazardeuse, & il n'au-

roit jamais osé se séparer de la sorte devant une Armée aussi puissante, que celle du Roi le pouvoit devenir en six heures de tems, s'il avoit encore eu M. de Luxembourg en tête.

Pour prouver que cette disposition exposoit nos Ennemis à des inconvéniens irréparables pour toute la Campagne, il faut remarquer, que l'Armée du Roi presque réunie par le mouvement qu'avoit fait M. de Boufleřs, en venant garder les lignes de Courtrai, tenoit ainsi tout le Païs depuis l'Escault jusqu'à la Kenoque, & pouvoit en six heures de tems se joindre, pour accabler à son choix, ou l'Armée de M. le Prince d'Orange très-desavantageusement campée à Becelaër, ou l'Armée de M: de Baviere campée devant les lignes de Courtrai, où elle étoit sans communication avec celle de M. le Prince d'Orange.

Il m'auroit même été facile avec les 36. Bataillons & les vingt Escadrons, campés le long du canal de Bouzingen, entre Ypres & la Kenoque, d'accabler M. de Wirtem-

berg dans le Camp qu'il avoit pris entre la Kenoque & l'Abbaïe de Lo, sans que les Armées principales de Messieurs de Villeroi & de Bouflers eussent eu aucun mouvement à faire, pour soûtenir cette entreprise.

Il est certain que le succès d'une de ces trois entreprises auroit changé la constitution de la Guerre défensive, sans exposer l'Armée du Roi à un événement douteux, par la grande supériorité où elle se seroit trouvée, lorsqu'elle auroit voulu agir contre l'un de ces trois Corps des Ennemis, qui étoient également à portée de l'Armée du Roi, & sans communication entr'eux.

Et il est encore certain que ce succès auroit ôté à l'Ennemi toute possibilité de réussir dans le Siége de Namur, qu'il s'étoit proposé de faire, & qu'il auroit pour toute cette Campagne ôté au Roi toutes ses inquiétudes des desseins de ses Ennemis sur ses Places, parce que son Armée se seroit ainsi acquis une supériorité entiére sur celle de ses Ennemis, sans s'être commise à un événement douteux.

Cette mauvaiſe diſpoſition de l'Ennemi dura même plus de huit jours, ſans aucun mouvement de notre part pour l'en châtier ; au bout duquel tems, tout étant apparemment prêt pour le Siége de Namur, M. le Prince d'Orange raſſembla ſes forces diſperſées, repaſſa la Lys & l'Eſcault ; après quoi M. de Baviere prit le Corps de Cavalerie de M. d'Owerkerque en paſſant, & alla inveſtir Namur.

Premier exemple dans cette Campagne par rapport à la Guerrre défenſive, qui fera ſentir de quelle conſéquence il eſt à un Prince, de choiſir pour quelque eſpéce de Guerre qu'il ait à ſoûtenir, un Général, qui ſçache ſe conduire de maniere à ne point laiſſer échaper les occaſions heureuſes, que ſon Ennemi ou préſomptueux, ou peu judicieux lui preſente, de s'acquérir une ſupériorité ſûre, ſans s'être commis.

Car il eſt certain que dans la conjonćture dont je viens de parler, il auroit ſuffi de détruire un de ces trois Corps, pour mettre

M. le Prince d'Orange hors d'état d'oser de toute la Campagne entreprendre un Siége comme celui de Namur ; parce que la perte d'un de ces trois Corps placés, comme je viens de dire qu'ils l'étoient, entraînoit indispensablement après elle la ruine des autres, ou tout au moins la perte de la supériorité sur les forces du Roi, & par conséquent l'inaction pour l'offensive.

Voilà donc à l'ouverture de la Campagne une occasion perduë par M. le Maréchal de Villeroi, dont la réussite dans l'une des trois entreprises qu'il auroit pû exécuter, étoit capable de changer la constitution de la Guerre, sans commettre les Armées du Roi. Mais comme une premiere faute essentielle en entraîne presque toujours d'autres, il faut encore faire voir dans la suite de mes réflexions sur cette Campagne par rapport à la Guerre défensive, quelles ont été les autres fautes faites par M. le Maréchal de Villeroi, seulement par rapport à cette matiere.

Le Siége de Namur fut donc

formé par M. l'Electeur de Baviere avec l'Infanterie de son Armée, celle de plusieurs Princes d'Allemagne, dont il fut joint, & quelque Cavalerie. M. le Prince d'Orange avec toute son Armée, & la Cavalerie que commandoit M. d'Owerkerque sur la grande chaussée avant le Siége de Namur, formoit une Armée d'observance en dehors de la Mehaigne, à portée d'y entrer pour favoriser le Siége, lorsqu'il seroit nécessaire.

M. le Prince de Vaudemont fut laissé pour couvrir les Places de la Flandre, avec soixante & quelques Bataillons, & environ cinquante Escadrons. Ce Corps vint camper auprès de Deynse, entre la Lys & le Mandel.

De notre côté M. le Maréchal de Bouflers, qui avoit côtoïé M. l'Electeur de Baviere dans la marche qu'il faisoit pour aller former le Siége de Namur, s'étoit suivant les ordres du Roi, jetté dans cette Place avec vingt Escadrons de Dragons, & avoit renvoïé à M. le Maréchal de Villeroi toute son

Armée, à la réserve de quelque Cavalerie, qui avoit été destinée pour entrer dans les Places voisines de Namur, pour couvrir le Païs d'entre Sambre & Meuse, & le côté de Dinant.

Ainsi l'Armée de M. le Maréchal de Villeroi se trouvoit fort grosse, & ce Général étoit venu camper dans les lignes de Courtrai, où il n'étoit qu'à trois lieues du Corps, que commandoit M. de Vaudemont.

Voilà quelle étoit la disposition des Armées au commencement du Siége de Namur. Comme je réserve mes réflexions sur ce qu'il auroit été mieux de faire de notre part que ce que l'on fit, lorsque la matiere m'y engagera, & qu'il ne s'agit ici que de ce qui regarde la Guerre défensive; je ne remarquerai ici que les fautes que fit M. le Maréchal de Villeroi par rapport à cette espéce de Guerre.

Un préalable pour secourir Namur avec un succès vrai-semblablement heureux, étoit d'y pou-

voir marcher avec une grande supériorité, & sans inquiétude du Corps considérable, que M. de Vaudémont commandoit en Flandres.

Ce Général s'étoit fort inconsidérement campé à portée de notre Armée infiniment supérieure à la sienne, & d'ailleurs mal postée. M. le Maréchal de Villeroi conçut donc le dessein de l'aller accabler dans son Camp. Ses mouvemens pour rassurer ce Général ennemi, furent fort judicieux, & sa marche vers lui si secrete, que toute l'Armée du Roi se trouva sur les cinq heures du matin à deux portées de mousquet de la gauche de l'Ennemi, sans qu'il eût eu aucun avis de notre mouvement.

Il y avoit entre la gauche de l'Ennemi & l'Infanterie de l'Armée du Roi, un petit ruisseau qui n'avoit pas plus de cinq ou six pieds de large, & qui en un moment avoit été couvert de ponts faits des portes des maisons voisines du ruisseau. Il n'y avoit donc qu'à faire passer l'Infanterie sur les ponts,

& entrer dans le quartier de M. de Vaudemont qui dormoit encore. Ce mouvement dans cette circonstance fait avec vivacité, ne pouvoit souffrir aucune difficulté dans son exécution.

Cependant dans le moment de voir réussir heureusement un projet conduit au point de sa réussite, M. le Maréchal de Villeroi fit prendre à gauche à toute l'Armée pour aller passer le Mandel à Isenghien, à une lieue & demi au-dessus, disant qu'il ne vouloit pas attaquer en colonne un Camp qu'il prenoit en flanc, de maniere que l'Ennemi éveillé décampa avec toute la diligence possible, & débleïa tout son Camp, avant que toute notre Armée fût seulement arrivée à Isenghien.

Exemple qui fait connoître, que dans des occasions aussi décisives pour changer la constitution d'une Guerre, & sauver une Place aussi considérable que Namur, il faut qu'un Général soit capable de profiter des fautes que fait son Ennemi.

Ce que je viens d'avancer sera

encore mieux justifié par ce qui se passa le lendemain. Car il sembloit que Messieurs de Villeroi & de Vaudémont dans ce tems-là disputassent entr'eux, à qui feroit le plus de fautes ; en quoi pourtant M. le Maréchal de Villeroi l'emporta sur M. de Vaudemont, comme je vais le faire voir.

Il étoit raisonnable de penser ; que M. de Vaudemont échapé d'un danger aussi grand que celui qu'il venoit de courir, s'éloigneroit assez de notre Armée pour s'en mettre hors de portée ; cependant il ne le fit pas, & il alla se camper sur la hauteur d'Arselle, le Village d'Enterghen devant lui, sa gauche au Mandel, & sa droite absolument découverte.

M. le Maréchal de Villeroi après avoir passé le Mandel, s'étoit avancé avec toute sa Cavalerie de la droite & la Brigade des Gardes Françoises ; il avoit laissé le reste de l'Infanterie derriere avec l'aîle gauche de Cavalerie, & il avoit ordonné à l'Infanterie de prendre trois ou quatre Châteaux, dans

lesquels les Ennemis avoient des postes d'Infanterie, qui couvroient le front du Camp qu'ils venoit d'abandonner, & qu'ils n'avoient pas eu le tems d'évacuer en se retirant. Cette chétive expédition ne dura guéres; après quoi les Troupes restérent en colonne, comme elles y étoient, en attendant les ordres pour s'avancer, lesquels ordres elles ne reçurent que sur les deux heures du matin, qu'elles marcherent, & arriverent sur les six heures à vûe de l'Ennemi, qui étoit en bataille sur la hauteur d'Arselle.

Le front de l'Ennemi étoit fort difficile à attaquer; mais il étoit très-facile de faire passer le Mandel à la Cavalerie de la droite, & à quelque Infanterie, pour attaquer le flanc gauche de l'Ennemi, pendant que tout le reste de l'Armée marchant par la gauche, se seroit trouvé devant la droite de l'Ennemi. * On fit même ce mouvement à la gauche de l'Armée sans aucune opposition; & toute cette gauche, & une partie

de l'Infanterie du centre, se trouvoient en bataille avec une supériorité infinie devant la droite de l'Ennemi, & à la distance tout au plus de deux portées de Mousquet*.

Enfin tout conspiroit pour la gloire de M. le Maréchal de Villeroi, & la présomption de l'Ennemi lui présentoit encore une occasion sûre de faire oublier la faute de la veille; mais il la laissa encore échaper. Sur le point de charger & d'accabler cette Armée, qui pour la seconde fois dans l'espace de vingt-quatre heures, s'étoit par sa faute trouvée au moment d'être totalement détruite, notre Général remit l'affaire au lendemain, quelqu'instance que l'on pût lui faire, pour l'engager à ordonner, que l'on marchât à la charge.

Ainsi Monsieur de Vaudemont profitant de son bonheur & de notre molesse, fit la retraite devant nos yeux, aussi tranquillement qu'il l'auroit pû faire hors de notre vûe, à la réserve d'une petite arriere-garde de Dragons & d'Infanterie, que M. le Maréchal de

Villeroi permit enfin que l'on chargeât à la droite ; & de quelques coups de fusil qui furent tirés à la gauche sur l'arriere-garde des Ennèmis.

Cet exemple servira pour justifier la nécessité de charger du projet d'une Guerre défensive, un Général qui ait les vûes suffisantes, pour ne pas laisser échaper les occasions sûres de changer cette espéce de Guerre défensive en une plus avantageuse.

Car enfin par rapport au sujet que je traite, il est évident que si M. le Maréchal de Villeroi avoit sçu prendre avantage des occasions favorables, qui lui furent presentées par les Ennemis, pour les détruire par parties, il auroit très-certainement par le premier avantage regagné l'égalité entre les deux Armées, ce qui auroit produit l'impossibilité à nos Ennemis de former aucune entreprise.

Ainsi sans commettre l'Armée du Roi, il pouvoit tout au moins changer la Guerre défensive en une Guerre entre Puissances égales, bien moins

moins difficile à soutenir que la défensive.

Depuis cette année jusqu'à la paix de Riswick la Guerre fut presque partout de la troisiéme espéce, qui est celle que j'ai dit qui se fait entre Puissances égales, puisqu'il n'y eut point d'entreprise, qui en Flandres, en Allemagne, ou en Italie, marquât une détermination de Guerre, autre que celle de cette troisiéme espéce, à la réserve des Siéges d'Ath & de Barcelonne, que le Roi fit faire dans un tems que les Plénipotentiaires pour la paix étoient assemblés, & qu'on étoit même convenu, qu'on se rendroit réciproquement ce qui auroit été conquis pendant la négociation, pourvû qu'elle fût concluë dans un certain tems.

Je passerai donc aux réflexions à faire sur les incidens qui ont changé la nature des deux premieres espéces de Guerre dont j'ai parlé, & qui les ont fait dégenérer en la troisiéme espéce, qui est celle qui se fait entre Puissances égales, qui en se mesurant continuellement

dans leurs mouvemens, ne laissent pas de chercher les occasions de reprendre l'offensive, pourvû que cela devienne possible, sans se commettre mal à propos, & sans qu'un malheur qui n'auroit pas été assez sagement prévû, fasse retomber dans la défensive.

La Triple-Alliance alloit faire dégénérer en Guerre entre Puissances égales, l'offensive commencée en 1667. par le Roi contre les Espagnols, si la paix ne s'étoit conclué à Aix-la-Chapelle à la gloire du Roi.

En l'Année 1672. la Ligue qui se forma contre le Roi, presque aussitôt qu'il eut commencé la Guerre contre les Hollandois, fit bientôt changer la constitution de cette Guerre offensive, & la ramena à cette troisiéme espéce que le bon Gouvernement du Cabinet, & la capacité de nos Généraux sçûrent pourtant toûjours rendre profitable au Roi, qui par la paix de Nimégue y trouva des avantages considérables.

En 1673. M. de Montecuculli

par l'enlevement du convoi de Wirtzbourg, avoit changé la nature de la Guerre offensive que M. de Turenne faisoit en Allemagne, & avoit forcé ce grand Général à revenir sur le haut-Rhin, pendant qu'il étoit allé s'établir sur le bas-Rhin; & qu'il avoit contraint le Roi à abandonner ses conquêtes de Hollande. Nos Ennemis même se préparoient à l'offensive en Flandres pour l'année 1674.

Cependant le Roi conquit la Franche-Comté au printems de cette même année. M. de Turenne presque dans le même tems, par le gain du combat de Sintzheim, acquit l'égalité de force avec les Ennemis. M. le Prince en Flandres par l'avantage du combat de Seneff, fit perdre aux Ennemis les moïens de nous faire une Guerre offensive, & les réduisit à l'égalité.

M. de Turenne par les avantages de la bataille d'Emsheim, se conserva encore dans l'égalité, & par le combat de Mulhausen & de Colmar, décida enfin de la supériorité en sa faveur, & sçut par ce

moïen changer la constitution de la Guerre, même pour l'année suivante, qui fut celle de sa mort.

Enfin presque toute cette Guerre qui se termina par la paix de Nimégue, fut glorieuse au Roi, soit lorsqu'il l'entreprit en personne, soit qu'il la fît par ses Généraux. De maniere que quoiqu'elle fût de la nature de celle qui se fait entre Puissances égales, elle ne laissa pas d'être marquée dans toutes les Campagnes par des entreprises heureuses, & des actions de Guerre éclatantes.

La Guerre qui commença en l'année 1688. & qui ne finit que par le traité de Riswick, peut être mise au nombre des Guerres de cette troisiéme espéce. Elle fut d'abord offensive de notre part contre l'Empereur; elle se rendit bien-tôt générale par la Ligue des Puissances de l'Europe contre la France; & dès l'année suivante, qui étoit celle de 1689. elle parut toute défensive de notre part.

En 1690. le Roi reprit l'offensive en Flandres & en Piémont; en Allemagne la Guerre y fut de la

troisiéme espéce, & y resta jusqu'à la Paix; la défensive fut reprise en Piémont, & l'offensive fut le caractere de la Guerre qui se fit en Flandres jusqu'en 1695. qu'elle dégénéra en Guerre entre Puissances égales, pourtant avec quelques marques de supériorité de la part de nos Ennemis, puisqu'ils reprirent Namur.

La Guerre commencée en 1701. pour la succession de la Monarchie d'Espagne, sembloit devoir commencer par l'offensive de notre part, parce qu'il paroissoit raisonnable de penser que les deux Couronnes de France & d'Espagne réunies pour leurs intérêts communs, ne devoient point souffrir que les Puissances qui vouloient s'unir en faveur de la maison d'Autriche Allemande, eussent pris les mesures convenables pour agir de concert, & attaquer de toutes parts les Etats séparés de la Monarchie d'Espagne.

Il falloit faire déclarer la République de Venise pour la tranquilité & le repos des Etats de la Monarchie d'Espagne en Italie; & il

n'a pas été prudent de s'être contenté de l'offre d'une Neutralité, qu'on devoit présumer qui seroit avantageuse à l'Empereur, & que les Vénitiens permettant aux deux partis de passer sur leurs terres, pourvû que les Troupes païassent ce qu'elles prendroient, ou consommeroient, on devoit croire que les Troupes de l'Empereur y entreroient les premieres, parce que sans cela elles ne poûrroient pas s'approcher des Etats du Roi d'Espagne, tous situés en-deçà du Mincio.

Par cette premiere faute la Guerre commença en Italie par la défensive de notre part, & a toûjours continué à y être telle jusqu'en 1706. que des évenemens, qui trouveront leur place ailleurs, firent perdre à la Monarchie d'Espagne tous ses Etats d'Italie.

Il y a eu pourtant un moment favorable, pour faire changer la nature de cette Guerre défensive, & peut-être même pour la terminer glorieusement pour les deux Couronnes ; c'est celui qui a suivi le combat de Calcinato.

Le projet en avoit été capablement fait par M. de Vendôme; l'exécution en avoit été heureuse, mais il auroit été nécessaire, que ce Général eût eu plus de vivacité pour marcher jusqu'à Salo sur le lac de Guardia, afin que les Allemands ne pussent pas songer à se rassembler que dans le Trentin; & qu'en même tems ce Général eût fait passer l'Adige à son Armée, & l'eût portée jusqu'au débouché des Alpes.

Si M. de Vendôme avoit fait ce mouvement, il chassoit absolument les Allemands de toute l'Italie, & les réduisoit à abandonner cette Guerre, au moins pour cette année, pendant laquelle il n'auroit pas été impossible d'engager les Vénitiens & les autres Puissances d'Italie, à concourir avec nous à son repos pour l'avenir.

Ce manque de vivacité de M. de Vendôme lui fit donc perdre le fruit du combat avantageux de Calcinato, & n'apporta aucun changement à la constitution de la Guerre d'Italie, parce que M. le Prince Eugene eut le tems de faire venir de

nouvelles Troupes des Princes d'Allemagne, & de rétablir la Guerre en Italie.

Il falloit en Allemagne mettre en force, & en mouvement, les Alliés que nous y avions, qui étoient les Electeurs de Baviere & de Cologne, & le Duc de Volfembutel.

Ce manque d'attention nous fit perdre le Duc de Volfembutel avant l'ouverture de la Campagne de 1701. & l'Electorat de Cologne dans la suite de cette Campagne; de maniére que la Guerre avantageuse que nous aurions pû faire en Allemagne du côté du bas-Rhin, se tourna bientôt en défensive de notre part.

Les fautes particulieres faites pendant cette Campagne, peuvent être attribuées à M. le Maréchal de Boufflers, qui ne se fit point un capital de soûtenir Keiserwert, & dont les mouvemens incertains donnérent les moïens à nos Ennemis de se porter à la basse-Meuse, après la prise de cette Place.

Ainsi l'on peut dire, que de ce côté-là la Guerre qui y avoit commencé;

mencé, & qui dévoit s'y tenir offensive, dégénéra bientôt en une défensive même honteuse.

A l'égard de la Hollande, il falloit retenir les Troupes que les Etats Généraux avoient dans les Places Espagnoles, jusqu'à ce que l'on eût pris avec eux des sûretés qu'ils n'armeroient pas, & n'entreroient dans aucune Ligue contre les deux Couronnes.

Il auroit même été bien utile de donner à cette République soigneuse de sa conservation, des sûretés contre les justes appréhensions qu'elle pourroit concevoir de la nouvelle grandeur de la Maison de France; & quand il en auroit coûté un peu de terres & quelques Places à la Monarchie d'Espagne, ç'auroit été peu de chose, pour s'assurer que les Hollandois ne prendroient aucune part dans la querelle de l'Empereur.

Il falloit aussi prendre des mesures avec eux pour le commerce, si avantageuses & si exclusives pour les Anglois, qu'on eût pû être certain, que ces avantages pour leurs

Négocians les eussent détachés de leur union avec l'Angleterre; union que le Roi Guillaume qui venoit de mourir, avoit sçû conserver avec un soin extrême entre ces deux Puissances, quoique toujours jalouses l'une de l'autre pour la supériorité de la mer & du commerce.

Mais toutes les mesures sages, dont je viens de parler, ne furent qu'imparfaitement prises, ou même négligées, de sorte que de notre plein gré, nous laissâmes dans l'inaction échaper les moïens de faire d'abord une Guerre offensive, qui n'auroit point été de durée par la grande supériorité, où se trouvoient alors les deux Couronnes réunies, & parce qu'il n'auroit fallu commencer cette Guerre, qu'en offrant continuellement la Paix, pourvû qu'on eût eu des sûretés de sa durée.

Nos Ennemis donc après avoir pendant près de dix-huit mois levé des Troupes, & pris toutes les mesures entr'eux, pour attaquer de toutes parts les Etats de la Monarchie d'Espagne, nous déclarérent la Guerre, & la commencérent eux-

mêmes par une offensive, qui fut pendant quelque tems soûtenuë avec quelque espéce d'égalité en Italie, mais avec beaucoup d'inégalité du côté du Rhin & de la Meuse.

Les raisons des événemens surprenans de cette Guerre, qui dure encore pendant que j'écris, trouveront leur place dans la suite de cet ouvrage.

CHAPITRE LIV.

De l'Assemblée des Armées.

QUoiqu'il paroisse par le titre de ce Chapitre, qu'il ne comprenne que le rendez-vous général des Troupes, qui doivent composer une Armée, en un seul lieu pour y camper; cependant comme il y a plusieurs raisons & des tems différens pour faire cette assemblée, il me paroît nécessaire de donner ici quelques préceptes généraux sur ce sujet.

L'Armée s'assemble une premiere fois à l'ouverture d'une Guerre, & tous les ans à l'ouverture de la Campagne, pour entreprendre un Sié-

ge, ou pour occuper un poste avantageux pour les subsistances.

Elle s'assemble entiére, ou par parties séparées. Si l'Armée s'assemble une premiere fois à l'ouverture d'une Guerre, ou cette Guerre est offensive, ou elle est défensive. Si elle est offensive, il faut avoir précédemment disposé les quartiers, & donné les ordres pour la marche des Troupes de leurs quartiers au rendez-vous de l'Armée, en sorte qu'elles y arrivent toutes à même jour s'il se peut. Ces mesures peuvent être justes, si l'on se proportionne pour les jours de marche, que doivent faire les Troupes de leurs quartiers au lieu du rendez-vous général de l'Armée.

La raison pour faire ce grand mouvement tout d'un coup, est pour donner de la terreur à l'Ennemi que l'on attaque, & pour le prévenir. En ce cas, il faut que toutes les choses nécessaires à l'exécution de l'entreprise méditée, se trouvent en même tems à la suite de l'Armée, ou au moins à une portée qui ne retarde pas l'entreprise.

Si l'Armée s'assemble pour soûtenir une Guerre défensive, on doit la commencer par l'assemblée de l'Infanterie en plusieurs gros Corps, soit sous, soit dedans les Places qu'on craint que l'Ennemi n'attaque, tant pour lui rendre sa premiere entreprise plus difficile, que pour pouvoir faire travailler cette Infanterie à la réparation des ouvrages de la Place, ou à la construction de nouveaux ouvrages.

On campe cette Infanterie sous une Place, dans un Camp retranché & protégé de la Place, s'il y a commodité & avantage à le faire; ou on la loge dans la Place même, s'il y a des couverts suffisans, ou que l'on ne juge pas pouvoir prendre avec sûreté ce Camp retranché sous la Place.

Il ne faut, en ce cas, mettre de la Cavalerie dans ces Places, que ce qu'il en faut, tant pour avoir des Partis dehors, & sçavoir des nouvelles des mouvemens des Ennemis, & les faire sçavoir au Général, que pour la défense de la Place en cas de Siége.

Tout le reste de la Cavalerie doit tenir la Campagne sans s'enfermer, de peur qu'elle ne soit investie par l'Armée ennemie ; mais pourtant avec la sagesse requise pour sa sûreté, & pour la liberté de ses mouvemens, qui peuvent avoir plusieurs vûës, soit d'introduire un secours de Troupes, ou un convoi, soit d'incommoder l'Ennemi dans ses fourages & ses convois.

Lorsque dans la suite d'une Guerre, on veut assembler l'Armée pour ouvrir la Campagne, il faut faire avancer l'Infanterie la premiere dans les Villes les plus proches du lieu, où l'on a résolu d'assembler l'Armée, afin qu'elle n'ait pas beaucoup à marcher pour s'y rendre.

La Cavalerie peut être laissée en arriére, dans des lieux commodes pour sa subsistance, soit en sec, soit en verd, comme il a été dit, quand j'ai parlé des pâtures.

Si le Général a pour objet de faire un Siége à l'ouverture de la Campagne, pour lequel on se sera précédemment arrangé, ou la Place qu'il veut attaquer est voisine de

plusieurs Villes de son Prince, & l'objet unique, ou il veut donner jalousie à plusieurs Places également à portée de pouvoir être attaquées, afin de tomber sur la moins pourvûë.

Si son objet d'attaque est de la premiere nature, il doit assembler son Armée en plusieurs Corps, également d'Infanterie & de Cavalerie, afin qu'ils se mettent tous en mouvement en même tems, par proportion du chemin qu'ils ont à faire, pour arriver tous ensemble sur le terrain de l'investiture, dont chaque Officier général menant ces Corps, aura connoissance de celui qu'il doit occuper.

Que si la Place que le Général veut attaquer, est hors de portée d'être investie par une seule marche de ces Corps séparés, comme il vient d'être dit, ou qu'il ait à donner jalousie à plusieurs Places, pour tomber sur la moins pourvûë, il faut qu'en ce cas, l'assemblée de son Armée soit générale; qu'aussitôt qu'elle est assemblée, il se porte en avant vers la Place qu'il ne veut point attaquer; qu'il fasse faire en

arriére des mouvemens de Pionniers & de groſſe Artillerie, comme s'ils regardoient cette Place, afin d'y porter toute l'attention de l'Ennemi.

Que ſi effectivement il prend tous ces faux mouvemens pour vrai, & diminue ſon attention ſur la Place qu'on a réſolu d'attaquer, elle ſera promptement inveſtie par toute la Cavalerie, à la ſuite de laquelle on fera marcher l'Infanterie, avec plus de diligence qu'il ſe pourra.

Que ſi le Général aſſemble ſon Armée pour occuper un poſte avantageux pour les ſubſiſtances, comme on doit ſuppoſer qu'il ne regarde pas les vivres, mais les fourages qu'on veut prendre & ôter à l'Ennemi, c'eſt à ſa prudence à ſe donner ce poſte commode, par la connoiſſance qu'il a du païs & de l'état de l'Ennemi.

La maxime générale en ce cas, eſt ſeulement que ce lieu ſoit, ſain par lui-même, bon par ſon aſſiéte, & commode, tant pour prendre ſans riſque les fourages en avant, qu'il veut ôter à l'Ennemi, que pour ſe

conserver ceux du derriére de l'Armée ; & enfin que ce poste ne soit pas d'une trop grande garde.

Je ne prescrirai rien de nouveau, en cas que l'Armée s'assemble entiére, en ayant déja parlé dans les articles précédens. Je dirai seulement qu'en cas qu'elle s'assemble par Corps séparés, le Général doit toujours observer que ces Corps soient placés avec commodité, par premiere & seconde ligne, afin de pouvoir se rassembler sans confusion sur le terrain qu'on a résolu de faire occuper par l'Armée, lorsqu'on l'assemblera.

Que si les quartiers sont couverts d'une riviére, ou d'un bon ruisseau, il doit y avoir de l'Infanterie dans chaque quartier de Cavalerie pour le garder. Que si ces quartiers sont à découvert, il y faut prendre les mêmes précautions que celles dont je parlerai, lorsque je traiterai des quartiers de fourages.

REMARQUES.

Je n'ai vû faire que trois fautes considérables dans la maniére d'as-

sembler une Armée qui doit agir offensivement.

La premiere a été faite en 1667. lorsque le Roi assembla son Armée auprès d'Amiens. Elle y étoit trop éloignée du premier objet d'action qu'on s'étoit proposé, qui étoit celui de Charleroi.

Il ne faut point sans une nécessité absoluë, faire faire une trop longue marche à une Armée pour la premiere après son assemblée. La raison est que l'on en fatigue trop les hommes & les chevaux, qui sortent du repos, & par conséquent que pour le reste de la Campagne, l'Armée se trouve moins bien servie de ses équipages particuliers, & même de ceux des Vivres, & de l'Artillerie.

Si l'Armée du Roi avoit été assemblée vers le Casteau-Cambresis, elle n'auroit pas moins donné de différentes attentions aux Espagnols, & elle n'auroit pas été si fatiguée, qu'elle l'étoit lorsqu'elle arriva à Charleroi, où elle fut obligée de faire un trop long séjour pour une Armée, dont l'objet étoit d'agir of-

fensivement, & dont suivant les véritables maximes de la Guerre offensive, le premier mouvement doit porter sans perte de tems à l'exécution de l'entreprise méditée.

La seconde faute que j'ai vû faire, même beaucoup plus considérable que celle dont je viens de parler, est celle que fit M. de Catinat en 1690. à l'ouverture de la Guerre en Piémont.

L'Armée du Roi débouchoit également par la vallée de Suze, & par Pignerol, & les Troupes de M. de Savoïe étoient encore dans ce tems-là répanduës sur les frontiéres de son Etat.

Il auroit donc été judicieux, pour commencer la Guerre par une offensive avantageuse, d'assembler l'Armée du Roi dans un bon païs, d'où elle pût empêcher, que les Troupes de Savoïe ne pussent s'assembler pour protéger Turin, & où elle eût une longue & commode subsistance. Tous ces avantages se trouvoient sur la plaine de Millefleurs près de Turin, également à portée des deux débouchés de la vallée

de Suze, & de Pignerol.

Cette maniére d'assembler l'Armée du Roi lui acqueroit la supériorité pour toute la Campagne, & la portoit tout-à-coup sur le grand objet d'entreprise, qui étoit Turin. Mais au lieu d'assembler l'Armée de cette maniére, qui étoit la plus aisée, M. de Catinat sortit de la vallée de Suze, où il étoit avec une partie de son Armée ; il ne fit que la montrer à Turin, & vint chercher l'autre partie qui étoit auprès de Pignerol, & se campa à Macel, où il resta même plusieurs jours.

Par cette faute dans la maniére d'assembler son Armée à l'ouverture d'une Guerre, que M. de Savoïe n'auroit pas été en état de soûtenir, si elle avoit été bien commencée, M. de Catinat donna à ce Prince tout le tems dont il eut besoin, pour assembler ses Troupes auprès de Turin, & pour se faire joindre aux Espagnols, qui vinrent du Milanès au secours de M. de Savoïe avec tout ce qu'ils purent tirer de Troupes de cet Etat.

Ainsi donc la Guerre de Piémont,

qui à sa déclaration pouvoit, & devoit même être offensive de notre part, par cette seule faute dans la maniere d'assembler l'Armée, se tourna d'abord en une Guerre entre Puissances égales.

La troisiéme faute a encore été faite par M. de Catinat en 1701. lorsqu'il assembla l'Armée du Roi en-deçà de l'Adige. Je sçai qu'on a dit qu'elle avoit son excuse par rapport à lui, sur les Ordres de la Cour, de ne point entrer dans les Etats de la République de Venise au-delà de l'Adige ; mais au moins cette faute capitale ne peut-elle avoir d'excuse du côté de la Cour, qui devoit connoître la constitution de ce païs, & sçavoir qu'en portant d'abord l'Armée du Roi jusqu'aux débouchés des défilés du Tirol & du Trentin, il devenoit impossible à M. le Prince Eugéne de sortir en Corps d'Armée de ces défilés, pour combattre M. de Catinat placé avantageusement aux débouchés, & de faire subsister sa Cavalerie dans une plaine, dont il n'auroit pas été le maître.

CHAPITRE LV.

Des Marches.

LEs marches des Armées se doivent regler sur le païs dans lequel on veut marcher, sur le tems, sur l'attention à la portée de l'Armée ennemie, & sur le dessein que l'on a formé. En général, on doit toujours marcher comme on est campé, ou comme on veut camper, & comme on veut combattre.

Lorsqu'on se régle sur le païs dans lequel on veut marcher, il faut considerer premierement de quelle nature il est; si on est hors de portée de l'Ennemi, ou si on le peut rencontrer dans la marche.

Si le païs est ouvert, il faut marcher en bataille, non pas de front, mais en colonne, par aîle: celles de la Cavalerie couvrant le Corps de l'Infanterie; & suivant l'éloignement, ou le voisinage de l'Armée ennemie, placer le gros & menu bagage entre les colonnes, ou derriére les colonnes.

Septentrion
CARTE DES
PAYS BAS ESPAGNOLS
Pour l'Intelligence de quelques
Marches et Actions rapportées dans
les Memoires de Mr. de Feuquieres
Lieues Communes de France
DUCHÉ DE BRABANT
PAYS BAS
COMTE DE HAYNAUT
COMTE DE NAMUR
EVECHÉ DE LIEGE
PAYS
Condros
Nouveau Canal
F. St. Philippe
Grand
Rupelmonde
St. Bernard
Liere
Bornhem
Malines
Arschot
Beringen
Tessenderlo
Diest
Mascic
Stochem
Stein
Rechem
Lumen
Sichem
Balem
Sevelen
Vilvorde
Louvain
Brusselles
Alost
Oudenard 1708
Courtray
Tournay
Ath
Enghien
Steinkerque
Halles 1692
Mons
St. Guillain
Conde
St. Amand
Valenciennes
Binche
Charleroy
Marchiene
Thuin
Fleurus
Gemblours
Namur
Huy
Liege
Maestricht
Tongres
St. Tron
Landen
Nerwinde 1693
Ramillies
Limbourg
Spa
Dalem
Durbuy
Marche en Famine
Charlemont
Philipeville
Mariembourg
Givet
Dinant
Rochefort
St. Hubert
Bastogne
Beaumont
Valcourt
Walcourt
Florennes
Sambre
Meuse
des Ardennes

Si l'Ennemi eſt hors de portée, il ne faut pas pour cela laiſſer en dehors des colonnes les gros ni les menus bagages, non plus que l'Artillerie, qui doit toujours, autant qu'il eſt poſſible, occuper la marche la plus proche de l'Infanterie.

Il ne faut jamais laiſſer à découvert les colonnes d'Artillerie, de gros & de menus bagages, à cauſe qu'il les faut garantir contre les petits Partis, ſoit des Places, ſoit de l'Armée ennemie, qui ſe prévaudroient de ce manque de précaution.

Si l'Ennemi eſt proche, & que le païs ſoit aſſez ouvert, pour que l'on puiſſe marcher ſur pluſieurs colonnes, il ne faut laiſſer entre les marches des deux colonnes, que la ſeule colonne d'Artillerie, & faire marcher derriére l'Armée, ou ſur la droite, ou ſur la gauche des colonnes, tous les gros & menus bagages en dehors des colonnes des Troupes.

En ce cas-là, on les couvrira de ce qu'il conviendra de Troupes, pour les garder contre les Partis, qui pourroient s'être gliſſés dans les der-

rieres de l'Armée, ou qui feroient embusqués sur les flancs; & l'on ne souffrira jamais que ces colonnes devancent la tête de l'Armée.

Une précaution générale, est d'avoir toujours, & indispensablement, un nombre de travailleurs à la tête de chaque colonne, pour racommoder les ponts, ouvrir les passages trop étroits, & racommoder des mauvais pas dans les chemins, afin que rien ne retarde la marche de l'Armée, & n'oblige à défiler. Ceci s'entend d'une marche imprévuë, & tenuë secrette par des raisons; sans quoi il est prudent au Général, dès qu'il est arrivé dans un Camp, de se faire préparer d'avance plusieurs marches, pour se servir de celle qui lui conviendra, lorsqu'il voudra marcher.

Si on se régle sur le tems, il suffit de dire qu'on ne doit jamais sans nécessité forcer les marches; elles ruinent les hommes & les chevaux. Si on est attentif aux mouvemens que l'Ennemi peut faire dans le tems de la marche, elle ne sçauroit être faite avec trop de précaution, & doit

être

être débarrassée de ses gros & menus bagages.

Les attentions par rapport à l'Ennemi, sont en grand nombre. Ou l'on marche à lui pour le combattre ; ou l'on se retire de devant lui pour éviter le combat ; ou l'on change de Camp pour se donner des commodités, soit pour les vivres, soit pour les fourages ; ou on veut les ôter à l'Ennemi ; ou l'on veut l'attirer dans un nouveau païs ; ou on veut empêcher qu'il n'y entre ; ou on veut passer des défilés ou une riviére devant lui ; ou on veut empêcher qu'il ne les passe ; ou on veut investir une Place dont on croit pouvoir faire le Siége ; ou on veut empêcher qu'il n'en investisse une, qu'on auroit peine à secourir, quand l'investiture en seroit faite.

Voilà donc dix objets différens, que le Général peut avoir de faire marcher son Armée, & qui s'exécutent de différentes manieres.

La marche de l'Armée se réglant donc sur l'exécution d'un dessein, qui tombe dans un des cas dont je viens de parler, il est présuposé

que les évenemens précedens vous ont mis en état d'exécuter. Car il est de la prudence à la Guerre, de ne jamais rien entreprendre, sans avoir prévû tout ce qui en peut troubler le succès. La réputation d'heureux ne suffit pas à un Général; celle de sage & de prévoïant lui est plus utile, & beaucoup plus nécessaire. Quoiqu'il soit presque impossible de donner des regles certaines sur toutes les différentes manieres de faire marcher une Armée, dont je viens de parler; cependant je ne laisserai pas de poser des principes généraux sur chaque maniere de marches, qui suffiront pour prescrire des maximes, capables de faire éviter les inconveniens principaux, qui peuvent arriver dans les marches, & pour les rendre sûres & aisées.

Lorsqu'on marche à l'Ennemi pour le combattre, ou l'on part de loin, ou l'on part de près. Si l'on part de loin, il faut multiplier autant qu'il est possible, les colonnes de Troupes afin de faire plus de diligence, au moins jusqu'à ce que l'on soit à portée du païs, où

l'on croit trouver l'Ennemi.

En ce cas il faut tâcher de se procurer plusieurs marches pour la colonne d'Artillerie, même en faire marcher quelques Brigades à la tête des colonnes d'Infanterie ; & cela afin que l'Artillerie arrive assez tôt pour être placée sur la ligne suivant l'ordre de bataille.

Les gros bagages de l'Armée doivent avoir été renvoïés en lieu ; où ils soient en sûreté, & les menus bagages ne doivent marcher qu'à sa suite, même de loin, & laissant entr'eux & les Troupes, une distance qui empêche qu'ils ne se broüillent avec les colonnes des Troupes, si elles faisoient quelques petites altes, pour des raisons qui n'arrivent que trop fréquemment dans les marches.

Cette distance doit même être suffisante, pour laisser une espace entre les menus bagages, & la seconde ligne, capable de réformer sans embarras la premiere ligne, si dans le commencement du combat, il y en avoit une partie de renversée par l'Ennemi. Il est même encore plus prudent à un Général, qui

marche à son Ennemi pour le combattre, d'être absolument débarrassé de ses menus bagages, quand même l'Armée en devroit souffrir quelques heures.

Il faut mettre à la tête des colonnes de bagages ; des détachemens qui contiennent les valets, & les empêchent de s'approcher de trop près des colonnes des Troupes, comme il vient d'être dit, à leur queuë, & sur les flancs des escortes, pour les empêcher d'être pillés & mis en confusion par de petits Partis Ennemis, qui pourroient être dans les flancs, ou dans les derrieres de l'Armée.

Il faut que la marche du Corps de l'Armée soit précédée de quelques heures par un Corps de Cavalerie, ou de Cavalerie & d'Infanterie, suivant le Païs, afin que ce Corps détaché éclaire la marche, & empêche que l'Armée ne soit surprise en colonne, en cas, comme il peut fort bien arriver, que le hazard eût fait faire à l'Ennemi le même mouvement, pour marcher en avant, que l'on feroit pour aller combattre.

Ce Corps détaché doit être commandé par les Officiers Généraux de jour, s'ils sont gens de confiance ; sinon le Général en doit choisir de bons pour une pareille commission, parce qu'elle est d'une fort grande conséquence.

Ce Corps doit faire des altes de tems en tems, parceque, comme il marche légerement, & sans aucuns embarras, il ne faut pas qu'il s'éloigne trop du Corps de l'Armée, auquel il faut qu'il donne continuellement des nouvelles de ce qu'il voit, ou de ce qu'il apprend. Et pour cela il doit avoir plusieurs petits Partis devant lui, & sur ses flancs ; la nature du païs par lequel il passe, lui sert de regle pour la maniere de se conduire avec sûreté & prudence.

Il faut que tous les Officiers généraux marchent à la tête des aîles & des colonnes, suivant l'ordre de bataille ; & les Officiers particuliers à la tête de leur Corps.

Les Gardes nouvelles doivent précéder la marche du Corps de l'Armée. C'est à la tête de ces Gardes que doit marcher le Maréchal

de Camp, qui entre de jour, & le Lieutenant Général de jour à la tête du Corps détaché de toute l'Armée.

Le campement doit être gardé au Corps de l'Armée; jusqu'à ce qu'on soit arrivé sur le terrain où le Général veut camper, sans avoir trouvé l'Ennemi. Alors le Maréchal de Camp aïant posté les Gardes nouvelles tout le plus avant qu'il se peut, pour découvrir le païs, & le Lieutenant Général, avec le Corps détaché, s'étant avancé pour couvrir les Gardes, le Maréchal de Camp revient pour déterminer la droite & la gauche du Camp; il envoïe chercher le campement, & distribuë le terrain sur lequel ensuite l'Armée arrive, & se met en bataille par premiere & seconde ligne, pose les armes, & campe.

On fait cependant arriver les bagages; après quoi on doit faire sortir les Fourageurs, qui pour ce premier soir, ne doivent fourager qu'en dedans des Gardes. Le fourage rentré, les Troupes détachées

reviennent au Camp, les Gardes se rapprochent du poste que le Maréchal de Camp leur aura marqué; & lorsque la nuit est proche, elles reviennent à leur poste de nuit, que le Maréchal de Camp leur aura aussi marqué.

Après que l'ordre est donné, les Partis commandés sortent du Camp, & s'avancent vers le lieu, où l'on sçait qu'est l'Ennemi, pour tenir l'Armée avertie de tout, de crainte de surprise, & pour éclairer la marche du lendemain, en cas qu'il y en ait une à faire.

Voilà à peu près, ce qui se peut donner de maximes génerales sur la maniére de marcher en avant, & & vers l'Ennemi. Tout ce qui se peut pratiquer d'ailleurs en pareil cas de plus particulier, réside dans la nature du païs, que l'Armée traverse.

Que si l'Armée marche en arriere pour éviter le combat, elle fait marcher d'avance, & même avant la nuit qui doit précéder la marche en arriere, les gros & les menus bagages avec une bonne escorte,

dont le Commandant ſçait juſqu'où il faut qu'il marche ; enſuite la plus grande partie de l'Artillerie, avec une partie du Corps deſtiné à ſa garde, n'en conſervant que quelques brigades auprès de l'Infanterie, en cas de beſoin.

Toute l'Armée ſe tient en bataille, ſous les armes, juſqu'à ce que tout le Camp ſoit débarraſſé. Que ſi l'Armée a des défilés derriere ſon Camp, ils doivent avoir été auparavant ouverts, & les ouvertures & paſſages multipliés autant qu'il aura été poſſible, & leur tête gardée par de l'Infanterie, & même du canon, s'il ſe trouve des endroits propres à y en placer, pour être ſervi contre l'Ennemi avec ſuccès.

On doit tenir devant la premiere ligne, les vieilles Gardes du Camp, & un Corps détaché pour faire l'arriere-Garde de tout.* Les nouvelles Gardes peuvent faire la tête de l'Armée lorſqu'elle ſe met en marche, afin d'être placées où elles doivent être, lorſque l'Armée arrivera ſur le terrain où il a été réſolu de la faire camper.*

Lorſque

Lorsque les défilés sont entierement débarrassés, & leur tête gardée par l'Infanterie qui y aura été postée, l'Armée marchera par la seconde ligne à colonne renversée, & chacun des Officiers qui conduit une colonne, entrera dans le défilé qui lui a été marqué, observant bien de ne point embrouiller la marche d'une autre colonne.

Quand cette seconde ligne a passé le défilé, elle se retourne, & se met en bataille pour attendre que la premiere soit passée, ou pour la soûtenir en cas qu'elle soit pressée par l'Ennemi.

Lorsqu'il en est fort proche, & qu'il veut absolument engager une affaire, on doit les jours précedens la marche avoir fait faire un grand retranchement qui couvre le front de l'Armée, quelques-fois même deux. Ce second ne doit pourtant être que de grands redans devant les défilés, pour y placer beaucoup d'Infanterie; les flancs de ces redans doivent être ouverts, pour que la Cavalerie puisse entrer dans les défilés par les côtés, sans cou-

vrir les rédans, dont le feu de l'Infanterie, qui y eſt placée, doit protéger ſon entrée.

En ce cas, il eſt bon que ce ſoit la ſeconde ligne d'Infanterie qui entre dans ces redans de jour, & qu'il n'y ait que la ſeconde ligne de Cavalerie, qui marchant à l'entrée de la nuit, ſe forme de l'autre côté du défilé; & après que tout ce qui a marché eſt placé, on fait marcher la premiere ligne en colonne renverſée, qui continuë ſa marche, juſqu'à ce qu'elle ait paſſé le défilé, où elle ſe met en bataille, pour y attendre l'arrivée du Corps détaché, les Gardes, & enſuite l'Infanterie qui étoit dans les redans devant les défilés, & celle qui en gardoit la tête; après quoi tous ces Corps étant rejoints à l'Armée dans leur ordre de marche, les vieilles Gardes & le Corps détaché en font l'arriere-Garde, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé dans le Camp qu'on aura voulu prendre.

Que ſi l'Armée qui veut éviter le combat, a une riviére à paſſer au lieu de défilé, les precautions à pren-

dre pour la sûreté sont encore bien plus grandes. Et voici en général celles que je pense qu'on doit observer.

Le Général doit enfermer son Armée dans de bonnes lignes, qui en couvrent les flancs jusqu'à la riviére, de l'autre côté de laquelle, en dehors de ses flancs, il doit établir de grosses redoutes bien remplies de canon & d'Infanterie, afin que l'Ennemi ne prenne point les flancs de l'Armée, & ne cherche point à séparer les Troupes qui seront en bataille, des ponts sur lesquels elles doivent passer. On doit aussi faire un second retranchement qui couvre tous les ponts, & qui soit ouvert de distance en distance, à côté des ponts, pour laisser le passage libre à la Cavalerie, dont la retraite est toujours beaucoup plus difficile que celle de l'Infanterie, lorsqu'il faut qu'elle passe sur des ponts. Dans ce second retranchement doit être placé un gros Corps d'Infanterie.

Intérieurement à ces deux retranchemens, on peut encore couvrir d'un redan chaque pont, & y met-

tre de l'Infanterie, pour faciliter la levée desdits ponts, quand l'Armée aura achevé de passer.

Les gros & menus bagages doivent avoir précédé d'un tems considérable la marche de l'Armée ; la Cavalerie doit aussi précéder la marche de l'Infanterie. La premiere Infanterie qui passe la riviére doit être postée, & retranchée sur l'autre bord dans les redoutes qui doivent protéger les flancs de l'Armée. Rien ne doit être vû marcher par l'Ennemi, afin qu'il n'apprenne pas le tems de la marche pour attaquer ; parce que le désordre est fort à craindre en pareil cas ; & si l'Ennemi est à la vûë du Camp, il ne faut marcher que de nuit, après pourtant que les seconds retranchemens, les redans & redoutes auront été garnies de jour pour éviter le désordre. Ce tems doit pourtant être pris de maniére que ce mouvement ne puisse point être vû par l'Ennemi.

La troisiéme maniére de faire marcher l'Armée, qui est celle où elle change de Camp pour la commodité des subsistances, n'a rien de

particulier pour les précautions, & tombe dans les maximes générales pour les marches.

La quatriéme, qui est celle où l'on marche pour ôter à l'Ennemi, ou des fourages commodes, ou des facilités pour des convois de vivres, n'a point aussi de maximes particuliéres. L'utilité de ce mouvement dépend de la connoissance exacte, que le Général a acquise du païs dans lequel il fait la Guerre.

La cinquiéme, qui est celle de forcer l'Ennemi à quitter le païs où il est, n'a point encore de maxime particuliére pour son exécution.

* On peut seulement dire, que son utilité ne se fera sentir, qu'au cas que l'on puisse par cette marche faire craindre à son Ennemi, ou une entreprise sur quelqu'un de ses postes dépourvûs, ou une course dans son païs par un Corps de Cavalerie, qui pendant qu'il sera dehors, sera couvert de l'Armée, & sans crainte d'être battu.

La sixiéme maniére, qui est celle d'empêcher l'Ennemi d'entrer dans un païs, n'a point encore de maxi-

mes particuliéres pour fon exécution. Son utilité réfide entiérement dans la capacité du Général, qui fçait fe choifir le meilleur pofte pour ce deffein. *

La feptiéme maniére, qui eft celle de paffer des défilés, ou une riviére devant fon Ennemi, ou d'empêcher qu'il ne les paffe devant l'Armée, a des régles particuliéres pour être exécutée fûrement. En voici les principales.

Ces défilés font caufés, ou par des montagnes qui refferrent la marche de l'Armée, & la réduifent à une colonne feule, ou par des marais ou forêts, ou par une riviére, ou par des ravines difficiles à paffer, & à rendre pratiquables.

Si ce défilé eft de la premiere efpéce, il faut fçavoir fi ces montagnes ont plufieurs gorges, fi l'Armée qui veut paffer eft du côté où la montagne eft plus élevée, ou la plus humiliée fur la plaine.

Si ce paffage de montagnes a plufieurs gorges, il faut faire entreprendre plufieurs des plus contigues par l'Infanterie de l'Armée, laquelle au-

ra des détachemens qui monteront, & se soûtiendront toujours au plus haut de la montagne, un peu en avant des colonnes, qui marcheront au-dessous; de maniére que si l'Ennemi est posté sur le plus haut, il faut craindre que pendant que les détachemens l'occuperont en tête, il ne soit tourné, & enveloppé par le Corps qui marche au-dessous.

Que si l'Ennemi a barré toute la gorge d'une hauteur à l'autre; il faut l'attaquer de nuit, dans tout cet espace, par plusieurs endroits; parce qu'il suffit d'en forcer un seul pour se rendre maître de tout le front, qui se trouve séparé, & dont la droite & la gauche de l'endroit forcé ne peuvent se rejoindre, pour former un Corps capable de résister au Corps qui a forcé, & qui est ensemble.

Comme il ne se peut pas aussi que cette gorge n'ait des revers, l'Infanterie qui aura été conduite dans les gorges voisines, & à qui il aura été prescrit de tâcher de monter sur les revers de la gorge, qu'on a résolu d'attaquer sérieusement, occu-

pera, ou déplacera sûrement l'Infanterie ennemie, qui tient la hauteur de l'un des deux côtés, & rendra par conséquent l'attaque du front plus praticable; ce qui est d'autant plus sûr, que l'Ennemi forcé en un endroit, ne pouvant plus se rejoindre avec le reste des Troupes portées sur le front, qu'il a voulu défendre, sera contraint de se retirer en détail, pour tâcher de se rejoindre, pendant lequel tems les détachemens, qui auront été envoïés pour gagner le haut, en étant les maîtres, & marchant en avant, toujours en se soûtenant, faciliteront la marche du gros Corps qui s'avance par le bas.

Je sçai par expérience, qu'il y a des natures de païs, où les gorges se trouvent tellement resserrées par des roches, qu'elles forment une chaîne inaccessible jusqu'au plus haut de la montagne. En ce cas, pour en déposter l'Ennemi, il n'y a de parti à prendre, que celui de gagner les revers.

Si ces défilés sont causés par des marais, qui barrent absolument le

païs, & que par exemple, les marais d'un côté tiennent à une riviére, & de l'autre à une place, & qu'enfin on ne les puiſſe tourner, il n'y a de parti à prendre, pour les paſſer, que d'y faire des chauſſées de faſcines, [illegible] pace en eſpace des redoutes, dans les lieux du marais qui ſeront les plus ſecs, & où l'on pourra placer quelque Infanterie, & même du canon, afin que la colonne qui ſera en marche ſur cette chauſſée, ſoit protegée, & même couverte par le feu du canon & de la mouſqueterie, qui ſera dans ces redoutes.

Après tous ces ſoins, ſi l'Ennemi qui veut empêcher le paſſage de ces marais, ſçait ſe placer; comme nuls de vos mouvemens & de vos ouvrages ne peuvent échaper à ſa vûë, il lui ſera bien aiſé d'empêcher qu'on ne réuſſiſſe dans cette entrepriſe.

Si ces défilés ſont cauſés par une forêt, dont le fond ſoit marécageux, & où il n'y ait que quelques chemins ſecs, dans leſquels l'Ennemi auroit fait des abbatis, & placé de l'Infanterie, comme les déblais de ces abbatis ſont longs à faire ſous le

feu de l'Ennemi, cet ouvrage coûtera bien des hommes & du tems. Il n'y a d'expédient que de bien foüiller toute la forêt par ses travers, essaïant de trouver quelque passage, ou négligé par l'Ennemi, ou éloigné de ces principaux abbatis, afin d'en pouvoir prendre les flancs, ou les derrieres; auquel cas, on le dépostera aisément, après quoi il ne restera d'ouvrage que celui de ranger ces arbres coupés, pour faciliter la marche des premieres colonnes d'Artillerie, ou de Cavalerie.

Mais comme dans ces cas, l'Ennemi ne tient ces abbatis que par de l'Infanterie détachée, & qu'il se sera apparemment posté dans la plaine avec son Armée, à distance d'empêcher qu'on ne puisse déboucher de front, lorsqu'on est parvenu au bord de la forêt, il faut s'étendre, autant qu'il est possible; déborder le front de l'Ennemi, s'il se peut; placer du canon à plusieurs endroits; gagner du terrain sur la plaine, par des ouvrages faits de nuit, lesquels ouvrages seront garnis d'Infanterie & de canon; lier ensuite ces

ouvrages les uns aux autres, afin d'y placer toute une ligne. Après cela, ſuivant la conſtitution du païs, la ſeconde ligne pourra déboucher de la forêt, ſous la protection du feu de la premiere ligne retranchée, ſoit pour gagner par la droite ou la gauche le flanc de l'Armée ennemie, ſoit pour marcher de front, & attaquer l'Ennemi, après avoir pendant la nuit raſé tous les ouvrages qu'on aura faits les nuits précédentes, afin qu'il ne reſte aucune ſéparation entre les deux lignes, qui les empêche de ſe communiquer, & de ſe ſoûtenir; & de garder la diſtance qui doit être obſervée, entre les deux lignes d'une Armée qui s'avance pour combattre.

Si ce défilé pour aller à l'Ennemi eſt une riviére, elle a des gués, ou elle n'en a point. Si elle a des gués qui ſoient ſéparés, & dans une diſtance hors de la vûë, il en faut ſurprendre quelqu'un par des mouvemens de nuit, & avoir diſpoſé des Troupes, de maniere que pendant qu'elles paſſent à ce gué, on paroiſſe occuper fortement l'Ennemi en

quelque autre endroit éloigné de celui où l'on paſſe, & que ces attentions éloignées que l'on donne à l'Ennemi, ne finiſſent qu'avec la nuit.

Il faut beaucoup de vivacité dans ce mouvement, parce qu'il faut être en bataille de l'autre côté de la riviére, en état de recevoir l'Ennemi, avant qu'il ait eu le tems d'y marcher avec un front capable de culbuter ce qui auroit paſſé, & qui ſe ſeroit étendu pour former un front plus grand que celui de l'Ennemi, qui n'y peut d'abord arriver qu'en colonne.

Souvent ces gués peuvent ſe trouver vis-à-vis d'une hauteur. En ce cas, il faut faire paſſer toute la Cavalerie la premiere afin de s'y placer. Souvent auſſi ils peuvent être près de quelque défilé, qu'il faudroit que l'Armée ennemie paſſât devant vous ; & en ce cas, il faut faire paſſer l'Infanterie la premiere, afin qu'elle garde le défilé, & ſoûtienne un combat, pendant que la Cavalerie paſſe, & ſe réforme derriere l'Infanterie, où ſur ſon

aile suivant le terrain.

Si la riviére qu'on veut passer n'a point de gué, il faut observer si les bords en sont hauts & escarpés, & de quel côté est la supériorité des bords, parce que si elle se trouve du côté de l'Ennemi, il est inutile d'en tenter le passage ; on n'y réussiroit pas.

Il faut observer encore si la riviére a plusieurs isles, & si ces isles sont couvertes de bois. En ce cas on peut se rendre maître de quelques-unes de ces Isles ; faire un Pont sur la branche de la riviere jusqu'à l'Isle ; voir de quelle nature est le terrain du côté de l'Ennemi ; s'il est de maniére qu'on n'y puisse prendre aucun établissement, pendant que l'on construit le Pont entre l'Isle & le bord ; & si l'Armée, à la faveur de cet établissement, peut passer par la droite ou la gauche du retranchement, sans pouvoir être combattuë par l'Ennemi, avant qu'elle soit entiérement passée ; sans quoi l'entreprise ne réüssira pas.

Que si ce sont des ravines con-

sidérables & difficiles qu'on veut passer, & que l'Ennemi soit à portée de s'y opposer, il faut encore observer de quel côté est la supériorité du terrain, sans laquelle cette opération ne peut réüssir.

Il faut observer la nature du [illegible]. Si elle est de roche, elle est presque impossible; si elle est de terre que l'on puisse renverser des deux côtés, & réduire en talus, cela peut devenir pratiquable. Mais dans ce cas, la plus grande difficulté est, que comme cette espéce de travail est fort long, il peut être détruit en un moment par le premier orage. Je n'en parle ici que pour ne rien omettre de toutes les opérations de Guerre.

Sur toutes les différentes maniéres de cette septiéme nature de marche, il n'y en a aucune sur laquelle on puisse s'assurer de la réussite, sans une grande supériorité de force sur l'Ennemi, qui fait qu'il ne peut pourvoir à tout, ou sans avoir à faire à un Général borné dans ses lumieres, & qui ne sera pas placé dans une distance convenable, pour

empêcher son Ennemi d'oser hazarder de défiler près de lui, sans craindre d'être forcé à combattre, avant que d'avoir eu le tems de se former.

Lorsque le Général aura conduit son projet jusqu'au point de faire marcher son Armée, pour faire investir une Place, qui est la huitiéme des maniéres de marcher, il y a plusieurs choses à observer, tant par rapport à la situation de la Place qu'on veut investir, que par rapport à la connoissance de ce mouvement, qu'il faut dérober à l'Ennemi.

Comme dans la suite de ce discours, il se trouvera un Chapitre particulier de la maniére d'investir une Place, je ne parlerai ici que de celle d'y marcher. Il y en a deux.

Ou l'Armée est assemblée précédemment, ou elle est encore dans les Places & postes voisins. Si elle est assemblée, ou elle est proche de celle des Ennemis, ou elle est hors de portée. Si elle en est proche, il faut que la marche soit vive, faite avec précaution, débarrassée d'équipages, & l'investiture si bien reconnuë, que la marche seule de l'Armée la fasse.

Cette maniére d'investir une Place est souvent dangereuse; parce que l'Armée qui investit peut avoir été suivie d'assez près, pour n'avoir pas le tems de se rejoindre, & de s'opposer à l'Ennemi qui vient en bataille; ainsi je ne la conseillerai jamais.

Il est bien plûs sûr d'opposer toute l'Armée à celle de l'Ennemi, en tenant la Place que l'on veut investir derriere, & en couvrant ainsi le Corps destiné à faire le Siége. Ce qui tombe dans le cas de faire un Siége avec deux Armées, l'une d'observance, qui est celle que j'ai placée au-devant de l'Ennemi, & l'autre qui doit se renfermer dans des lignes, & faire le Siége.

Si on est hors de portée de l'Ennemi, il y a moins de précautions à prendre; & en ce cas-là le Général peut garder les menus bagages avec lui, si la constitution du païs par lequel il doit marcher le lui permet.

Si ce Siége se fait à l'ouverture de la Campagne, & que l'Armée soit séparée seulement par de gros Corps, il faut que toute la Cavale-

rie qui compose l'Armée, par tout où elle sera, ait des ordres secrets pour marcher à différentes heures, suivant la distance où elle se trouvera de la place qu'on veut investir; que le terrain que chaque Corps de Cavalerie doit occuper dans l'Investiture, lui soit précisément marqué; & que toute cette Cavalerie se trouve en même tems autour de la Place.

Il faut tâcher de prendre ses mesures de maniére que l'Investiture se fasse avant le jour, afin qu'à la pointe du jour, il ne puisse plus rien sortir de la Place, & qu'il n'y ait qu'à marquer le terrain des Camps, & des lignes. L'Infanterie doit, autant qu'il se peut, avoir suivi la Cavalerie de près, afin de pouvoir, dès son arrivée, marcher sur les terrains qu'elle doit occuper dans la circonvallation.

La neuviéme maniére de faire marcher une Armée, est quand elle a pour objet de garantir une Place d'être investie.

Lorsque dans la suite je parlerai des Siéges, on y trouvera les pré-

cautions qui doivent être prises par le Prince, tant pour les approvisionnemens de vivres & de munitions de guerre, que de Troupes pour la défense de la Place.

Il ne s'agira donc ici que de ce qui regarde le Général, qui doit veiller de si près au mouvement de l'Ennemi, qu'il ne puisse lui dérober une investiture. Il faut pour cela, qu'il se place de maniére qu'il couvre toûjours, ou au moins tienne de près les Places qui peuvent être les objets d'attaque de l'Ennemi.

Que si l'investiture de ces Places est coupée par une riviére, ou ruisseau difficile à passer, une forêt, ou des défilés, il faut qu'il se campe de maniére à pouvoir arriver à cette Place par le côté, par lequel l'Ennemi n'en peut pas avoir fait l'investiture avant son arrivée, ou n'y puisse pas être placé avec un Corps supérieur à celui qu'il peut y mener avec diligence ; qu'il marche à l'Ennemi sans aucun bagage, afin que rien ne l'empêche de faire diligence, & que pendant ce tems-

là les bagages de l'Armée se retirent derriere les Places, pour y être en sûreté, tant dans leur séjour, qu'en la rejoignant.

Lorsque le Général arrive à portée de l'Ennemi, il faut qu'il l'attaque avec vivacité, & ordonne à tout ce qui peut pénétrer jusqu'à la Place de le faire sans s'arrêter, parce qu'il arrive presque toujours, qu'une Place qui reçoit un secours dans le tems de son investiture, déconcerte assez l'Ennemi, pour le faire désister de son entreprise.

Le secours entré, s'il est raisonnable, le Général doit se retirer promptement hors de portée de l'Ennemi, principalement s'il n'a pas marché avec toute son Armée, la rejoindre, pour après cela, si l'Ennemi persiste dans son entreprise, chercher les occasions de le forcer dans ses lignes, ou de battre quelqu'un de ses convois, ou de le resserrer dans ses fourages.

Si au contraire le côté par lequel il sera arrivé à la Place, n'a pû être investi par l'Ennemi, à cause des difficultés qu'il aura trouvées à y

passer, il faut en ce cas qu'il s'y tienne, jusqu'à ce que le reste de son Armée y soit arrivé; ce qui fera sûrement retirer l'Ennemi, parce que son entreprise deviendra impossible à exécuter.

REMARQUES.

J'ai traité dans mes Maximes de toutes les différentes maniéres de faire marcher une Armée. Ainsi mes réflexions ne seront que sur ce que j'ai vû exécuter par les Généraux, dont je jugerai suivant les préceptes que j'ai établis. Mes réflexions sur ce sujet seront donc moins étenduës que le Chapitre, où je traite à fonds cette matiere.

A la fin de l'année 1673. lorsque M. de Luxembourg eut par ordre du Roi abandonné les conquêtes de Hollande jusqu'à la Meuse, & qu'il fut arrivé près de Mastrick avec le Corps de Troupes qu'il ramenoit en France, il sçut que M. le Prince d'Orange étoit campé sur la grande chaussée, avec toutes les forces des Espagnols & des Hollandois, & qu'il avoit même été joint par un

Corps considérable de la Cavalerie de l'Empereur.

L'Ennemi se trouvoit donc ainsi fort supérieur en Cavalerie, & il n'auroit pas été prudent à M. de Luxembourg de se commettre, dans un Païs assez ouvert, avec aussi peu de Cavalerie qu'il en avoit.

M. le Maréchal de Schomberg avoit rassemblé un Corps de Cavalerie auprès de Charleroi, pour venir au devant de M. Luxembourg; mais la difficulté étoit que ces deux Généraux pussent se joindre, malgré M. le Prince d'Orange qui étoit entre deux.

Il s'agissoit donc dans cette occasion de tromper l'Ennemi par des mouvemens faux, qui fussent capables de donner un tems assez considérable, pour faire sans risque la jonction de la Cavalerie de M. de Schomberg avec l'Infanterie de M. de Luxembourg.

Pour y parvenir, ce Général feignit de ne plus avoir dessein de rentrer en France par Charleroi, & de vouloir traverser la Condros & les Ardennes pour arriver à la Meuse.

Ces démonstrations firent déplacer M. le Prince d'Orange. Il s'avança jusqu'à Hui & à Namur, & ce fut ce tems-là que M. de Luxembourg prit pour passer brusquement la Meuse à Mastrick, & pour joindre auprès de Tongres M. de Schomberg, qui s'étoit avancé pour cet effet; de sorte que ces deux Généraux se joignirent, sans que M. le Prince d'Orange pût s'y opposer.

Cet exemple fait connoître, que la bonne conduite d'un Général dans sa marche lui procure presque toujours la certitude de la faire heureuse, & le succès du dessein pour lequel il l'a entreprise.

La belle marche que M. de Montecuculli avoit faite quelques mois avant celle dont je viens de parler, & par laquelle de Wirtzbourg il se porta au bas-Rhin, pour donner le moïen à M. le Prince d'Orange de faire le Siége de Bonn, & de joindre l'Armée de l'Empereur & celle des Hollandois, aïant trouvé sa place ailleurs, lorsque j'ai parlé de l'enlevement du convoi de Wirtzbourg, je n'en reparlerai point ici.

L'année 1674. me fournira plusieurs exemples de belles marches.

La premiere a été celle que fit M. de Turenne, lorsque partant de la haute Alsace, où il étoit avec une partie de son Armée, pour couvrir la conquête de la Franche-Comté, il alla battre un Corps de Troupes que les Ennemis avoient assemblé à Sintzheim entre Philisbourg & Heilbron.

Cette longue marche avoit été si capablement, & si secretement préparée par M. de Turenne, qui avoit successivement avancé des Troupes sur la route de Philisbourg, que l'Ennemi fut attaqué & battu ; sans avoir eu aucune connoissance précedente des mouvemens que ce Général avoit faits, pour rendre sa marche plus vive.

La seconde belle marche fut celle que M. le Prince fit faire à l'Armée du Roi, en partant du Camp d'Espieres, pour secourir Oudenarde assiegée par M. le Prince d'Orange. L'Armée n'ayant pû arriver d'assez bonne heure pour être placée sur les hauteurs, qui étoient au-

dessus de la Ligne de circonvallation, M. le Prince ne voulut pas qu'elle s'en approchât, pour ne pas donner d'inquiétude à l'Ennemi, ni même la pensée de sortir de sa ligne pour occuper ces hauteurs ; ce qui auroit rendu son secours plus difficile.

Ce Prince se disposa donc seulement tout la nuit à occuper à la pointe du jour les hauteurs, mais un brouillard fort épais, qui couvrit la terre un peu avant jour, cacha aux yeux la retraite de l'Armée Ennemie ; & fit perdre à M. le Prince le fruit de ses beaux mouvemens, dont il ne put pas même profiter sur l'arriere-Garde de l'Armée ennemie, parce que M. de Souches qui commandoit l'Armée de l'Empereur, se servit avec capacité de la constitution du païs, pour faire faire le crochet à la Cavalerie de l'Empereur, & la mettre en bataille sur une hauteur, qui se trouvoit derriere l'Armée du Roi, dont elle n'étoit séparée que par un petit ruisseau, qui couloit entre les deux hauteurs.

Cette

Cette contre-marche d'une Armée qui sembloit se retirer, pour éviter une affaire, étoit si judicieuse, que M. le Prince n'osa rien entreprendre sur son arriére-garde, parce qu'il ne pouvoit marcher à elle, sans prêter le flanc à M. de Souches ainsi placé.

La troisiéme belle marche de cette Campagne a été celle que M. de Turenne fit faire à l'Armée du Roi à la fin du mois de Décembre, lorsque ce Général quitta les quartiers d'hiver qu'il avoit feint de faire prendre à l'Armée dans la Lorraine, pour tomber par Tannes & Bedfort sur les quartiers, que l'Armée des Ennemis, infiniment supérieure à la sienne, croïoit tranquillement conserver dans la haute-Alsace. Il les força de les abandonner après plusieurs combats, & d'en aller prendre d'autres de l'autre côté du Rhin.

Comme les quartiers que M. le Maréchal de Turenne occupoit, étoient fort séparés, mais pourtant tous à portée du pied des montagnes, qui sont entre l'Alsace & la Lorraine, ce grand Général avoit

envoïé des ordres à tous les quartiers de marcher, comme s'ils n'avoient eu dessein que de s'étendre pour la commodité des subsistances, ou pour aller prendre des quartiers d'hiver en Franche-Comté, & couvrir cette Province de nouvelle conquête, trop voisine des quartiers que les Ennemis occupoient dans la haute-Alsace.

Toutes les routes que M. de Turenne avoit envoïées aux Troupes, finissoient vis-à-vis des passages par lesquels il vouloit rentrer en Alsace; ainsi toutes les Troupes, sans le sçavoir elles-mêmes, se trouverent en même tems aux deux rendez-vous généraux de Tannes & de Bedfort, d'où elles partirent pour entrer dans la haute-Alsace, & tomber sur les différens quartiers des Ennemis, qui furent tous attaqués en même tems, sans avoir eu aucune connoissance du mouvement général de l'Armée de M. de Turenne.

Cet exemple servira à faire connoître, qu'il faut être toujours attentif sur les moindres mouvemens qu'un Général habile fait faire à ses

Orient
CARTE DU COURS DU RHEIN
Depuis Basle jusqu'a Mayence
Et Partie de la
MOZELLE
Avec les pays qui les environnent Pour l'intelligence de quelques Marches et actions rapportées par Mr de Feuquieres
Lieues Communes de France
Septentrion
Midi
Occident
Dheulland Sculp.
PARTIE DU
WIRTEMBERG
SOUABE
LES SUISSES
ELECTORAT DE MAYENCE
ELECTORAT DU RHEIN
PALATINAT
MARQUISAT DE BADE
ALSACE
SUNTGAU
LORRAINE
FRANCHE COMTE
Hailbron
Heidelberg
Philisbourg
Spire
Worsme
Francfort
Darmstat
Mayence
Bingen
Manheim
Landau
Bade
Fribourg
Brisach
Basle
Strasbourg
Colmar
Haguenau
Saverne
Fort Louis
Offembourg
Huningue
Mulhausen
Befort
Treves
Metz
Nancy
Toul
Luxembourg
Thionville
Sarlouis
Pont a Mousson
Luneville
Remiremont
Espinal
Besançon
Neufchatel
Solleure
Berne
Burgdorf
Vesoul
Longwy
Furstemberg
Naglod

Troupes, parce que l'on doit être persuadé, qu'il n'en fait jamais faire d'inutiles, & qu'ils cachent toujours un dessein, & conviennent à son exécution.

En l'année 1676. M. le Maréchal de Schomberg fit une fort belle marche pour se retirer de devant M. le Prince d'Orange, après lui avoir fait lever le Siége de Mastrick. Il étoit fort inférieur à ce Prince, qui vouloit le combattre; cependant il sçut si bien ménager ses mouvemens, & se couvrir du Jaker, qu'il entra ensuite dans la Mehaigne, & gagna Charleroi, sans qu'il fût possible à M. le Prince d'Orange d'engager une affaire, quelque desir qu'il en eût.

En 1677. toutes les marches de M. le Maréchal de Créqui devant M. de Lorraine, furent belles & sçavantes. Ce Maréchal durant quatre mois ne perdit jamais son Ennemi de vûë, & s'opposa toujours de front à tous ses mouvemens en avant qu'il voulut faire, soit pour entrer en Lorraine du côté de la Saare, soit pour passer la Meuse du

côté de Mouzon, sans que dans aucun des mouvemens hardis que M. le Maréchal de Créqui fit faire à son Armée, M. de Lorraine pût trouver l'occasion de le combattre, parce que M. de Créqui qui vouloit éviter un engagement général, compassa si sagement jusqu'à ses moindres mouvemens, qu'il ne donna jamais à ce Prince aucun tems, qui pût lui procurer la possibilité de combattre avec apparence d'un succès heureux.

Je n'ai point donné de préceptes dans mes maximes, pour régler la conduite d'un Général chargé d'un projet de cette nature, parce qu'il auroit été impossible de rien dire sur ce sujet, qui pût servir de maxime certaine.

Cependant tout ce qui a été fait par M. le Maréchal de Créqui dans le cours de cette Campagne, a trouvé sa régle dans la discution des différens objets, qu'une Armée peut avoir pour marcher.

Il est certain que les marches de M. le Maréchal de Créqui, ont toutes eu quelque partie des préceptes & des attentions, qu'un Général

doit avoir, lorsqu'il fait marcher son Armée, différemment appliquée suivant la constitution particuliere des païs, où il s'est trouvé dans la nécessité de s'opposer aux mouvemens de son Ennemi.

Je finirai mes réflexions sur les marches par celle que fit M. de Luxembourg en 1694.

Il commandoit cette Campagne l'Armée du Roi en Flandres sous M. le Dauphin. L'Armé étoit campée à Vignamont, Hui, & la Meuse derriere elle. Celle des Ennemis étoit campée à Tavieres, la droite appuïée à la Mehaigne. Par ces deux positions il est aisé de voir, qu'après tous les fourages de ce païs également consommés par les Armées, l'Ennemi n'aïant plus rien à craindre pour Liége, ne pouvoit avoir d'autre parti à prendre, que de venir finir sa Campagne en Flandres, en occupant Courtrai avant nous, & en s'assûrant par-là les fourages d'entre la Lys & l'Escault, & le poste de Courtrai, pour y faire hiverner un Corps considérable de Troupes. M. le Prince d'Orange crut

qu'il feroit aisément ce mouvement, parce que pour l'exécuter, il avoit au moins trois ou quatre marches sur l'Armée du Roi.

Cependant M. de Luxembourg, qui étoit dans une attention continuelle sur les mouvemens de l'Ennemi, se disposa à une marche vive, dès que l'Ennemi commenceroit la sienne.

Pour cet effet quelques jours avant que l'Ennemi se mit en mouvement, il fit avancer sur sa marche des Brigades de Cavalerie jusqu'à la hauteur de la Bussiere sur la Sambre, sous prétexte de couvrir le païs d'entre Sambre & Meuse contre les courses de l'Ennemi, & fit faire une diligence si extraordinaire à toute l'Armée, dès qu'elle commença à marcher, que sa tête arriva à Hauterive sur l'Escault quelques heures seulement avant la tête de l'Armée ennemie. Cette avance lui suffit, pour empêcher M. le Prince d'Orange de faire des ponts sur l'Escault, & l'obliger d'aller passer cette riviere à Oudenarde, & la Lys auprès de Gand, pour aller finir sa Campagne

à Rousselaër, sans avoir pû empêcher M. de Luxembourg de faire subsister l'Armée le reste de la Campagne aux dépens de la Châtellenie de Courtrai & des Espagnols, & même au-delà de la Lys.

Tous ces exemples de belles marches, qui finissent à cette année, suffisent pour faire connoître l'utilité dont elles ont été, pour les succès avantageux qu'elles ont produits, & qu'elle a été la différence de la capacité des Généraux qui les ont faites, d'avec celle des Généraux, dont le Roi s'est servi depuis ce tems-là, & dont aucun ne m'a fourni un seul exemple à citer sur cette matiére des marches, qui mérite d'être suivi.

CHAPITRE LVI.

Des Campemens.

CE Chapitre contiendra deux parties. Dans la premiere je parlerai seulement de la maniére dont on marche au Campement, par qui, & comment le Camp se

fait, & quelles sont les régles générales pour y marcher, pour faire ce Camp, & pour l'assûrer. Dans la seconde partie j'examinerai toutes les maniéres de camper une Armée, soit dans le commencement, soit dans le milieu, soit à la fin des Campagnes.*

C'est le Maréchal de Camp qui reçoit l'ordre du Général, & du Lieutenant Général entrant de jour, pour le Camp que l'on veut occuper le lendemain.

Lorsque l'Ennemi n'est point à portée d'empêcher que l'on ne campe à la fin de la marche, peu de tems avant que l'Armée se mette en mouvement, le Maréchal de Camp se met à la tête des nouvelles Gardes, & de l'Infanterie destinée pour la Garde des environs du Camp, suivi des Officiers destinés à faire le détail du Camp, qui sont le Maréchal des Logis de l'Armée & ses Fouriers, le Maréchal des Logis de la Cavalerie, les Majors de Brigades de ce Corps, le Major-Général de l'Infanterie, & les Majors de Brigades, le Major-Général de Dragons, &

ses Majors de Brigades; du Major de l'Artillerie, du Préposé pour les Vivres, & des Brigadiers & Colonels de jour; & derriére les Gardes marchent tous les Fourriers, & gens qui vont au Campement.

Le Maréchal de Camp, en arrivant sur le terrain où il veut camper l'Armée, après avoir seulement marqué la droite & la gauche du Camp, & designé le Quartier-Général, doit s'avancer avec les Gardes & les Brigadiers & Colonels de jour, aussi loin qu'il le jugera à propos, pour laisser entre les lieux où il placera lesdits Gardes, & le Camp, assez de distance, pour que l'Armée y trouve au moins pour la premiere nuit, du fourage, le bois, l'eau, & la paille, qui lui sont nécessaires.

Avant que de quitter les Officiers du détail, après avoir donné seulement l'alignement du Camp, il doit indispensablement observer de laisser à la tête de ce Camp un espace convenable, pour y pouvoir mettre l'Armée en Bataille, en cas de besoin.

Il appuïera ses aîles, ou de villa-

ges, ou de bois, où de ruisseaux, ou de riviéres ; enfin il les couvrira, & les assûrera tout le plus qu'il lui sera possible, tant à l'aide de la situation naturelle, qu'à celle de la nature des Troupes qu'il y fera camper. Il marquera un terrain pour le parc de l'Artillerie, autant qu'il se pourra, au centre & à la tête de l'Infanterie, & dans le lieu le plus élevé ; il placera les Vivres, s'il se peut, entre les deux lignes, & aussi vers le centre, afin que les Troupes aïent une égale commodité à aller au pain.

Le Quartier-Général sera aussi placé dans le centre, s'il est possible, soit entre les deux lignes, soit derriére la seconde ; mais jamais à la tête * sans une nécessité indispensable, auquel cas il doit toujours être couvert d'un Corps *. S'il est derriére les deux lignes, il ne sera pas mal à propos de tirer quelques Bataillons de la seconde ligne pour le couvrir, ou même y camper la réserve, en cas qu'on n'en ait pas besoin ailleurs.

Autour du Quartier-Général doi

vent être marqués des terrains commodes pour les boucheries, les Marchans de vin, & toutes les autres espéces de Marchands suivans l'Armée, séparés les uns des autres, pour éviter la confusion. Ce détail regarde le Prévôt.

Les Majors-Généraux de l'Infanterie, & les Maréchaux des Logis de Cavalerie, seront chargés de distribuer entr'eux le terrain qui leur aura été marqué pour le Campement, observant de donner plus ou moins de distance selon le terrain. Celle que l'on doit mettre entre les deux lignes, doit être de trois cens pas au moins; & la distance d'une Troupe à l'autre de la même ligne, se réglera sur l'étenduë du front marqué pour la droite & la gauche. Ces intervalles ne doivent pourtant jamais être plus grands qu'il ne faut, pour passer entre deux Troupes campées avec une autre Troupe de pareille nature.

La réserve sera placée, selon ce qui sera jugé le plus utile, ou à la droite, ou à la gauche, ou derriere l'Armée, pour donner plus de sûreté à ceux

qui en détail apportent des subsistances à l'Armée, ou même quelquefois devant l'Armée, pour occuper un poste dont on veut être maître, ou derriere le Quartier-Général. Mais en tous ces cas il faut toujours observer, que ce soit avec sûreté pour ce Corps.

Lorsque les Gardes de Cavalerie sont placées, le Maréchal de Camp, s'il le juge à propos, laisse au Brigadier & Colonel de Cavalerie de jour le soin de la découverte des environs, pour qu'il n'y ait point de gros ni de petits Partis ennemis embusqués à la tête de l'Armée; & aux Brigardiers & Colonels d'Infanterie de jour, le soin de placer l'Infanterie destinée à couvrir le Camp, & à protéger les Gardes de Cavalerie avancées.

Comme à présent les Armées sont fort nombreuses, & occupent un grand terrain, ordinairement les Officiers de jour dont je viens de parler, se partagent le soin des Gardes par droite & par gauche; après quoi ils viennent rendre compte de ce qu'ils ont fait au Maréchal de

Camp, du devoir duquel il est de visiter tous les postes de l'Armée, & d'en rendre ensuite compte au Général, quand il est arrivé.

De toutes ces Gardes & postes, il en est fourni un état par écrit au Général, & aux Officiers Généraux qui entrent du jour, afin qu'ils puissent les aller vérifier le lendemain, & ordonner ce qu'ils jugeront nécessaire pour leur sûreté, en cas que cela n'ait pû être fait en arrivant.

Ce qui vient d'être dit ne regarde que les maximes générales du Campement. Il faut entrer dans les particulieres, & examiner toutes les maniéres de camper une Armée, soit dans le commencement, soit dans le milieu, soit dans la fin des Campagnes.

Si le Général a trouvé trop de difficulté à exécuter une entreprise, n'aïant pû prévenir l'assemblée des Troupes ennemies, & qu'il n'ait à faire qu'une Guerre de Campagne, après les précautions prises pour empêcher que l'Ennemi ne puisse rien entreprendre qui le déconcerte, il cherchera par les Camps qu'il pren-

dra, les occasions de combattre l'Ennemi avec avantage, en cas que cela convienne aux intérêts du Prince; ou seulement des Camps commodes pour la subsistance de son Armée.

Il doit dans ce commencement de Campagne, avoir pour objet principal la conservation & la santé des hommes & des chevaux.

Pour cela, ses Camps doivent être placés en lieux sains, commodes pour la fourniture des vivres, afin de n'en pas ruiner les équipages, voisins des prairies, où l'on puisse herber les jeunes chevaux, que le changement de nourriture abbat très-aisément; enfin ce Camp ne doit pas être d'une grande garde, afin de ne pas fatiguer l'Armée sans raison. Dans la suite il doit, autant qu'il lui est possible, suivre dans les Campemens le projet, qui aura été résolu avant l'ouverture de la Campagne, à moins qu'il n'en soit détourné par les mouvemens de l'Armée ennemie.

C'est presque toujours dans le choix des Camps & des postes, que

résident les succès de la Campagne.
On y doit observer la communication libre & facile avec les Places, dont on doit tirer les subsistances & les commodités de l'Armée, la jalousie qu'ils donnent à l'Ennemi, le païs ennemi qu'ils ouvrent, le païs ami qu'ils couvrent, & les avantages qu'ils donnent, soit pour forcer l'Ennemi à combattre avec desavantage, en l'obligeant à nous venir chercher dans un Camp, où l'on se sera accommodé, soit pour se trouver à portée de le combattre dans un lieu desavantageux, où il aura été forcé de se placer.

Dans les Camps de séjour, il faut par des postes d'Infanterie, quelquefois même mêlés de Cavalerie ou de Dragons, entourer toute l'Armée, afin d'éviter que les petits Partis ennemis ne s'en approchent de trop près, & que les commodités des pâturages, du bois, de la paille, & de l'eau ne soient ôtées à l'Armée, ou ne lui deviennent difficiles.

Dans les Camps de passage, ces précautions ne sont pas si étenduës.

C'est à la sagesse de l'Officier Général de jour, que ce discernement doit être commis.

Lorsque la saison a fait cesser les grandes opérations de la Campagne, il reste encore un tems qu'il faut passer dans des quartiers de fourages, pour éviter la dépense des quartiers d'hiver. La prévoïance du Général les lui doit fournir, autant qu'il lui est possible, sur le païs ennemi, & à la décharge des Etats de son Prince. Les plus sûrs sont ceux, dans lesquels il peut se couvrir de défilés & de rivieres. En ce cas, il doit mettre son Infanterie en premiere ligne, près des lieux par où l'Ennemi pourroit pénétrer dans les quartiers, & mettre la Cavalerie en seconde ligne à commodité des fourages, & à portée de se joindre à l'Infanterie.

S'il ne peut prendre ses quartiers de fourages avec toutes ces commodités, & qu'il ne les puisse pas couvrir, il faut du moins qu'il les prenne en bataille; c'est-à-dire, que toutes les Troupes de la premiere ligne soient dans les villages de premiere

ligne, & ceux de la seconde dans ceux de la seconde ligne; de maniére qu'il se soit choisi un Champ de Bataille à la tête de ses quartiers; qu'il l'accommode diligemment, comme s'il y devoit recevoir l'Ennemi; qu'il pourvoïe à la communication de tous ses quartiers au Champ de Bataille, & qu'il en ait instruit les Officiers Généraux & particuliers, afin qu'au signal convenu, chacun puisse se rendre sur le terrain qui a été marqué, * & par le chemin qui lui aura été prescrit, afin qu'il n'y ait point de confusion dans la marche des Troupes de leur quartier au Champ de Bataille.

Le surplus des services particuliers des Troupes dans le Camp, & la police qui doit y être observée, se trouvent dans les Ordonnances Militaires. Ainsi il est inutile de le répéter ici.*

REMARQUES.

Mes réflexions sur ce Chapitre, qui est fort étendu dans mes maximes, seront cependant assez courtes, parce que la science des Camps

est plus étenduë pour la Guerre défensive, ou celle qui se fait entre Puissances égales, que pour l'offensive, dans laquelle la supériorité donne souvent une audace, qui seroit hazardeuse à l'Armée, qui auroit à soûtenir une défensive, ou une Guerre entre Puissances égales.

Ainsi je trouverai, au moins jusqu'au tems de la Guerre présente, plus de Camps pris contre les régles par les Généraux ennemis, que par ceux que le Roi avoit jusqu'à ce dernier tems emploïés au commandement de ses Armées, lesquels par leur capacité se sont toujours conservés dans les Camps qu'ils ont pris le maintien audacieux que donne la supériorité, lors même qu'ils ne l'avoïent pas par l'inégalité de leurs forces, comparées à celles de l'Armée, qui leur étoit opposée.

Je distinguerai donc ces réflexions, pour marquer la différence qu'il y a entre un Camp mal pris par le terrain que l'on a fait occuper à l'Armée, ou par les inconvéniens qui sont arrivés de s'être mal campé; & j'en dirai les raisons.

Le premier Camp hazardeux que j'ai vû prendre aux Ennemis du Roi, présomptueux de leur supériorité, est celui de Seneff. M. le Prince sçut les en châtier lorsqu'ils le quitterent ; & ce châtiment changea la constitution de la Guerre en Flandres à l'avantage du Roi.

Il faut faire une distinction de ce Camp aux autres mauvais que j'ai vû prendre, & qui l'étoient par la situation naturelle du terrain choisi pour les placer. C'est que ce n'étoit pas le terrain occupé par l'Armée Ennemie qui rendit ce Camp mauvais, mais sa sortie par la droite, pour prendre sa marche en prêtant le flanc à un Ennemi attentif, capable, & à portée raisonnable pour entreprendre.

Comme j'ai dit ailleurs qu'elles auroient dû être les précautions à prendre à l'Ennemi, pour ne pas tomber dans l'inconvénient qui lui arriva, je n'en parlerai point ici, où il me suffira de remarquer, qu'il faut toûjours qu'un Camp soit placé de maniere, que l'Armée y trouve la liberté dans tous ses mouve-

mens, sans quoi il peut être sujet à de grands inconvéniens, principalement lorsqu'il a été pris à portée de l'Ennemi. "

Dans cette même année 1674. je trouve à faire la comparaison de ce Camp de Seneff avec celui de M. le Maréchal de Turenne à Marle.

Ce Général étoit infiniment inférieur à M. l'Electeur de Brandebourg, qui vouloit le forcer à abandonner l'Alsace, ou à combattre avec desavantage: M. le Maréchal de Turenne ne vouloit ni l'un ni l'autre de ces deux partis.

Sa grande capacité lui suggéra le moïen de chicaner l'Alsace par des démonstrations hardies, qui ne le commettoient pourtant pas; parce qu'il se plaça toûjours de maniere, qu'aïant sa retraite assurée pour reprendre un nouveau poste, sans crainte d'être attaqué dans sa marche, il se tenoit avec tant de hardiesse à portée apparente de combattre ce jour là, que M. de Brandebourg remettoit au lendemain à entrer en action, lorsqu'il se trouvoit à portée de notre Armée.

C'étoit ce tems-là que M. le Maréchal de Turenne vouloit lui faire perdre, & dont il se servoit pour se retirer dès qu'il étoit nuit, & pour aller prendre un autre poste avantageux.

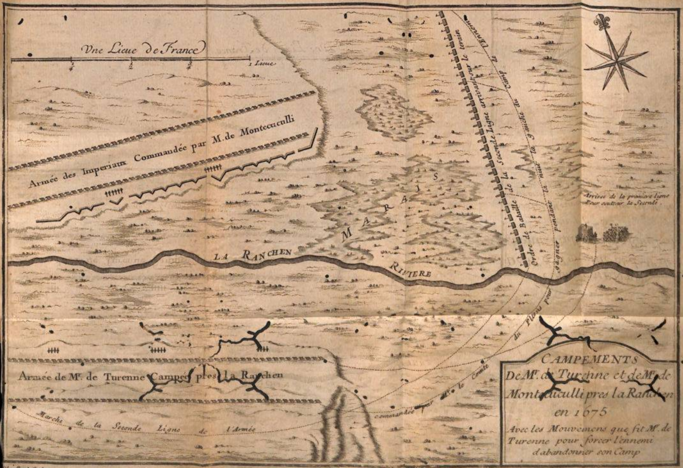
Ainsi il n'abandonna jamais à M. de Brandebourg qu'un païs consommé ; & par cette maniere de lui disputer le plat païs de l'Alsace, quoique fort inférieur, il gagna le tems qui lui étoit nécessaire, pour mettre M. de Brandebourg dans l'impossibilité d'entreprendre sur les Places du Roi. Ce Prince ne l'auroit pas manqué si M. le Maréchal de Turenne ne l'avoit pas amusé, comme il le sçut faire, & ne lui avoit pas fait perdre le tems d'un reste de Campagne, dont il auroit pû profiter.

Cet exemple, prouve qu'un Général habile sçait profiter des heures, & des momens que lui donne son Ennemi inférieur en capacité, & qu'à la longue ces heures & ces momens rassemblés lui donnent un tems, dont il tire un grand profit pour le service de son Maître.

Le second Camp qui paroissoit hazardeux, est celui que j'ai vû prendre à M. le Maréchal de Turenne en 1675.

Ce Général étoit campé près de la Renchen, qui le séparoit de l'Armée Ennemie commandée par M. de Montecuculli; & il vouloit forcer l'Ennemi à abandonner le Païs, qui est entre le Rhin & les montagnes du Wirtemberg. Il ne le pouvoit faire par un combat, de la maniere dont l'Ennemi étoit placé; il falloit trouver le moïen de lui faire quitter le Camp avantageux, où il étoit.

Si M. de Turenne avoit tenté ce déplacement, en remontant la Renchen avec toute son Armée, il auroit été côtoïé par M. de Montecuculli, qui étoit trop proche pour ignorer ce mouvement. Ainsi cette marche en remontant la Renchen, n'auroit rien operé pour l'exécution de son projet. Il falloit donc surprendre une marche à M. de Montecuculli, qui mit au moins durant quelque peu de tems ce Général dans l'incertitude sur ce mou-



Vne Lieue de France
1/4
1/2
3/4
1 Lieue
Armée des Imperiaux Commandée par M. de Montecuculli
MARAIS
LA RANCHEN
RIVIERE
Ordre de Bataille de la Seconde Ligne arrivant sur le terrain
gagner pendant la nuit la gauche du Camp de l'Ennemi
Arrivée de la premiere ligne Pour soutenir la Seconde
Armée de Mr. de Turenne Campée pres La Ranchen
Marche de la Seconde Ligne de l'Armée commandée par Mr. le Comte du Plessis pour
CAMPEMENTS
De Mr. de Turenne et de Mr. de Montecuculli pres la Ranchen en 1675
Avec les Mouvemens que fit Mr. de Turenne pour forcer l'ennemi d'abandonner son Camp
Dheulland Sculp.

vement. Voici ce que fit M. de Turenne.

Il détacha M. le Comte du Plessis avec toute la seconde ligne pour aller au travers des marais qui bordent la Renchen, passer cette petite riviere au-dessus du front qu'occupoit l'Armée Ennemie, & se camper à sa gauche.

Ce mouvement parut tout-à-fait hazardeux à toute l'Armée & il l'auroit été en effet, si M. de Turenne dont le Camp étoit à la vûë de l'Ennemi, ne s'y étoit tenu, pour empêcher que la marche de la seconde ligne ne fût connuë. En cette sorte l'arrivée de la seconde ligne au-delà de la Renchen, fut d'abord prise par M. de Montecuculli pour un gros parti sorti de l'Armée, dont il voïoit toutes les tentes tenduës.

Mais comme M. de Turenne jugeoit bien aussi que l'incertitude où ce mouvement mettroit d'abord M. de Montecuculli, ne dureroit que quelques heures, après lesquelles cette seconde ligne courroit risque d'être accablée par toute l'Armée Ennemie, cet habile Général mar-

cha lui-même, dès que l'approche de la nuit put ôter à l'Ennemi la connoissance du décampement de toute sa premiere ligne, qu'il joignit à la seconde avec tant de justesse pour le tems de la marche, que ce second mouvement fut encore ignoré de l'Ennemi, & qu'il se trouva à la queue du Camp de M. le Comte du Plessis, dans le tems que M. de Lorraine avec une partie de l'Armée Ennemie, commençoit à attaquer les Gardes. De sorte que dans le commencement du combat, ce Prince aïant sçû par des Prisonniers que M. de Turenne étoit arrivé avec le reste de son Armée, il ne songea qu'à se retirer; ce qu'il ne put faire qu'avec perte.

Cet exemple fait connoître, que les Camps, qui aux yeux du commun paroissent le plus hazardeusement pris, ne laissent pas de devenir sûrs par la sage prévoyance & la capacité du Général qui les prend, même avec une partie de son Armée; parcequ'il aura bien jugé du tems qui lui est nécessaire pour y arriver avec le reste de ses Troupes,

&, de celui que son second mouvement peut raisonnablement demeurer ignoré de son Ennemi.

Dans l'année 1692. M. l'Administrateur de Wirtemberg crut pouvoir se tenir à portée de notre Armée qui étoit à Phortzheim. Ce Prince avoit mené un Corps de cinq mille chevaux pour couvrir le Wirtemberg, & il étoit campé la gauche près d'Entzwahinghen, tout le front couvert d'un ruisseau assez marécageux, & sa droite appuïée à un Village fermé, qui étoit sur le ruisseau où il avoit mis quelques Dragons.

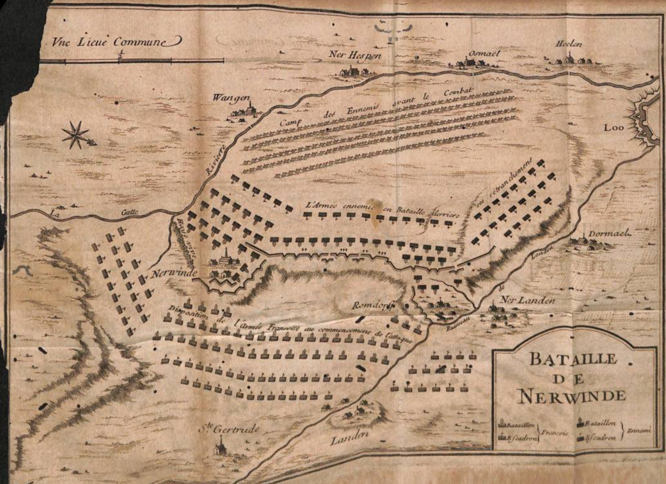
Il se croïoit ainsi en sûreté, ou que tout au moins il auroit le tems de lever son Camp, & de se retirer sur Heilbron ; ou de passer l'Entz, en cas que toute l'Armée du Roi marchât à lui. Il fut pourtant battu dans ce Camp, parce que le ruisseau se trouva pratiquable au-dessus de sa droite, ce qui donna le moïen à notre Cavalerie de le prendre en flanc.

Ce fait est raporté pour faire connoître à tous les Officiers, qui seront chargés avec un Corps de

Cavalerie d'obſerver de près une Armée ennemie, qu'il ne faut jamais qu'ils faſſent tendre un Camp, à cauſe du tems qu'il faut emploïer à le lever, lorſqu'une Armée ſupérieure marche à ce Corps pour le combattre, & qu'il faut qu'ils ſe tiennent toûjours en état de lever le piquet, lorſqu'un Corps ſupérieur marche à eux, parce que quelque ſûr que l'on croïe le poſte, où l'on ſe ſera mis par le front, pour peu qu'il puiſſe être débordé, on le tourne, & l'on le prend en flanc; auquel cas il devient impoſſible de ſonger à une retraite honorable. Il ne reſte de parti à prendre, que celui d'une fuite honteuſe.

En 1693. M. le Prince d'Orange étant venu camper à Néerwinden, crut ce poſte ſi bon, qu'il y attendit M. de Luxembourg, qui venoit l'y combattre. Voici quel étoit ce poſte.

La Getthe en formoit la droite; le ruiſſeau de Landen la gauche; le front de la droite étoit couvert d'une groſſe haïe, qui prenoit fort près de la Getthe, & continuoit juſqu'au



Vne Lieue Commune
Ner Hespen
Osmael
Heelen
Wangen
Camp des Ennemis avant le Combat
Loo
Riviere
La Gette
L'Armée ennemie en Bataille derriere ces retranchemens
Haye vive
Dormael
Nerwinde
Remdorf
Ner Landen
Ruisseau de Landen
Disposition de l'Armée Françoise au commencement de l'attaque
Ste Gertrude
Landen
BATAILLE DE NERWINDE
Bataillon
Escadron
Françoise
Bataillon
Escadron
Ennemi

Village de Néerwinden, qui étoit ua centre du front de ce Camp.

Derriere le Village étoit une hauteur qui alloit en baissant jusqu'au Village de Romsdorff, qui étoit au bord du ruisseau de Landen. Il y avoit même une espéce de ravine, ou chemin creux, qui prenoit dès cette hauteur au Village de Romsdorff.

M. le Prince d'Orange crut que ce front pouvoit aisément être rendu inattaquable. Pour cela il fit pendant la nuit qui précéda la bataille, retrancher le Village de Néerwinden, où il plaça beaucoup d'Infanterie. Il mit beaucoup de canon sur la hauteur qui dominoit le Village, & la gauche de son Armée, & plaça le reste de sa premiere ligne d'Infanterie derriere, & le long de cette ravine, qui alloit de la hauteur au Village de Romsdorff, & dans ce Village il mit aussi de l'Infanterie.

La pesanteur de la marche de l'Infanterie de l'Armée du Roi, qui partoit d'auprès de Liége, fit présumer à M. le Prince d'Orange que M. de Luxembourg après l'arrivée de son

Infanterie, n'oseroit attaquer un front ainsi préparé.

La prudence ne vouloit pas que ce Prince dépourvû du Corps de Troupes qu'il avoit envoïé en Flandres sous les ordres de M. le Duc de Wirtemberg, & de celui qu'il avoit détaché de son Armée, pour renforcer le Camp retranché de Liége, s'exposât à une affaire générale; mais la sûreté apparente de ce poste l'emporta sur la prudence. M. le Prince d'Orange ne voulut pas se servir d'un tems plus que suffisant pour passer la Getthe derriere son Camp, & se mettre ainsi hors de portée d'un engagément général. Il crut qu'il feroit périr toute l'Infanterie de l'Armée de M. de Luxembourg dans l'attaque du Village de Néerwinden, & de son front retranché, qui fut pourtant forcé après une longue résistance, & lui coûta presque toute son Infanterie, beaucoup de Cavalerie, & toute son Artillerie.

Comme je ferai mes réflexions particulieres sur cette grande journée, lorsque je parlerai des *Batail-*

tes, je me contenterai ici de ce qui regarde la ſcience des Camps.

Celui de Néerwinden étoit tel que je viens de dire par le front, & parut bon à un homme d'une médiocre capacité, qui crut que la ſûreté du front & des aîles étoit plus que ſuffiſante, pour lui procurer l'avantage de détruire l'Infanterie de ſon Ennemi dans l'attaque de ce front: mais voici quels étoient les défauts de ce poſte.

Il manquoit tellement de fond, à cauſe d'un marais qui bordoit un recoude, que faiſoit la Getthe derriere le Camp, que la Cavalerie de la droite y étoit en bataille ſur quatre ou cinq lignes ſi ſerrées, qu'elles ne ſe trouverent pas aſſez de terrain entr'elles pour faire leurs mouvemens.

Ces lignes même de Cavalerie ne furent pas placées aſſez près de cette haïe, que j'ai dit qui venoit de la Getthe au Village de Néerwinden, ni protegées de quelque Infanterie placée le long de la haïe, pour empêcher la Cavalerie de l'Armée du Roi de s'en approcher, & de s'y faire des paſſages.

Comme le centre n'avoit pas plus de fond que la droite, on n'avoit pû y placer une ligne de Cavalerie, pour soûtenir l'Infanterie, en cas qu'elle fût chassée du Village de Néerwinden, & du front retranché.

L'aîle gauche de Cavalerie, qui n'avoit pas de front pour s'étendre, ni de fond pour se mettre en ligne derriere l'Infanterie, avoit été mise en potence, faisant inutilement tête au ruisseau de Landen, & ne tenant à l'Infanterie que par son flanc droit.

De maniere que dès que l'Infanterie de l'Armée du Roi se fut renduë maîtresse du Village de Néerwinden, & que la Cavalerie legere de la droite fut entrée dans le retranchement, par la partie où il n'y avoit que des chariots d'Artillerie, rangés pour en fermer l'entrée, soit parce qu'on n'avoit pas eu le tems d'y élever un retranchement, soit parce que M. le Prince d'Orange avoit voulu se ménager cette ouverture assez étenduë, pour faire sortir sa Cavalerie sur l'Infanterie Françoise, lorsqu'elle auroit été mise en

désordre par le grand feu de son Artillerie, & de son Infanterie placée dans Néerwinden, & sur le front retranché, & que lorsqu'en même tems l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi attaqua le Village de Romsdorff, & le front de la gauche, la confusion & le désordre se trouva si général par tout le front de l'Ennemi, manque de fond comme je l'ai dit, qu'il ne fut pas possible à M. le Prince d'Orange de faire charger les Troupes du Roi, au moins avec un Corps assez considérable pour les renverser.

Ainsi ce Prince fut obligé de fuir avec tout ce qui lui restoit de Cavalerie, qui n'avoit point combattu, & qui étoit en potence à sa gauche; car pour celle de sa droite, qui comme je l'ai dit, étoit sur plusieurs lignes fort serrées, elle périt presque entiérement dans la Gette, où elle fut renversée par la Cavalerie de l'aîle gauche: ainsi toute l'Infanterie ennemie de la premiere ligne fut ou tuée, ou prise.

Cet exemple fait voir qu'il ne suffit pas pour la bonté & la sûreté

d'un Camp, principalement lorsqu'on veut y attendre un Ennemi qui cherche à combattre, que ce Camp soit bon, & retranché par le front, & qu'il ait même ses aîles couvertes & protegées; qu'il faut aussi qu'il ait suffisamment de fond, pour y pouvoir faire sans embarras, & avec une aisance entiere, tous les mouvemens qu'il peut convenir d'y faire pour la protection du front retranché, que l'on veut défendre & soûtenir; & qu'il faut même s'être reservé intérieurement un champ de Bataille, & un terrain capable de faire marcher toute la ligne de front, pour charger l'Ennemi, qui ne peut avoir forcé le retranchement, sans être un peu en désordre, afin qu'il n'ait pas le tems de se former en dedans du front forcé, & que ce terrain intérieur soit suffisant pour y ralier & former les Troupes, qui auront été forcées d'abandonner le retranchement.

J'ai vû prendre beaucoup d'autres mauvais Camps à nos Ennemis, principalement dans la Campagne de 1695. mais comme ils

n'en ont pas été châtiés, & que j'en ai parlé ailleurs par rapport à d'autres matiéres que celle de ce Chapitre, je n'en dirai rien ici.

Comme je n'ai point servi dans la guerre présente qui a commencé en 1701. je ne pourrois parler sur la matiére des Camps que par ce que l'on m'en a dit; par où il m'a paru que nos Ennemis ont pris plusieurs Camps, dont les Généraux sous lesquels j'ai servi, & appris la guerre, les auroient fait repentir.

M. le Duc d'Orleans m'a pourtant fait voir le plan d'un Camp qu'il a pris en Catalogne, qui dans sa premiere inspection m'a paru fort hazardeux, & contre toutes les bonnes regles, mais que j'ai trouvé savant & judicieux, quand il m'en a expliqué les raisons.

Ce Prince étoit obligé de tirer son pain de Balaguer, avec la contrainte de ne pouvoir s'en éloigner hors de la portée de faire ses convois en un jour, par le manque d'équipages pour les vivres. Il faloit aussi qu'il menageât assez de subsistance à sa Cavalerie, pour de-

meurer dans cette situation plus long-tems que l'Ennemi ne pourroit rester près de lui. M. de Staremberg étoit campé sur le Scio à trois lieuës au-dessus du Camp, que M. le Duc d'Orleans avoit résolu de prendre, pour les deux effets dont je viens de parler.

Il étoit donc question d'avoir les eaux du Scio pour l'Armée, & les fourages des deux côtés de cette petite riviere, ou ruisseau, & de protéger les convois de Balaguer.

Pour se donner tous ces avantages, M. le Duc d'Orleans imagina de mettre le cours du Scio entre ses deux lignes, & de faire tête aux deux plaines, d'un côté pour la commodité de ses convois, & de l'autre pour celle de ses fourages. Il porta pour cet effet la droite de la premiere ligne à un Village, qui étoit sur une petite hauteur, & fit accommoder ce Village, où il mit une Brigade d'Infanterie, & la gauche de la seconde ligne vis-à-vis de ce Village, où il y avoit un pont de pierre, & du reste fit faire tout le long du ruisseau deux ponts

par Bataillon, & autant par Escadron, pour que réciproquement les deux lignes pussent se communiquer par les derrieres de leur Camp.

Par cette position on voit que l'Armée ne paroissoit présenter à l'Ennemi que le flanc droit de sa premiere ligne, & le flanc gauche de la seconde.

Si M. le Duc d'Orleans avoit été obligé de recevoir l'Ennemi dans cette disposition, sans la pouvoir changer, elle auroit été très-mauvaise; mais il remédia sagement à cet inconvenient par le champ de Bataille, qu'il se procura également des deux côtés du ruisseau.

Il fit du Village de la droite comme le point de sa droite & de sa gauche, & trouva dans la disposition du païs, & par les communications qu'il se procura, le moïen de faire de ce Village la droite du front de son Armée, en cas que l'Ennemi marchât à lui par un côté de la petite riviere, ou la gauche du même front de l'Armée, en cas qu'il vint par l'autre côté.

Ainsi les deux flancs de la droite & de la gauche de la premiere & de la seconde ligne étant également couverts & assûrés, il étoit évidemment vrai, que ce Prince ne pourroit manquer de tems, pour prendre son champ de Bataille, par une espéce de quart de conversion des extrêmités éloignées de ce Village, qui en faisoit le point.

Ce Camp est pourtant si bizarre, que pour en prendre un pareil, il faut avoir toutes les raisons que M. le Duç d'Orleans avoit pour camper ainsi son Armée, & trouver même d'ailleurs un païs susceptible de l'avantage de pouvoir porter les Troupes à ce champ de Bataille, par un mouvement aussi grand, que paroît devoir être celui de cette espéce de quart de conversion du front entier d'une Armée. Cependant il faut convenir, que l'avantage de ce Camp bizare bien reconnu marque en ce Prince beaucoup de lumiéres pour la Guerre, & un jugement solide.

En l'année 1709. les Camps pris en Flandres par M. le Maréchal

de Villars ont été fort judicieux jusqu'à celui de Malplaquet, où il a été forcé de combattre.

CHAPITRE LVII.

Des Gardes.

IL y a deux espéces de Gardes. Les unes se montent pour la sûreté du dedans du Camp, les autres pour celle du dehors. Celles qui se montent pour la sûreté du dedans du Camp, sont les Gardes des Généraux, celles du Trésor, de l'Intendant, du Parc des Vivres, de celui de l'Artillerie, du Prévôt, du Capitaine des Guides, & celles qu'on appelle les Gardes du Camp. Toutes en général se doivent monter le matin de bonne heure, & s'assembler en lieu commode pour leur distribution. Toutes celles dont nous venons de parler, sont tirées du Corps de l'Infanterie seule.

Il y a encore une autre espéce de Garde, qui est celle que la Cavalerie & les Dragons fournissent aux Officiers Généraux nés de leurs Corps, lesquelles Gardes se four-

nissent par ces Corps, indépendemment de la Garde d'Infanterie qui est fournie à ces Officiers Généraux nés, lorsque d'ailleurs ils sont Officiers Généraux de l'Armée

La seconde espéce de Garde se tire de l'Infanterie & de la Cavalerie. Elle est destinée pour garder les approches du Camp, & pour le tenir averti. Celles de Cavalerie se placent sur les grands chemins, autant qu'il se peut, en lieux ouverts & élevés, afin qu'elles découvrent de plus loin.

Elles doivent être disposées de maniére qu'elles se voient entre-elles, & s'il se peut, qu'elles soient vûës de l'Armée; qu'elles couvrent le front, les flancs, & même les derriéres de l'Armée, selon les occasions. Leur distance de l'Armée doit être plus ou moins grande, selon le païs où l'on est.

Celles d'Infanterie sont destinées à plusieurs usages, & par conséquent se placent de différentes maniéres. Leurs usages sont de recevoir les Partis de Cavalerie, s'ils étoient poussés, même les Gardes de la Ca-

valerie, que ces différentes situations peuvent quelquefois avoir fait placer loin du Camp, ce qu'il faut éviter avec soin. Elles doivent encore protéger les gens qui vont au bois, à la paille & à l'eau, couvrir les pâturages, & empêcher les petits Partis ennemis d'approcher l'Armée.

Pour cet effet, on en met dans les Eglises & clochers des Villages voisins ; dans les Châteaux & maisons fortes, s'il y en a ; dans les avenues & passages, qui se trouvent dans les bois. On en place aussi sur les bords des ruisseaux ; enfin dans les endroits où elles sont jugées nécessaires pour la sûreté, & la tranquillité du Camp.

Tous ces postes qui sont dans les Eglises, Clochers, Châteaux, ou maisons, doivent autant qu'il se peut être vûs de l'Armée, ou du moins de quelques Gardes ; & les Officiers qui les commandent, seront chargés de faire les signaux dont on est convenu, pour avertir qu'ils sont attaqués par l'Ennemi, ou qu'ils le voïent.

Ceux que l'on place pour garder les avenuës du Camp, ou les bords des ruisseaux, à couvert desquels les chevaux sont à la pâture, doivent avoir des sentinelles placées à vûë les unes des autres, pour que rien ne passe entre-elles.

Ceux qu'on place dans les bois, où on craint que l'Ennemi puisse embusquer la nuit des Partis pour enlever quelque chose de l'Armée, doivent faire quelques abbatis pour y être en sûreté contre les Partis ennemis, qui sans cette précaution pourroient tenter de les insulter; avoir de jour des sentinelles sur des arbres, d'où ils puissent découvrir de loin ce qui pourroit venir à eux, & la nuit être fort alertes, avoir autour d'eux des sentinelles aux écoutes, & de petites patrouilles qui visitent souvent ces sentinelles.

Toutes ces Gardes d'Infanterie sont fixes, & ne changent point la nuit de postes, pour se rapprocher de l'Armée; * Hors celles que l'on peut avoir jugé à propos d'avancer, pour protéger une Garde de Cavalerie, lesquelles se retirent à

un poste de nuit, pour le lendemain matin reprendre leur poste de jour, & fouiller les environs de ce poste. Celles qui sont destinées à couvrir les Pâtureurs, se retirent aussi dès que la nuit vient. *

Celles de Cavalerie, à l'entrée de la nuit, quittent leurs postes de jour, & se rapprochent du front & des flancs, aussi-bien que des derrieres du Camp, & se rendent aux postes qui leur ont été marqués pour la nuit; pendant lequel tems elles sont fort alertes, ont au moins un rang à cheval, & des vedettes en tête & sur leurs flancs, pour que rien ne puisse approcher du Camp entre deux Gardes, sans être reconnu & arrêté.

A la pointe du jour, ces Gardes marchent à leurs postes de jour, d'où elles envoïent à la découverte tout le plus loin qu'elles peuvent avec sûreté; & ce soin doit avoit été pris, avant que les nouvelles Gardes soient venuës les relever. Alors l'Officier descendant la Garde, après avoir reçû la nouvelle, communique à l'Officier montant tout ce qui

lui a été consigné par son supérieur pour la sûreté du Camp. Cette régle se pratique pour toutes les Gardes, de quelque nature qu'elles soient.

CHAPITRE LVIII.

Des Fourages.

LE Général se campera toujours de maniére, que l'Ennemi ne puisse ni lui ôter les fourages, ni les lui rendre trop difficiles.

Il n'en laissera point manquer à ses Troupes. Cependant il n'en laissera point faire de dégat, principalement lorsqu'il prévoira qu'il doit faire un séjour considérable dans son Camp. La consommation des fourages en verd est beaucoup plus grande que celle du sec, mais aussi la quantité en est plus abondante sur la terre, ne pouvant être diminué par l'Ennemi, au lieu que le sec peut être écarté, emporté, & mis dans les Places, ou même brûlé.

Les fourages s'ordonnent, & se font de différentes maniéres, tant en verd qu'en sec. Lorsque nous a-

vons parlé des Campemens, nous avons déja dit que l'Officier Général de jour qui fait le Camp, doit toujours autant qu'il lui eſt poſſible, diſpoſer ſes Gardes de maniére, que l'Armée, au moins pour le premier jour, trouve du fourage, du bois, de la paille, & de l'eau entre les Gardes & le Camp. Ainſi je ne parle ici que des fourages, qui ſe font les jours ſuivans.

Les fourages ſe font ou en avant, ou derriére l'Armée, ou ſur les aîles. Ils ſe font en verd, ou en ſec ; ou généraux, ou particuliers. De quelque nature qu'ils ſoient, ils doivent avoir été précédemment reconnus, tant pour la diſpoſition des eſcortes générales, pour l'étenduë du païs qu'on croit devoir embraſſer, que pour avoir aſſez de fourages dans l'enceinte, & pour la ſûreté de la marche des fourageurs.

Après que le païs que l'on veut faire fourager à l'Armée, aura été reconnu par les ſoins du Général, ou par l'Officier Général, qui doit faire le fourage, on formera l'eſcorte dudit fourage pour la qualité des

Troupes, suivant qu'il sera convenable, tant par rapport au païs que l'on veut fourager, qu'aux inconvéniens à éviter dans ledit fourage.

Ces escortes seront assemblées en lieux convenables, & reçûës par les Officiers destinés à faire ledit fourage, qui les feront marcher en Corps, ou en détail, selon qu'ils jugeront le pouvoir faire avec sûreté, jusqu'au lieu où elles doivent être postées, pour la sûreté du fourage.

Il est bon de faire partir avant ces escortes des Partis, soit de Cavalerie, soit d'Infanterie, suivant le païs. Ces Partis s'avanceront loin au-delà des lieux où les escortes doivent être placées, pour découvrir si l'Ennemi qui pourroit être averti du fourage, ne viendroit pas s'embusquer à portée d'enlever les fourageurs, ou battre leur escorte. Les Officiers seuls commandans lesdits Partis, doivent être instruits des raisons pour lesquelles on les fait sortir des lieux, où ils pourront se retirer sous la protection des escortes, en cas qu'ils soient poussés, & de l'endroit où ils pourront donner de

leurs nouvelles à l'Officier Général commandant le fourage.

Les fourageurs doivent être assemblés à la tête de leurs Brigades; avoir des escortes particuliéres de leurs Corps, & au moins un Officier par Compagnie commandé. Ils ne partiront du Camp que lorsque l'Officier Général envoïera dire * qu'il est posté, & qu'on peut faire avancer les fourageurs; * ils ne viendront qu'au pas, en bon-ordre, & conduits sur le lieu où ils doivent fourager, par celui qui aura été commandé pour les amener; lequel empêchera, autant qu'il le pourra, que les fourageurs ne se débandent, & les fera asseoir sur le lieu du fourage; sans quoi la rage du fourageur qui n'est jamais content du fourage qu'il voit devant lui, en gâte plus qu'il n'en enléve, * force souvent l'enceinte, & s'expose à être pris par des Partis ennemis embusqués au-dehors, & au-delà du païs que l'on aura fait visiter & fouiller pour la sûreté du fourage. *

Les fourages en avant sont ceux qui se font entre l'Armée & celle de

l'Ennemi, ou ses grosses Places. Si le païs est ouvert, il faut que l'escorte soit forte en Cavalerie ; que l'enceinte du fourage soit bien fermée par les escortes particuliéres, & par une chaîne de vedettes, afin que l'enceinte ne soit pas forcée par les fourageurs libertins, qui veulent toujours courir au-delà du lieu qu'ils fouragent; que la plus grosse partie de l'escorte soit ensemble; qu'elle ait plusieurs Partis loin devant elle, pour être informée de ce qui viendroit du côté des Ennemis, assez tôt pour avoir le tems d'assembler toutes les escortes, afin de s'opposer aux Ennemis, & faire retirer les fourageurs.

Si le païs est couvert, ou par des bois, ou par un ruisseau, il faut que l'escorte soit plus forte en Infanterie, & que les Partis de Cavalerie, soûtenus de ceux de l'Infanterie, s'avancent, s'il se peut, au-delà du païs couvert de bois, ou bordé du ruisseau; que les Partis d'Infanterie aïent, la nuit qui précédera ce fourage, bien battu le païs; & que toute l'escorte borde le bois, ou le

ruiſſeau, non ſeulement par des Corps ſéparés, mais par une chaîne de ſentinelles, afin que les fourageurs ne les paſſent pas.

Il y a encore une autre maniére de fourager en avant. C'eſt lorſque les deux Armées ſont ſi proches l'une de l'autre, qu'elles reſpectent les fourages qui ſont entr'elles. En ce cas, pour les dérober à l'Ennemi, on s'avance avec toute la Cavalerie, dont il n'y en aura que la moitié de ſellée, & l'autre ne ſera qu'armée de ſes mouſquetons; & lorſque la Cavalerie armée ſera en bataille en avant, celle qui ne l'eſt pas fouragera diligemment derriere, & ſe retirera à meſure qu'elle aura fait ſon fourage. Quelquefois ces fourages ſont * ſi * hazardeux, & pourtant ſi néceſſaires, qu'on ne les fait qu'avec des faucilles au lieu de faulx, que toute la Cavalerie eſt armée & ſellée, & que tous les Cavaliers n'emportent que des balots au lieu de trouſſes.

Quelquefois auſſi toute cette Cavalerie a un gros Corps d'Infanterie avec du canon poſté derriere

elle pour la recevoir, en cas qu'elle fût pouſſée par un trop gros Corps des Ennemis, & lui donner le tems de ſe former pour combattre, ſi la néceſſité l'y obligeoit. Quelquefois encore ces fourages-là ne ſe font que par aîles, ou d'un, ou de deux Cavaliers par chambrée, tout le reſte étant en bataille.

Tout ceci ne ſe dit que pour les fourages en avant pris en verd: ceux qui ſont en ſec ſe font d'une autre maniére. On fait précédemment reconnoître les Villages que l'on veut faire fourager; on examine la nature du fourage qui y eſt, ſi ce ſont des foins, ou des grains, ou s'ils ſont remplis de l'un & de l'autre, & de la quantité qu'il peut y en avoir; on en fait la diſtribution par aîle, par Brigade, & par Corps. Les eſcortes étânt poſtées en-delà de ces Villages, les fourageurs y viennent en ordre, chacun au canton qui lui eſt deſtiné, avec des cordes pour les trouſſes, des fleaux pour battre, & des ſacs pour emporter les grains.

Souvent, & principalement lorſque les fourages en grains ſont trop éloignés

éloignés de l'Armée, on les tire des lieux où ils sont, par des répartitions qui se font sur des Communautés, qu'on oblige de voiturer ces grains au Camp, ou même seulement de les tenir prêts dans les lieux destinés pour les aller enlever. Mais cette derniere maniere ne se doit pratiquer, qu'en cas qu'elle se puisse bien sûrement faire; parce que l'Ennemi qui aura sans doute connoissance de cette répartition faite sur les lieux qui lui appartiennent, & de la maniere dont on doit enlever ces grains, y pourroit aisément mettre obstacle, ou en les enlevant lui-même, ou en enlevant les fourageurs.

Les fourages derriere l'Armée doivent être fort ménagés, parce qu'ils doivent servir, ou pour derniere ressource, en cas que l'on doive faire un long séjour au Camp où l'on est, ou pour être donnés au quartier général, aux Vivres, & à l'Artillerie; parce qu'à ces fourages derriere l'Armée, il faut des escortes bien moins considérables, & par conséquent ils fatiguent bien moins l'Armée.

Les fourages sur les aîles sont encore d'une autre nature. Il faut veiller à ce que l'Ennemi ne les dérobe pas, ou que les habitans des lieux ne les détournent point. Il en faut faire une ressource pour les aîles, lesquelles se chargeront même en particulier de faire ledit fourage, lorsqu'elles en auront besoin, & & après l'avoir demandé au Général; car nul dans l'Armée ne doit fourager sans la permission du Chef.

On n'a jusqu'à présent rien dit du fourage de l'Infanterie. On ne compte tout au plus un Bataillon que pour un Escadron. Cela ne va pas même à cette supputation. Tant que dure le fourage en verd, on ne l'épargne pas plus à ce Corps qu'à la Cavalerie; & lorsque j'ai parlé des fourages par aîle, j'ai supposé qu'on l'entendroit par moitié de l'Armée. Lorsque les fourages sont secs, on en donne moins à l'Infanterie, parce qu'on ne veut pas qu'elle enleve les grains, dont la Cavalerie a un besoin absolu.

Lorsque l'on fait des distributions de grains, il est fort rare que l'on en

donne à l'Infanterie, n'aïant pas besoin de chevaux pour combattre. On ne se soucie pas tant, que les chevaux de l'Infanterie, qui ne sont que ceux des équipages & montures des Officiers, soient si bien nourris. Cependant comme il faut qu'ils subsistent, dans les fourages généraux, ils y vont comme le reste de l'Armée : mais dans les particuliers, principalement en sec, & qui se font dans les villages, on commence toujours à faire emporter les grains par la Cavalerie; & quand l'abondance du païs fait qu'on en donne à l'Infanterie, c'est toujours en petite quantité, comme il vient d'être dit.

Après avoir parlé de toutes les maniere de fourager, il ne reste qu'à ajoûter, que plus les fourages sont bien ménagés dans un païs, plus l'Armée y subsiste long-tems, moins aussi fait-elle de mouvemens inutiles, qui ruinent la Cavalerie & les équipages, & par conséquent elle est plus en état d'exécuter ce qui a été projetté.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent des fourages, ne regarde que ceux qui

doivent être consommés par l'Armée. Il me paroît nécessaire de dire ici un mot de l'attention que le Général doit avoir, pour ôter à son Ennemi ceux qu'il peut consommer avec facilité.

C'est un principe certain qu'il faut ôter à son Ennemi tout le plus de fourages qu'il est possible. Ces fourages sont en verd, ou en sec. Les fourages en verd ne se peuvent ôter à l'Ennemi en total. On peut seulement se placer de maniere, qu'il n'ose sans de fort grandes précautions, faire ses fourages en avant; car ceux qu'il a derriere lui, on ne les lui peut ôter. La constitution du païs peut quelquefois faciliter les moïens aux petits Partis, de se couler dans les derrieres d'une Armée, & d'enlever en détail quelques Fourageurs, qui sortent sans escortes, parce qu'ils se croïent en sûreté.

Les fourages en sec ne se peuvent ôter que par leur enlevement, si on en a le tems, & qu'ils se trouvent à portée d'être mis dans les Places; ou par leur incendie.

CHAPITRE LIX.

de la Paille.

QUoique la paille ſoit compriſe dans le général des fourages, puiſqu'elle ſert à la nourriture des chevaux, & que j'en aïe déjà parlé, lorſque j'ai traité des différentes natures de ſubſiſtances ; je ne laiſſerai pas de dire ici un mot, ſur la maniere dont elle doit être enlevée par les Troupes, lorſque ſon uſage ne regarde que le coucher des hommes, ou la conſtruction des baraques & écuries, dans le tems que les nuits commencent à être froides.

Après que l'Infanterie eſt arrivée au Camp, & qu'elle a poſé les armes, il faut que le Soldat ſonge à ſe pourvoir de paille pour les choſes auſquelles il en a beſoin ; mais pour cela, il ne le doit jamais faire en déſordre. Il faut qu'il y ait par bataillon des Officiers & des Sergens commandés, pour conduire les Soldats à la paille, & les ramener enſemble au Camp. Ces Officiers ne doivent jamais ſouffrir, ſans une

néceſſité abſoluë, que le Soldat, toujours porté au déſordre & à la deſtruction, découvre les maiſons; parce que les maiſons découvertes & renduës inhabitables, reſtent abandonnées, même après que l'Armée s'eſt éloignée; d'où ſuit par conſéquent le manque de culture, qui ruine le païs dans la ſuite de la guerre, & cauſe la diſette des fourages pour les années ſuivantes. Ce ſoin mérite une attention ſérieuſe de la part du Général.

CHAPITRE LX.

Du Bois.

JE voudrois prendre le même ſoin pour la conſervation des bois de charpente, & obliger le Soldat & le Cavalier, à s'abſtenir de la deſtruction des édifices, en les faiſant conduire pour aller faire du bois, de la même maniere que je viens de dire pour aller à la paille, & en les obligeant de ſe contenter du bois ſec de chauffage, qui ſe peut trouver dans un païs, pour aider à

faire brûler le bois qu'ils coupe-roient.

Je sçai bien qu'on me dira, que l'observation de cette discipline est d'une grande application ; j'en conviens : mais aussi produit-elle de grands avantages pour une Armée dans les suites d'une Guerre, puisqu'elle empêche l'abandon du païs & de la culture des terres.

L'habitant de la campagne ne croit pas être malheureux tous les ans, & revoir l'Armée dans son champ & dans sa maison l'année suivante. Quand il la trouve encore habitable, il cultive & croit récueillir ; ce qu'il ne sçauroit certainement plus faire, quand il trouve sa maison détruite.

REMARQUES

Sur ces trois Chapitres.

Mes Réflexions ne s'étendront que sur ce qui regarde les Fourages, parce qu'il est aisé d'entendre, que le Général qui se procure leur facilité pour les enlever, ou leur œconomie dans leur consommation,

ſe donne auſſi la facilité d'avoir les autres choſes, qui peuvent regarder autant la ſubſiſtance des hommes, que celle des chevaux.

Je dirai donc en général, que quoique nos Armées aïent à leur ſuite beaucoup moins d'équipages que celles des Allemands, elles ne laiſſent pas de conſommer infiniment plus de fourages & d'aiſances.

Il y a pluſieurs raiſons de cette conſommation inutile de nos Armées, & de la bonne œconomie de celles des Allemands. Ils font preſque toujours leurs fourages en arriere, & ſuivant même les beſoins que chaque particulier en a. Ainſi la marche des Eſcortes & des Fourageurs ne gâte pas un grand païs, comme cela arrive parmi nous.

Les Allemands ont encore une autre maniere de prendre les fourages en avant en détail, & je l'eſtime fort, à cauſe de tous les bons effets qu'elle produit.

Ils avancent ſouvent un gros Corps de Cavalerie aſſez loin de leur Armée, ſuivant la conſtitution du païs dans lequel ils font la Guer-

te. Ce Corps pousse de petits Partis devant lui pour sa sûreté, lesquels ne peuvent être poussés bien loin par les notres, parce qu'ils se retirent à leur gros Corps.

Ce Corps avancé facilite, & assure même l'enlevement en détail, & sans dégât, des fourages qui sont entre l'Armée, & ce Corps de Cavalerie, qui subsiste même pendant qu'il est dehors, des fourages trop éloignés de l'Armée pour être enlevés, & en rapporte en balots lorsqu'il revient au Camp.

L'usage que les Allemands font de la paille hachée, lorsque les Armées fouragent en sec, est encore d'une grande œconomie pour la consommation. Pour peu que le Cavalier y mêle de grain, son cheval est bien nourri, & le païs dure bien plus long-tems, parce que tout ce qu'il a produit est tourné à profit pour l'Armée, qui fait moins de mouvemens pour se donner des subsistances, & par conséquent ruine moins les chevaux de sa Cavalerie & de ses Equipages.

Le premier usage de prendre les

fourages en détail, & de consommer ceux qui sont en arriere, avant ceux de la tête ou des aîles, les fait durer plus long-tems en verd, parce qu'il n'y en a point de gâtés par la marche des Escortes & des Fourageurs, comme je l'ai dit ci-dessus.

Le second de se servir de la paille hachée, les fait durer plus long-tems en sec. Aussi avons nous toujours vû par expérience, que nos Ennemis subsistent plus long-tems que nous dans un païs, & qu'ils y subsistent même sans incommodité quand ils y entrent après nous, & que nous le quittons, après avoir crû l'avoir entiérement épuisé.

CHAPITRE LXI.

Des Convois.

LES Armées ne pouvant subsister long-tems par elles-mêmes, & devant être continuellement pourvûës de tout ce qui se consomme journellement, il est de la prudence du Général, de faire assembler les Convois dans la Place la

plus voisine de l'Armée, afin de pouvoir aisément les rendre fréquens.

Il doit ordonner au Gouverneur de veiller continuellement à rendre les chemis sûrs contre les petits Partis ennemis, qui à la faveur des bois, se peuvent tenir cachés, & enlever en détail les Marchands qui viennent à l'Armée. Ces sortes de petits Partis doivent plûtôt être regardés comme des voleurs qui se rassemblent, que comme des Partis de Guerre ; aussi doivent-ils être traités avec toute sorte de rigueur lorsqu'on les charge, & avant qu'ils aïent pû faire voir, qu'ils sont munis de passeports.

Lorsque le convoi est prêt, il est du soin du Général de le faire arriver dans son Camp avec sûreté. La situation du païs, ou son éloignement de la Ville, d'où part le Convoi, & même la portée de l'Armée ennemie, font les différences de la qualité, & de la force des Escortes, qui peuvent être en certain cas assez considérables, pour mériter d'être commandées par un Officier Gé-

néral, comme sont ceux d'argent.

Des autres Convois, il y en a de plusieurs espéces. Ceux des Vivres sont presque continuels pour l'aller & le retour, parce que le pain se fournit aux Troupes tous les quatre jours; & à ceux-ci se joint tout ce qui vient à l'Armée pour son besoin particulier.

Les autres sont des Convois de munitions de Guerre pour les besoins journaliers de l'Armée, & ceux qui se font pour conduire devant une Place assiégée la grosse Artillerie.

En général, de quelque espéce que ce soit un Convoi, il faut toujours pourvoir à ce qu'il arrive sûrement à l'Armée, afin de ne point rebuter les gens que le gain attire à la suite de l'Armée, & qu'elle ne manque jamais de rien.

REMARQUES.

Je n'ai qu'une réflexion à faire sur les Convois qui se font pour les Vivres, qui est que les Armées Allemandes sçavent mieux se passer de la régularité dans la fourniture du

pain que les nôtres, qui tombent dans un grand besoin, dès que la fourniture, même en avance, n'est pas réguliere.

Le Soldat Allemand qu'on a accoûtumé à cette irrégularité dans la fourniture du pain, le ménage continuellement; au lieu que fort souvent le François, qui est accoûtumé à cette régularité, en vend une partie, ou par libertinage, ou par la paresse de le porter dans les marches.

Ainsi je ne croi pas qu'il y eût un grand inconvénient de se relâcher un peu petit à petit sur cette régularité, pour accoûtumer insensiblement le Soldat François à être plus prévoïant. Mais comme la solde des Campagnes en argent est trop excessivement petite en France, je voudrois que quand on a manqué à fournir le pain en nature, on le païât en argent aux Soldats, sur le même pied que le Roi le retient au Soldat sur sa solde.

Cette attention produiroit à mon sens un bon effet, qui seroit celui de ne pas tant gêner le Général pour

des mouvemens, quelquefois absolument nécessaires, & qu'il n'oseroit faire par la crainte où il est du manque de régularité dans la distribution du pain de l'Armée.

Les Allemands ont de petits moulins par Compagnie, & lorsque les grains sont mûrs, ils font de la farine & cuisent du pain. Le François au contraire amasse bien du grain, mais il en fait un mauvais usage. Le Cavalier en donne trop à son cheval, & tous le vendent aux Vivandiers, ou même aux Munitionnaires qui en chargent les caissons, lorsqu'ils s'en retournent à vuide de l'Armée au lieu où se fait la cuisson du pain.

Ainsi je suis persuadé, que si le Roi faisoit païer en argent le prix entier du pain, qu'il ne consommeroit pas en nature, presque toute la Cavalerie au moins subsisteroit du pain qu'elle feroit; & ne feroit-ce pas toûjours un grand avantage, d'épargner les Escortes de convois qui ne seroient, ni si grands, ni si fréquens dans des saisons, que les chemins deviennent mauvais?

L'on ne peut oppofer à cet ufage qu'une raifon, qui devroit le faire établir. C'eft le gain que le Munitionnaire fait fur le non complet des fournitures qu'il eft obligé de faire, & fur le paiement en argent qu'il fait du pain, qu'il devroit fournir en nature, dont il ne donne tout au plus aux Généraux, lorfqu'ils font le décompte de leur pain, que les deux tiers du prix qu'il en reçoit du Roi, & aux Troupes que la moitié. Abus qui eft d'autant plus grand, que ce profit eft entier pour le Munitionnaire, qui gagne affez d'ailleurs fur fon traité général.

La néceffité des Convois de munitions de Guerre pour les Armées qui font des Siéges, eft indifpenfable. Les mefures pour les faire avec fûreté, ont été fi bien prifes par les Miniftres de la Guerre, & par les Généraux que le Roi a emploïés pour l'exécution de fes projets, que jufqu'en l'année 1706. je ne trouve aucune occafion de réflechir fur cette matiere.

Mais la conduite qu'on a tenuë pendant le Siége de Lille, me don-

ne une funeste occasion de réflechir sur le peu d'attention qu'on a eûë à former des obstacles, qui auroient facilement interrompu les convois des Ennemis, & leur auroient rendus impossible la réussite de cette téméraire entreprise. Pour le mieux comprendre il faut commencer par dire quel étoit l'état & la disposition des Armées, lorsque les Ennemis ont entrepris le Siége de cette Place.

Après le combat d'Oudenarde, l'Armée de M. le Duc de Bourgogne s'étoit retirée derriere le canal de Bruges à Gand, pour la protection de ces deux grandes Villes, & M. le Comte de la Motthe commandoit un Corps détaché du côté de la mer, pour favoriser les convois, qui ne pouvoient plus venir à notre Armée que par le canal de Nieuport à Bruges.

M. le Maréchal de Berwick, qui comme je l'ai dit ailleurs, n'avoit pû arriver en Flandres qu'après M. le Prince Eugéne, avoit fait entrer toute son Infanterie dans les Places du Hainault, de l'Escaut, & de l'Ar-

tois

cois ; & il étoit avec sa Cavalerie derriere la Scarpe. L'Armée principale des Ennemis commandée par M. de Malbooroughs'étoit avancée jusqu'auprès de Menin. Celle de M. le Prince Eugéne étoit vers la Dendre, pour couvrir les Places du Brabant. Voilà quelle étoit la position des deux Armées, depuis le tems du Combat d'Oudenarde, jusqu'au jour de l'investiture de Lille.

L'on pouvoit bien penser, que l'Ennemi ne pouvoit former & exécuter une aussi grande entreprise, avec les seules munitions de Guerre & d'Artillerie qu'il avoit dans Menin ; & l'on a vû pendant un tems considérable, qu'il faisoit venir de Hollande par le grand Escault jusqu'à Bruxelles, une prodigieuse quantité de munitions de Guerre & d'Artillerie.

De Bruxelles cet amas ne pouvoit être conduit devant Lille, que par terre. La distance de ces deux Villes est de vingt-deux à vingt-trois lieuës ; & l'on voïoit que nos Ennemis assembloient sept à huit mille chariots pour le transport de leurs

munitions, sans qu'il soit entré dans l'esprit d'interrompre cette assemblée de voitures. Ce qui a été une premiere faute. Ces voitures assemblées & chargées se sont mises en marche, & devoient au moins faire une file de cinq lieuës, qui n'étoit protégée depuis Bruxelles jusqu'à la Dendre, que d'un Corps de quatorze à quinze mille hommes.

Comment peut-on comprendre, que l'Ennemi dans une si grande étenduë ait pû si bien couvrir cette longue file, que ni l'Armée de M. de Berwick, ni celle de M. le Duc de Bourgogne, n'aïent rien entrepris sur ce convoi? c'est ce que personne de bon sens ne comprendra jamais. De la Dendre à l'Escault l'escorte du convoi fut fortifiée d'un Corps de Cavalerie détaché de l'Armée de M. de Malboorough; ainsi ce convoi arriva sur l'Escault sans aucun inconvénient, & donna le moïen à l'Ennemi de commencer le Siége de Lille.

Le convoi quelque grand qu'il fût, ne pouvoit pas avoir porté à l'Ennemi, ni assez de quoi vivre,

as assez de quoi finir un Siége de cette conséquence ; & il auroit été forcé d'abandonner son entreprise, si nous n'avions encore trouvé le moïen de faire assez d'autres fautes, pour lui rendre l'exécution de son projet possible. Voici ce qui a été fait de notre part.

Notre Armée principale quitta le Camp de Lovendeghein, ne laissant qu'un Corps d'Infanterie dans Gand, & marcha à la Dendre, où elle joignit l'Armée de M. de Berwick. Dé-là ces deux Armées marcherent à Tournai, où elles passerent l'Escault, à dessein de faire lever le Siége de Lille par un combat.

Pendant ce tems-là, on ne veilla point sur les convois qui pouvoient sortir de Bruxelles ; de sorte qu'il en passa encore plusieurs petits, qui arriverent tous au Camp devant Lille, sans qu'il y ait jamais eu un seul chariot enlevé ; ce qui a été un manque d'attention bien considérable de notre part.

Enfin lorsque l'Armée du Roi se fût retirée de la Margne, sans avoir combattu les Ennemis, & qu'on

eut pris la résolution de les forcer à abandonner le Siége de Lille, faute de munitions pour l'achever, on forma ce grand ceintre, dont j'ai parlé ailleurs.

M. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme occupoient avec l'Armée principale l'Artois, la Scarpe, & le païs depuis Tournai jusqu'à Gand; M. le Comte de la Motthe eut le soin du ceintre depuis Nieuport jusqu'à Gand; & au centre de ce ceintre étoient toutes les forces de nos Ennemis, bien occupées des moïens de se procurer des vivres & des munitions de Guerre.

Par cette nouvelle position des Armées, on voit que les Ennemis ne pouvoient plus rien tirer de Bruxelles; aussi n'y pensoient-ils plus. Ils ne songeoient qu'à vivre de l'Artois & de nos Châtellenies, en quoi on ne leur fit jamais trouver aucune difficulté. Ils imaginerent de faire venir par Ostende ce qui leur manquoit de munitions de Guerre, pour achever le Siége de Lille, où plusieurs fois ils ont été un nombre de jours considérable, sans tirer un seul

coup de canon faute de poudre.

Il ne ſuffiſoit pas à nos Ennemis de faire entrer dans Oſtende leurs munitions de Guerre. Ils étoient les maîtres de la mer ; & les armateurs de Dunkerque n'interrompoient en rien leurs tranſports de Hollande & d'Angleterre. La difficulté qui paroiſſoit devoir être inſurmontable, étoit de tirer ces munitions d'Oſtende, pour les conduire par des charois juſqu'à Leffinghen, que M. le Comte de la Motthe leur avoit laiſſé occuper, ou juſqu'au bord de l'inondation formée des eaux du canal de Nieuport ; de paſſer l'inondation & le canal ſans bateaux, & d'avoir ſur le bord de l'inondation des voitures, pour charger les munitions, & enſuite les conduire à Lille.

M. le Comte de la Motthe, qui depuis quinze ou ſeize ans avoit toujours été emploïé à Ypres & à Bruges, & qui par conſéquent devoit connoître le païs, ne s'eſt jamais opposé à tout ce que les Ennemis ont imaginé, pour tirer leurs convois d'Oſtende. Il lui auroit pourtant été

bien aisé, de se servir plus utilement, qu'il n'a fait, des Forts de Plassendaël & de Nieuvendan, & même de Nieuport, pour empêcher que les Ennemis ne tirassent continuellement des convois d'Ostende; avec toutes les difficultés naturelles qu'ils avoient. Il ne se seroit pas fait battre à Winendall par un Corps infiniment inférieur à celui qu'il avoit, & il auroit détruit, & le convoi, & l'escorte, s'il avoit été un peu plus attentif qu'il ne l'a été.

Il sçavoit que les Ennemis étoient dans la nécessité absoluë de tirer leurs munitions de guerre d'Ostende, pour achever le Siége de Lille; pourquoi à l'aide de Plassendaël, ne s'est-il pas placé avec un Corps considérable plus près d'Ostende; & pourquoi n'a-t-il pas été continuellement en attention depuis Plassendaël jusqu'à Neuport? pourquoi a-t-il souffert que les Ennemis s'établissent à Leffinghen? pourquoi n'en a-t-il pas détruit le pont d'avance; & puisqu'il avoit des barques armées à Nieuport, pourquoi a-t-il souffert sur le canal, & sur l'inon-

dation, un ſeul bateau de quelque conſtruction qu'il pût être?

La ſuite de tout ce manque d'attention a été précédée de celle du combat de Winendall, qui en aïant été une des principales cauſes, m'engage à en rapporter ici quelques ſingularités.

Les Ennemis à la faveur de toutes ces négligences, avant la ſortie du grand convoi d'Oſtende, qu'on auroit pû détruire entre Oſtende & le canal, parvinrent à Winendall malgré bien des difficultés. M. de la Motthe étoit parti de Bruges avec trente-ſix Bataillons & ſoixante-deux Eſcadrons, dans le deſſein d'attaquer leur convoi.

On a peine à comprendre, pourquoi il a préferé de prendre ſa marche par Oudembourg & le long du canal juſques près de Ghiſtel, qui eſt un païs fort ſerré & coupé, plûtôt que par le grand chemin de Bruges à Winendall, qui eſt un païs plus ouvert; pourquoi quand il eſt enfin arrivé à la vûë des Ennemis, placés dans les bois de Winendall, aïant de groſſes haïes en avant ſur

leurs flancs garnies d'Infanterie, il les a attaqués.

Comme son principal objet étoit celui de détruire le convoi, il n'avoit qu'à tourner le bois qui étoit fort petit. Il seroit tombé sur le convoi, & l'auroit facilement détruit; après quoi il seroit revenu sur l'escorte, en cas qu'il l'eût encore retrouvée, & si elle lui étoit échapée, ce n'auroit pas été un grand inconvénient, puisqu'il auroit réussi dans son principal objet, dont les conséquences auroient été la levée du Siége de Lille, manque de munitions pour le continuer.

CHAPITRE LXII.

Des Partis de Guerre.

ON fait sortir de l'Armée presque toutes les nuits des Partis d'Infanterie & de Cavalerie. Leur objet général est d'être informé par eux de ce qui se passe dans le païs, & d'empêcher que ceux des Ennemis n'en approchent.

Ceux qui sortent pour aller aux nouvelles,

Ces... elles, sont, suivant le païs où l'on est, ou d'un Corps particulier, ou mêlés de Cavalerie, de Dragons, & même d'Infanterie, & s'éloignent de l'Armée, plus ou moins, suivant les vûës du Général.

Ceux qui sont destinés à éloigner les Partis de l'Armée, s'embusquent & se cachent soigneusement pour surprendre ceux des Ennemis, & les battre. Outre ces Partis d'Infanterie, ou de Cavalerie, suivant le païs pour lequel on les destine, il sort aussi d'autres Partis des Armées, destinés pour couvrir les flancs des convois, pour empêcher que l'Ennemi n'interrompe les fourages qu'on veut faire le lendemain, & pour faciliter au Général la connoissance qu'il veut prendre, ou d'un Camp avantageux, ou d'une marche, ou même de la situation du Camp ennemi. Ces Partis doivent être beaucoup plus forts que les autres, & posés suivant la nature du païs.

Ce sont là toutes les espéces différentes de Partis que l'on fait sortir d'une Armée, qui ont la guerre pour objet, & que l'on dit en général

être des Partis qui vont à la guerre. Tous ceux-ci sont commandés à l'ordre par le Général ; & ceux qui les conduisent, reçoivent leur instruction sur ce que l'on veut qu'ils exécutent, & qu'ils tâchent à apprendre dans le païs où on les envoïe.

Souvent ils sont commandés à tour de rôle, tant pour les Officiers, que pour les Soldats & Cavaliers. Souvent aussi le Général choisit, pour commander ces Partis, des Officiers de bonne volonté, qui connoissent le païs dans lequel on les envoïe, & qui aïent assez de capacité, pour bien voir & connoître ce dont le Général veut être instruit.

Il y a d'autres Partis qui sortent de l'Armée, que l'on nomme volontaires. Comme ils n'ont presque toujours pour objet, que le gain particulier, soit sur les Convois, soit sur les Fourageurs & Pâtureurs de l'Armée ennemie, ceux qui les commandent & les composent, se choisissent entr'eux, se propôsant au Major Général de l'Infanterie, quand ils sont de ce Corps, (ce qui est

presque toujours) lequel après s'être informé, premierement de la capacité du Commandant de ce Parti, & ensuite de la nature de son dessein, lui donne un passeport, afin qu'en cas qu'il soit pris, il se trouve avoué Parti de guerre, & puisse être, ou racheté, ou échangé, s'il y a un Cartel de guerre entre les Princes.

Quand ces sortes de Partisans sont hardis & capables, & que le païs est un peu mêlé de bois, ils désolent une Armée, qui ne prend pas toutes les précautions pour s'en garantir; qui sont celles dont j'ai parlé dans le Chapitre des convois, des Fourages, & des Pâtures.

Il y a encore une autre espéce de Partis, tant de guerre, que volontaires. Ce sont ceux qui sortent des Places. Leurs objets sont en grand nombre. Voici les principaux.

Un Gouverneur craint d'être assiégé, & veut sçavoir précisément les mouvemens des Ennemis, pour en donner avis au Prince & à son Général. L'Armée ennemie marche près de sa place? il veut, pour sçavoir où & comment elle campera,

faire des prisonniers, pour en apprendre quelque chose de particulier, & le faire sçavoir.

Il a ordre de faire sortir un convoi de sa place, pour joindre l'Armée? Comme l'assemblée de ce convoi ne peut être inconnuë à l'Ennemi, il faut qu'il en assûre le chemin jusqu'à portée de l'Armée; & pour cela, il fait sortir plusieurs Partis, qui fouillent le païs par lequel le convoi doit passer, qui s'informent des habitans du païs, & qui après avoir donné avis de tout ce qu'ils ont appris, s'embusquent en quelque lieu marqué pour protéger le convoi.

Si le Gouverneur a ordre d'établir des contributions, il faut pour cela qu'il fasse craindre sa garnison, & fasse pénétrer tout le païs par de gros Partis, pour l'établissement de la contribution. Ensuite, suivant qu'il se trouve craint, il fait sortir de petits Partis seulement, pour l'exactitude des païemens, & pour sçavoir ce qui se passe dans le païs ennemi. Les Partis volontaires qui sortent des Places, étant de même

[illegible] que ceux des Armées, & aïant le même objet, il eſt inûtile d'en parler.

La hardieſſe du Partiſan qui attaque, décide preſque toujours du ſuccès entre Partis à peu près égaux, en pleine campagne ; & ſa conduite pour être bien embuſqué, & pour ſurprendre l'Ennemi, qui s'engage dans l'embuſcade ſans précaution, en aſſure la réuſſite, dans un païs couvert & rempli de défilés.

Un jeune homme, de quelque qualité qu'il ſoit, qui veut ſçavoir à fond le métier de la Guerre, ne doit point tenir au-deſſous de lui d'aller en Parti, ſoit à pied, ſoit à cheval, avec les bons Partiſans de l'Armée ; & de s'en faire aimer, afin d'apprendre d'eux cette eſpéce de Guerre, pour ſe rendre dans la ſuite capable de l'ordonner à propos lorſqu'il ſera parvenu au commandement.

REMARQUES.

La ſeule réflexion que j'ai à faire ſur ce Chapitre, eſt qu'une Armée ne peut être avertie des mouve-

mens de celle des Ennemis de trop de maniéres différentes, & qu'ainsi quelque quantité d'Espions qu'elle ait dehors, comme les uns pourroient avoir été découverts, & les autres empêchés de revenir donner des avis, à cause que l'Ennemi auroit avancé un Corps pour couvrir son mouvement, il est toujours très-utile d'avoir continuellement des Partis dehors, composés suivant la nature du païs qu'il faut qu'ils pénétrent, & par lesquels Partis le Général soit averti de ce qui se passe, à une distance raisonnable de son Camp.

La méthode des Allemands, pour la sûreté de leurs Partis, me paroît plus judicieuse que la nôtre. Ils font sortir de gros Corps de Cavalerie, lorsque l'Armée se trouve dans un païs ouvert. Ces Corps par leur force peuvent s'avancer sans risque. Ils poussent ensuite de petits Partis devant eux, que les nôtres ne peuvent gueres pousser, parce qu'ils se trouvent soûtenus.

Je trouve cette maniere beaucoup meilleure que celle que nous

pratiquons, en n'envoïant à la Guerre que de trop petits Partis.

CHAPITRE LXIII.

Des Combats particuliers.

LE hazard, & une infinité de vûës différentes, engagent des affaires particulieres. Ainsi on ne peut donner de régles précises sur ce sujet.

En général on peut dire, que le dessein de combattre doit toujours être pris librement. On ne s'y doit jamais laisser forcer par sa faute, & un Général prudent dans la conduite de sa Campagne, toujours attentif aux démarches de l'Ennemi, doit régler les siennes de sorte qu'il ne prenne jamais la leçon de lui, & que ses démarches & ses campemens le conduisent toujours à l'exécution de son dessein de combattre avec avantage, ou de subsister avec commodité : de maniere, que dans les fautes que pourra faire l'Ennemi, il en trouve enfin l'occasion favorable, du moins autant que la prudence & les précautions la peuvent

présumer telle, ou qu'il fasse commodément, & aisément subsister son Armée pendant la Campagne, en cas qu'il n'ait pas d'autres vûës.

C'est en cette occasion qu'un génie supérieur l'emporte à la longue sur l'inférieur; sur lequel, dans le cours d'une Campagne, il prend plusieurs tems avantageux, qui multipliés valent bien le fruit d'une bataille, dont après tout, l'événement est toujours incertain. La pénétration du Général à démêler quels peuvent-être les mouvemens que l'Ennemi peut faire, & quels sont les petits avantages qu'il en peut tirer, & son activité dans l'exécution, sont les fondemens, qui assurent l'événement de cette espece d'opération de Guerre, dans le cas où elle est prémeditée par le Général, qui aura crû nécessaire au bien du Service, d'engager un combat particulier. Ce qu'il ne doit jamais faire, sans sçavoir bien précisément quelle est, ou peut être la force du Corps ennemi qu'il veut combattre, afin de le faire attaquer par un Corps si supérieur, que l'événement

vénement n'en puisse point être balancé. Car je ne trouverois pas prudent à un Général, d'engager une affaire particuliere sans cette attention, que je crois indispensable à avoir, & sans laquelle il ne peut s'assurer d'un événement heureux ; parce que sa réputation & la confiance des Troupes en sa conduite, dépend toujours de la maniere dont il les engage dans des affaires particulieres, qui coûtent souvent beaucoup, quand elles ne sont pas entreprises avec prudence & connoissance.

Je ne juge pas devoir rien dire ici des actions particulieres qui se passent entre les Partis ; j'en ai parlé plus haut.

REMARQUES.

J'ai dit qu'un Général pouvoit avoir différentes vûës, pour engager ces sortes de combats ; mais que sa grande attention devoit être, à ne le jamais faire malgré lui, à cause des suites fâcheuses qui en peuvent arriver.

Cette maxime est toujours cer-

taine. Pour la prouver, je rapporte ici quatre exemples de combats particuliers donnés par des Armées entieres, à dessein d'engager des affaires générales.

En l'année 1674. ce fut l'imprudence de M. le Prince d'Orange dans la disposition de sa marche en décampant de Seneff, qui d'un simple combat particulier contre une arriere-Garde séparée du Corps de l'Armée par deux défilés, en fit une action générale.

Comme j'ai déja parlé ailleurs de cette mauvaise disposition de l'Ennemi, & que j'aurai même encore occasion d'en parler, ce que j'en dis ici, n'est que pour servir d'exemple sur la matiere de ce Chapitre, & pour prouver ma maxime.

Je dirai que M. le Prince vouloit engager une affaire particuliere, sans aucune vûë ni avantage pour lui ; puisqu'il n'avoit pris aucune mesure, pour être le maître de faire cesser ce combat, qu'il n'avoit point intention de donner, dès qu'il jugeroit à propos de le faire cesser.

Ainsi donc ce Prince, par son im-

prudence, tomba dans l'inconvenient, que je dis qu'un Général doit éviter avec soin, qui est celui de combattre malgré lui, & de se trouver engagé dans une affaire générale par une particulière.

L'année 1676. dans le commencement de la Campagne en Allemagne, me fournit un exemple d'un combat particulier, qui ne put devenir général par la sage attention d'un Général, qui vouloit l'éviter.

M. de Luxembourg marchoit pour occuper le poste de S. Jean-des-Choux proche de Saverne, afin d'y recevoir un Corps de troupes qui lui venoit de Flandres. M. de Lorraine vouloit le combattre avant la jonction de ce Corps, & pour cela marchoit avec son armée, pour occuper lui-même le poste de S. Jean-des-Choux avant M. de Luxembourg, ou pour le combattre, lorsque son armée passeroit un petit ruisseau, qu'elle avoit à traverser pour entrer dans ce Camp.

L'avant-Garde de M. de Lorraine joignit l'arriere-Garde de M. de Luxembourg, comme elle passoit

le ruisseau. L'Ennemi, qui, comme je l'ai dit, vouloit engager une affaire générale, chargea notre arriere-Garde avec beaucoup de vivacité; mais la diligence avec laquelle M. de Luxembourg plaça de l'Infanterie à ce ruisseau, retint la Cavalerie ennemie, qui n'étoit point soûtenuë de son Infanterie. De sorte que M. de Lorraine ne put faire passer le ruisseau à sa Cavalerie, devant de l'Infanterie postée.

Ainsi dans cette occasion, M. de Luxembourg, à qui il ne convenoit pas de se laisser engager dans une affaire générale par un commencement de combat particulier, réussit dans son dessein, en faisant cesser le combat dès qu'il fût commencé.

Du récit du combat de S. Jean-des-Choux, je tirerai cette réflexion, que les armées qui marchent proche les unes des autres, pouvant dans un moment se trouver engagées à combattre, ne doivent se négliger sur aucune des attentions, pour faire sûrement la marche, qu'elles se sont proposé de faire,

aire... & pour en cas de necessité, combattre avec avantage l'Ennemi, qui auroit manqué à rendre sa marche sûre.

M. de Luxembourg ne vouloit point combattre; & son objet étoit de prendre le camp de S. Jean-des-Choux avant M. de Lorraine. Il y réüssit par la diligence, & la bonne disposition de sa marche. Il prévoïoit que son arriere-Garde de Cavalerie pourroit souffrir au passage du ruisseau, en cas que M. de Lorraine eût fait de son côté la diligence qu'il pouvoit faire avec sa Cavalerie entiére, avec laquelle il auroit pû accabler l'arriere-Garde de l'Armée du Roi, ou engager une affaire générale, si l'on eût voulu la soûtenir en dehors du ruisseau. M. de Luxembourg pour éviter tout engagement, avoit placé des deux côtés du passage du ruisseau de l'Infanterie, dont le feu retint la colonne de Cavalerie des Ennemis, lorsqu'elle s'y présenta pour le passer, à la suite de notre arriere-Garde de Cavalerie.

M. de Lorraine au contraire, qui

vouloit combattre, devoit avoir pensé, ou qu'il joindroit l'arriere-Garde de l'Armée du Roi, avant que l'avant-Garde fût entrée dans le ruisseau, ou qu'il joindroit cette arriere-Garde, dans le tems qu'une partie de l'Armée auroit passé le ruisseau.

S'il avoit pû joindre l'arriere-Garde, avant que l'avant-Garde eût commencé à passer, il étoit sûr d'engager une affaire génerale; & par conséquent il falloit que son Infanterie eût marché avec assez de diligence, & fût assez près de la Cavalerie, pour pouvoir être promtement mise en disposition de combattre.

Que s'il ne pouvoit joindre l'Armée du Roi, que dans le tems qu'il y en auroit une partie qui auroit passé le ruisseau, ce Prince devoit encore juger, qu'il lui seroit impossible de parvenir à son dessein d'engager une affaire générale par une particuliere, s'il n'avoit avec lui un Corps assez considérable d'Infanterie pour qu'il pût chasser du ruisseau celle de l'Armée du

Roi, qu'il y trouveroit vraisemblablement placée.

Dans cette même année 1676. M. de Luxembourg à son tour ne put engager M. de Lorraine à sortir de ses lignes de Philisbourg. Elles étoient inattaquables par leur front. Lorsque M. de Luxembourg s'en approcha, il trouva devant l'Armée Ennemie un Corps de deux mille chevaux, apparemment avancé pour sçavoir des nouvelles de l'Armée du Roi.

Il crut qu'en faisant pousser avec vivacité ce Corps de Cavalerie jusque sur le Camp des Ennemis, il pourroit les engager à sortir pour recevoir ce Corps, & qu'ainsi il parviendroit à engager une affaire générale. Mais M. de Lorraine, qui ne vouloit que prendre Philisbourg, ne fit faire aucun mouvement aux Troupes, qui étoient restées dans le Camp, & laissa battre ces deux mille Chevaux, qui s'étoient trop témérairement exposés à l'être, pour avoir voulu attendre de près la tête des colonnes de l'Armée.

Ma réflexion sur ce combat est

Qu'un Corps peu considérable, quoi qu'il se croie à portée de l'Armée de laquelle il a été détaché, ne doit jamais s'opiniâtrer à se tenir trop près de l'Ennemi, qui est en plaine, & qui marche avec toute son Armée, à moins que ce Corps n'ait un bon défilé devant lui, sans quoi cette présomption le fait toûjours battre.

En l'année 1677. l'Armée du Roi commandée par M. le Maréchal de Créqui, fut sur le point d'entrer en engagement avec celle de l'Empereur, commandée par M. le Duc de Lorraine.

L'Armée de l'Empereur étoit venuë camper fort près de celle du Roi, dont la grande Garde de Cavalerie étoit sur la montagne de Kokersberg. L'Officier Général Allémand, qui plaçoit les Gardes de Cavalerie de l'Armée Ennemie, voulut aussi établir les siennes sur cette montagne. Elle y vit celle de l'Armée du Roi, & voulut la charger.

Cette Garde en se reploïant sagement, avertit le Camp, dont

quelques Piquets montérent à cheval pour soûtenir la Garde. Les Impériaux furent aussi fortifiés. Enfin insensiblement les Corps marchérent de part & d'autre, de sorte qu'il y eut durant deux heures plusieurs charges de Cavalerie; & toutes les deux Armées, qui avoient pris les armes, seroient entrées en action sur cette montagne, qui pourtant ne pouvoit les contenir de front, si la nuit n'avoit séparé les combattans, dans le tems que les deux pentes de la montagne se garnissoient d'Infanterie, qui venoit des deux Camps.

Cet exemple est tout différent des autres combats particuliers, dont j'ai parlé, qui dans leur commencement avoient en vûë d'engager une affaire générale. Non seulement celui-ci n'avoit eu d'objet que de déplacer une Garde de Cavalerie, ce qui dans la circonstance présente n'étoit d'aucune utilité; mais le terrain même, où se passa ce combat, ne pouvoit contenir un front capable d'une affaire générale.

Si cependant cette action avoit commencé le matin, au lieu qu'elle ne commença qu'assez tard, il est presque certain; que les deux Armées auroient combattu sur un terrain qui ne pouvoit les contenir.

Fin du second Volume.

00037946

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016